BnF Gallica

Vie du Père François-Xavier Gautrelet, de la Compagnie de Jésus, 1807-1886 / par le Père Joseph Burnichon,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Burnichon, Joseph (1847-1936). Auteur du texte. Vie du Père François-Xavier Gautrelet, de la Compagnie de Jésus, 1807-1886 / par le Père Joseph Burnichon,.... 1889.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P. MANNE

VIE DU PÈRE

FRANÇOIS-XAVIER GAUTRELET

1361

Ln 27
38818

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

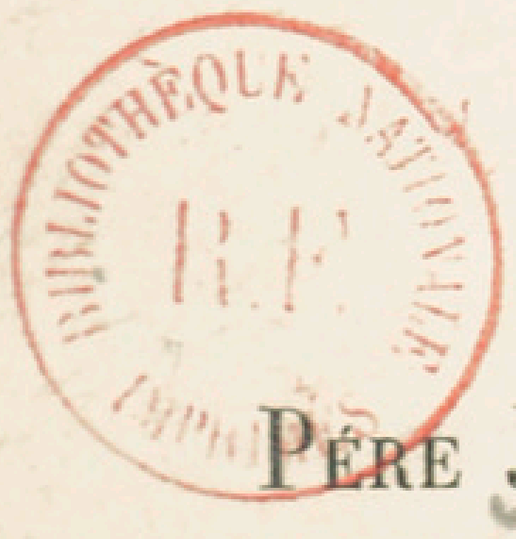
DÉPÔT LÉGAL
Seine-et-Marne
1890

VIE DU PÈRE

FRANÇOIS-XAVIER GAUTRELET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1807-1886



PAR LE

PÈRE JOSEPH BURNICHON

DE LA MÊME COMPAGNIE

PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1889

Tous droits réservés

IMPRIMATUR

Ego Stephanus Clairet, Præpositus Provinciæ Lugdunensis Societatis Jesu, potestate ad hoc mihi factâ ab admodum Reverendo Patre Antonio-Maria Anderledy, ejusdem Societatis Præposito Generali, facultatem concedo, ut opus cui titulus Vie du P. François-Xavier Gautrelet à Patre Josepho Burnichon S. J. conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, typis mandetur.

In quorum fidem has litteras manu meâ subscriptas et sigillo meo munitas dedi Lugduni, die 23 Octobris 1888.

Steph. Clairet, S. J.
Præp. Prov. Lugdun.

Loc. sig.

ÉVÊCHÉ
DE
MARSEILLE

Marseille, le 23 octobre 1888.

Bien cher Père,

J'ai lu avec un vif intérêt la Vie du P. François-Xavier Gautrelet que vous avez bien voulu m'adresser.

Il s'échappe de ces pages un parfum de sainteté qui encourage et élève l'âme. Vous faites si bien connaître ce fervent disciple de Saint Ignace ! Vous vous appliquez à le faire parler lui-même. C'est, à mon avis, la meilleure méthode d'écrire la vie des serviteurs de Dieu ; rien ne saurait être plus instructif, ni plus édifiant que d'écouter les paroles que leur bouche tire de l'abondance du cœur.

Par l'habitude qu'ils ont de se nourrir de la vérité divine, et surtout à cause des grâces particulières qui les éclairent, ils pénètrent mieux que d'autres la céleste doctrine. Pour en expri-

*

mèr les enseignements, ils ont des formules simples, vives qui n'appartiennent qu'à eux et que de savants docteurs n'auraient pas su trouver. C'est que leur cœur, pur comme un miroir, réfléchit et reproduit distinctement les vérités de la foi; et alors leur langage, qui naît d'une conception si nette et si lumineuse, prend un caractère tout particulier d'originalité et de clarté saisissante.

Vos lecteurs trouveront ce charme et ce profit dans la vie que vous leur offrez; et ils y apprendront aussi qu'un Jésuite n'est point tel que l'ignorance ou la malveillance le défigurent si souvent, mais qu'il n'a d'autre mobile ici-bas que le double amour de Dieu et des âmes.

Je fais les vœux les plus ardents pour que votre livre se répande, bien convaincu d'avance du bien qu'il produira dans les âmes.

Veuillez bien agréer, cher Père, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en N. S.

† Louis, *évêque de Marseille.*

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'intérêt qu'on trouve d'ordinaire au récit des actions d'éclat.

Le P. Gautrelet fut avant tout un homme intérieur, d'une extrême humilité, fuyant le bruit et n'aimant guère à se produire. Sa vie ne paraissait pas devoir fournir matière à une histoire. Toutefois, son action à été si large et si profonde, l'influence de sa vertu si pénétrante et si efficace, et pour tout dire en un mot, il a laissé derrière lui un tel renom de sainteté que ses frères en religion ont regardé comme un devoir de ne pas abandonner sa mémoire à l'oubli.

Puissent tous ceux qui l'ont connu le retrouver dans ces pages!

Puissent-elles porter aux âmes de tous ceux qui les liront quelque chose de ce parfum de vie qui se dégage de la personne des saints et s'attache encore à leur souvenir!

J. Burnichon, S. J.

Paris, fête de la Toussaint, 1er novembre 1888.

VIE

DU

P. FRANÇOIS-XAVIER GAUTRELET

CHAPITRE PREMIER

1807-1829

Naissance de François-Lazare Gautrelet. — Une famille patriarcale. — Les premières années. — Le petit séminaire d'Autun. — Le grand séminaire. — Un frère et une sœur qui rappellent saint Benoit et sainte Scolastique.

Le P. François-Xavier Gautrelet naquit à Sampigny (Saône-et-Loire), le 15 février 1807. Il reçut au baptême les noms de François-Lazare. Le ressuscité de Béthanie est en honneur au diocèse d'Autun qui se glorifie de posséder son saint corps. On a lieu de croire que, lors de son entrée dans la Compagnie de Jésus, le P. Gau-

trelet échangea son nom de Lazare contre celui de Xavier, par dévotion pour le plus glorieux des disciples de saint Ignace.

Il était le sixième enfant d'une famille de bénédiction. Son père avait eu à souffrir pendant la tourmente révolutionnaire. Les tracasseries que lui attirèrent son attachement à la religion et sa fidélité au roi l'avaient même déterminé à quitter Paris-l'Hôpital, où était la maison patrimoniale des Gautrelet, pour venir s'établir au pays de sa femme. D'ailleurs, le caractère et les qualités sérieuses de cet homme de bien forcèrent le respect et la confiance de ses nouveaux concitoyens. Pendant plusieurs années il fut maire de Sampigny. Plus tard, quelques intrigues de village l'obligèrent à se démettre d'une charge que les passions irréligieuses de ce temps lui rendaient par trop pénible.

Madame Gautrelet était une vaillante femme, digne de son mari. Sur douze enfants qui vinrent au monde dans cet intérieur patriarcal, deux moururent en bas âge, sept se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse.

M. Gautrelet avait lui-même un frère et un oncle prêtres. Tous deux furent confesseurs de la foi pendant la Révolution. D'abord prisonniers sur les pontons de l'île de Ré, ensuite bannis de France, ils y étaient rentrés quand la paix

fut rendue à l'Église. Bientôt le frère de M. Gautrelet dut lui demander asile en sa maison, les infirmités qu'il avait contractées pendant sa déportation ne lui permettant plus d'exercer le saint ministère. Ce vénérable prêtre avait obtenu l'autorisation de célébrer la messe dans sa chambre ; il est bien vraisemblable que le petit François dut réclamer souvent le privilège de servir son oncle à l'autel.

Nous avons peu de détails sur l'enfance et la jeunesse du P. Gautrelet. Ce n'est pas de sa bouche que nous aurions pu apprendre quelque chose sur cette période de sa vie. Ceux qui ont le plus vécu dans son intimité ne se rappellent pas lui avoir jamais entendu dire un mot de son pays ni de sa famille. Plusieurs de ses frères et sœurs, qui auraient pu nous transmettre leurs souvenirs, l'ont précédé dans la tombe, et les survivants, plus jeunes que lui, ne l'ont guère connu qu'à cette époque où une différence d'âge de six à sept ans met une si grande distance entre les aînés et les derniers venus dans la famille.

Toutefois ce que nous savons de ce temps déjà lointain, c'est que le jeune François était dès lors un enfant sincèrement pieux et d'une gravité précoce. « De son séjour à la maison paternelle, nous écrit son frère, missionnaire en Amérique, je ne me rappelle qu'une chose, c'est que tous,

frères et sœurs, aussi bien que père et mère, nous le regardions comme un ange. »

Il comprenait comme d'instinct cette douce austérité des mœurs chrétiennes, que le sensualisme de nos jours abolit de plus en plus jusque dans les familles pieuses. En même temps, sa vertu lui assurait parmi ses frères et sœurs un ascendant que son âge seul n'expliquerait point. Une de ses sœurs, sa filleule, avait reçu à l'occasion de sa première communion un livre d'Heures fort joli; l'enfant en était un peu fière. Craignant que ce ne fût un sujet de distraction et une amorce pour la vanité, le parrain enleva sans pitié le beau livre et en donna un très ordinaire pour le remplacer.

Ce zèle pour le bien spirituel de sa jeune sœur restera la note caractéristique de toutes ses relations avec les personnes qui lui étaient unies par les liens du sang. Quelques lettres écrites à ses sœurs avant son entrée en religion, ont un accent surnaturel singulièrement édifiant pour qui se rappelle que leur auteur était alors aux alentours de la vingtième année.

Ces heureuses dispositions parurent aux yeux des parents du jeune François un indice assez sûr des desseins de Dieu sur lui. Ils n'hésitèrent pas à l'envoyer de bonne heure au petit séminaire d'Autun pour y faire ses études.

Il y eut pour camarade celui qui devait s'appeler plus tard le maréchal Mac-Mahon. Toutefois, l'unique souvenir qu'il nous ait été possible de recueillir sur son passage dans cette maison est celui du vénérable M. Paulin, mort six mois avant le P. Gautrelet, curé de la paroisse de Saint-Pierre, à Mâcon. A une distance de près de soixante-dix ans, le bon vieillard ne se rappelait pas sans émotion son ami d'enfance dont la vertu faisait déjà l'admiration des maîtres et des élèves. « Votre Père Gautrelet est un saint, disait-il un jour à un Père jésuite, mais ne vous en attribuez pas l'honneur, il l'était déjà au petit séminaire. »

Deux sœurs aînées s'étaient données à Dieu dans la vie religieuse, lorsque le jeune homme entra lui-même au grand séminaire, bien résolu à suivre la carrière ecclésiastique. L'une d'elles, fille de saint Vincent de Paul, avait été envoyée à Agde, où elle resta jusqu'à sa mort. L'autre était, dès 1817, religieuse à l'hôpital d'Auxonne. C'était une femme de tête et de cœur, qui fit un bien incalculable dans cet établissement où s'écoula sa longue carrière. Nous la retrouverons souvent au cours de notre récit. Il semble qu'entre toutes ses sœurs, celle-ci ait eu une part privilégiée dans l'affection du saint religieux. Un parfait accord de pensées et de sentiments les unit dès le premier âge.

« Je sais, lui écrivait le jeune séminariste, à propos d'un voyage qu'elle devait faire dans sa famille, je sais que tu te soucierais peu de venir à la maison, si je n'y étais pas. » Si jamais l'austérité du P. Gautrelet dans ses relations de famille reçut quelque adoucissement, ce fut à l'égard de la chère sœur d'Auxonne.

Du reste, cette prédilection ne fut pour le frère et la sœur qu'une occasion de se pousser plus avant dans les voies de la sainteté. Du moment qu'il fut au séminaire, François, ne voyant plus que Dieu et les âmes, ne résistait pas au besoin de tourner ses lettres en exhortations, et il ne s'en défendait qu'à moitié. « Tu vas dire, ma chère sœur, que je prêche et que je suis encore trop jeune. » Il avait alors vingt ans. « Non, poursuit-il modestement, je ne prêche point; cela ne me conviendrait pas. Mais ne puis-je pas manifester mes sentiments à une sœur qui les agréera sans doute puisqu'elle les partage? » (27 juillet 1827). « Un missionnaire, dit-il une autre fois, M. Larcher, a vu notre chère sœur d'Agde dans un voyage qu'il a fait de ce côté-là. Il m'a parlé d'elle et m'a dit que parmi ses compagnes elle était regardée comme une *petite sainte;* ce sont ses expressions. Elle t'a fait, me dis-tu, dans une de ses lettres, un sermon sur les vertus religieuses dont tu as été

touchée. Oh ! ma chère sœur, qu'il est beau de s'animer ainsi à courir dans le chemin de la perfection !... Tous les trois, nous avons quitté le monde... tous les trois nous nous sommes donnés à Dieu. Qu'avons-nous à faire maintenant, sinon de le servir et de l'aimer?... Oh ! désormais que d'Agde jusqu'à Auxonne et d'Auxonne jusqu'à Autun, nous nous excitions à aimer Jésus ! Alors nos lettres ne seront plus simplement agréables, elles nous seront utiles. » (5 déc. 1827).

Les quelques débris de la correspondance de cette époque, qu'il nous a été donné de parcourir, sont généralement sur ce ton. Jamais d'inutilité, pas la moindre trace de badinage épistolaire. L'homme de Dieu, le directeur d'âmes, avare de son temps, que rien n'intéresse des petites choses de ce monde, se laisse déjà apercevoir dans le séminariste écrivant à sa sœur.

La lettre suivante donne une idée de ce que pouvaient être leurs conversations, quand ils avaient la bonne chance de se voir en tête à tête. A propos d'une malencontreuse visite que la religieuse hospitalière d'Auxonne était venue faire à son frère, le séminariste d'Autun, en compagnie de sa mère, et qui ne lui permettait plus l'espérance de la revoir à la maison paternelle aux prochaines vacances, il lui écrivait :

« Nous n'avons pas eu seulement deux minutes

pour parler ensemble de ce qui nous intéresse. J'avais espéré que j'aurais le plaisir de te voir pendant les vacances et que là nous nous entretiendrions à notre aise de ce qui nous concerne l'un et l'autre... Mais, puisque Dieu l'a voulu autrement, il faut se consoler de ce petit contre-temps. Du reste, Dieu fera bien tout ce que nous aurions voulu faire tous les deux; pourvu que nous soyons attentifs à sa voix, il nous en dira plus dans l'oraison que nous n'en aurions pu dire dans nos petits entretiens. »

Les petits entretiens que l'on devine à travers ces regrets, ne font-ils pas penser à ceux de saint Benoît et de sa sœur sainte Scolastique?

Vers 1828, le pieux foyer de Sampigny voyait s'éloigner une autre jeune fille, Jeanne, qui s'en allait rejoindre sa sœur aînée à l'hôpital d'Auxonne. C'était la troisième de la famille. François-Xavier écrivait à ce propos :

« C'est une chose qui me dilate le cœur que de penser que nous voilà quatre de la maison qui nous sommes faits pauvres ou qui voulons l'être pour l'amour de Notre-Seigneur. »

A ce moment, grandissaient encore auprès de leur mère deux jeunes sœurs qui devaient aussi plus tard entendre l'appel de Dieu et entrer à la Visitation. Et quand à son tour, un jeune frère sera allé rejoindre François-Xavier dans la Com-

pagnie de Jésus, cette maison patriarcale comptera sept de ses enfants dans la vie religieuse.

« O famille des saints, écrivait un jour L. Veuillot, il faut que les parents aient fait, quelque jour, de bien grands actes de vertu, pour avoir été jugés digne d'un tel honneur ! »

C'est une bénédiction que la Providence verse volontiers sur les familles nombreuses, quand la foi et la piété les gardent. Dieu y choisit sa part. La vocation religieuse y éclot comme naturellement, et elle n'est point contrariée par la mollesse et l'égoïsme, écueil fatal de l'éducation dans les familles où toutes les affections des pères et des mères se concentrent sur les trop précieuses têtes d'un ou deux enfants.

CHAPITRE II

1829

François-Xavier quitte sa famille sans faire connaître son dessein. — Retraite à Avignon. — Il entre au noviciat. — La Compagnie de Jésus en France en 1829. — Premières épreuves. — La dévotion à la Sainte Vierge. — Perfection précoce du frère Xavier.

Le 21 juillet 1829, notre fervent séminariste écrivait de Sampigny, à sa sœur, une lettre où commence à poindre, sous des mots voilés, un projet sur lequel sa discrétion et sa prudence ne lui permettent pas de s'expliquer encore.

« Je suis en vacances depuis quinze jours et j'ai encore deux mois et demi à passer ici. Mais le temps ne me dure pas, car je me trouve fort bien seul et la société, qui est l'agrément de tant de personnes, m'est souvent plus à charge qu'à récréation. D'ailleurs, tu le sais, je n'aime pas non plus à sortir ni à voyager. »

Et comme corollaire de cette confidence sur ses goûts de solitude, il ajoute plus bas :

« Je désirerais bien que tu m'envoyasses la *Vie de saint Ignace*. Je voudrais bien la lire en vacances, et si je vais à Autun bientôt, comme je l'espère, je tâcherai de me procurer la *Vie de Madame Louise* [1], qui vous convient infiniment mieux, et je te l'enverrai en échange de celle de saint Ignace. »

La lecture de la vie de saint Ignace, suivie bientôt d'une visite à un parent jésuite, le P. Claude Gautrelet, alors au collège de l'Arc, à Dôle, décida le départ de François-Xavier pour Avignon, où se trouvait alors le noviciat de la Compagnie de Jésus. Il y fit une retraite, trouva la lumière qu'il cherchait, et la résolution prise dans les saints exercices, fut exécutée sans délai avec cette droiture et cette vigueur qu'il mettra toute sa vie à accomplir ce qu'il croira être la volonté de Dieu.

Avant la fin des vacances, le 19 septembre 1829, le jeune séminariste, devenu le frère François-Xavier Gautrelet, était admis au noviciat. Il avait vingt-deux ans.

En ces sortes d'affaires, les esprits résolus sont généralement peu communicatifs. On agit avant

[1] Sans doute la *Vie de Madame Louise de France*, fille de Louis XV et religieuse carmélite.

de parler. C'est le moyen de couper court à bien des récriminations et de s'épargner beaucoup d'ennuis et quelquefois des luttes douloureuses.

La famille ne fut vraisemblablement avertie que quand il était trop tard pour faire de l'opposition. Nous avons lieu de croire que François-Xavier écrivit d'Avignon à ses respectables parents pour leur déclarer qu'il ne rentrait plus à la maison ni au séminaire, parce qu'il se croyait appelé à servir Dieu dans la Compagnie de Jésus.

Il eut plus de peine à faire agréer ses excuses à son grand-oncle, le curé de Sampigny. Le vieillard s'était accoutumé à l'idée d'associer à son ministère paroissial ce cher neveu qui promettait d'être un prêtre accompli. Depuis plusieurs années déjà, pendant ses vacances, le séminariste préludait à ses futures fonctions de vicaire en faisant les catéchismes de son oncle. François-Xavier lui exposa assez inutilement qu'il ne se sentait pas les qualités nécessaires à l'administration d'une paroisse ; sa détermination n'en fut pas moins pour le bon curé une déception et un chagrin, d'autant plus que la Compagnie de Jésus, sortie du tombeau depuis quelques années seulement, était alors fort peu connue.

Les chères sœurs d'Auxonne elles-mêmes n'eurent pas les confidences de leur frère. Il était

allé leur faire sa visite d'adieu peu de jours avant son départ pour Avignon; mais il n'avait pas laissé pénétrer le secret de son cœur. Un mois après son entrée au noviciat, il leur écrivait :

« Très chères sœurs, je ne me propose pas de vous apprendre où je suis, vous le savez sans doute déjà. Je veux seulement vous prouver que vous n'êtes sorties ni de ma mémoire ni de mon cœur, et qu'à Avignon comme à Autun, vous avez un frère qui s'intéresse à tout ce qui vous regarde... Il n'y a pas longtemps que j'eus le plaisir de vous voir, vous savez quelle en fut l'occasion. Je ne m'ouvris point alors à vous d'un projet qui était formé, à la vérité, mais qui n'était encore qu'un projet dont la réussite était incertaine et qui exigeait le secret; car, si après avoir fait le voyage d'Avignon, Dieu m'eût fait connaître qu'il ne m'appelait point au noviciat des jésuites, il aurait été désagréable, du moins aux yeux du monde, que l'on sût que je m'étais présenté. Voilà quelle fut la cause d'un silence que je vous prie d'excuser.

» Maintenant, ce silence je puis le rompre. Je suis parti de Sampigny douze ou quinze jours après y être rentré; je suis venu faire une retraite ici et m'y voilà fixé pour jusqu'à quand il plaira à Dieu, car je n'en vois pas plus long. Toutefois je me réjouis et je me réjouirai, j'espère,

toute ma vie de la démarche que j'ai faite et que je regarde comme une grande grâce de Dieu... Vous serez peut-être affligées de me savoir un peu plus éloigné de vous, et moins à portée de vous voir que je n'étais à Autun. Dieu l'a ainsi voulu et que pouvons-nous dire après cela? Mon cœur aussi a souffert, mais après tout, vous êtes religieuses et moi, je veux être religieux. Dieu seul doit être notre partage, et nous devons tout quitter pour lui, lorsqu'il l'exige. » (21 octobre 1829).

Telle est, prise sur le vif, l'histoire d'une vocation à la Compagnie de Jésus. On peut affirmer que dix-neuf fois sur vingt les choses se passent ainsi. Point de manœuvres ténébreuses et savamment combinées de la part de l'Ordre pour allécher un jeune homme bien doué. C'est lui-même qui, un jour ou l'autre, se sent, on ne sait pourquoi, travaillé d'un désir plus ou moins vague d'embrasser ce genre de vie. L'histoire de la Société ou de quelqu'un de ses saints, le renom de ses travaux et de ses luttes, la défaveur traditionnelle qui lui fait une auréole à part, c'est peut-être ce que l'on trouve à l'origine de cet attrait. Le jeune homme s'en ouvre au prêtre, jésuite ou non, qui a sa confiance. Celui-ci lui conseille de se recueillir dans la retraite pour examiner devant Dieu cette grave affaire. Là, imposant si-

lence à ses passions, à l'abri des influences du monde, aidé de la prière, il consulte ses goûts et ses forces, il pèse le pour et le contre, et dans le calme de sa raison, dans la plénitude de son libre arbitre, il fait choix pour son avenir du parti qui lui paraît le plus convenable. Qui osera affirmer que ce n'est pas là agir, nous ne disons point en chrétien et en ascète, mais en homme raisonnable?

Il fallait bien quelque courage à un jeune homme pour entrer dans la Compagnie de Jésus en 1829. Sans doute, à toute époque, celui qui aspire à devenir enfant d'Ignace de Loyola, doit se résigner à connaître un jour l'honneur et les désagréments de la persécution. La Compagnie de Jésus n'a pas chance de vivre en paix quelque part au delà de vingt-cinq ans; il semble que ce soit là une loi de son histoire. Chaque quart de siècle en moyenne ramène pour elle une secousse violente; et encore, à mesure que les passions antireligieuses deviennent plus ardentes et l'état politique plus instable, la durée de cette période sera vraisemblablement réduite. Le religieux dont nous racontons la vie a été jésuite près de soixante ans; la persécution l'a jeté une fois hors de France et deux fois hors de sa maison.

Au moment où il frappait à la porte du noviciat, la Compagnie de Jésus en France venait de

recevoir un coup terrible et traversait une crise où elle pouvait périr. Il y avait quinze ans à peine que le P. de Clorivière, de pieuse mémoire, avait formé avec les anciens Pères de la Foi et quelques jeunes gens le premier noyau de jésuites français. La province de France n'avait été complètement reconstituée qu'en 1818. Pendant ces quelques années, elle avait créé huit grands collèges. La prospérité de ces établissements alluma les jalousies universitaires et les fureurs du parti voltairien. On organisa la conjuration de la peur. Les politiques et les scribes de la Restauration, de cette triste époque si bien dénommée la *Comédie de Quinze ans*, étaient passés maîtres en hypocrisie. On sait les étranges inventions dont on repaissait la crédulité publique à propos du noviciat de Montrouge. L'existence de ces huit collèges de jésuites devint une question d'État; la monarchie devait en périr. Le faible Charles X crut devoir, pour sauver sa couronne, signer les ordonnances du 16 juin 1828.

Deux ans plus tard, le trône des Bourbons s'écroulait sous les coups de ces fidèles serviteurs qui l'avaient protégé avec tant de sollicitude contre les dangers que lui faisait courir la *Congrégation*, et le vieux roi rencontrait sur les chemins de l'exil les religieux que la même tempête avait forcés de s'expatrier.

Mais n'anticipons pas. C'était donc au lendemain de l'exécution du coup de force de 1828 que le P. Gautrelet demandait son admission dans la Compagnie de Jésus. L'avenir pour elle était bien sombre, et le présent bien précaire. Ses collèges supprimés, elle comptait six ou sept résidences où elle pouvait exercer le ministère sacerdotal dans une demi-liberté pleine d'incertitude et de menace.

La ville d'Avignon s'est toujours montrée exceptionnellement hospitalière à notre égard. Aussi, dès 1824, une résidence y était fondée. Celle de Paris seule était un peu plus ancienne. L'année même de sa fondation, le noviciat y fut établi. Montrouge subsista encore un peu de temps; mais la campagne qui provoqua les ordonnances avait donné à cette paisible maison, dans l'esprit du public, de si fantastiques proportions, qu'il fallut se résigner à l'abandonner, et c'est ainsi qu'Avignon était en 1829 l'unique noviciat de la Compagnie de Jésus en France.

On écrit souvent de nos jours des biographies à l'aide des notes intimes ou du journal des défunts. Cette source de documents est peut-être plus sujette à caution qu'on ne pense; du moins elle facilite beaucoup la tâche du narrateur; quoi qu'il en soit, c'est une ressource qui nous manque. Le P. Gautrelet a vraisemblablement,

comme tant d'autres saints religieux, écrit le mémorial de sa vie intérieure; mais il y a tout lieu de penser que son extrême humilité l'aura porté plus tard à anéantir ces pages qui auraient pu tourner à sa gloire. Comme d'autre part, ses compagnons du noviciat sont presque tous morts avant lui, nous ne pouvons entrer dans aucun détail sur cette première période de sa vie religieuse.

Nous savons seulement que ses débuts ne furent pas sans quelque difficulté. Dès la retraite qui devait décider de son avenir, il faillit être victime d'une ruse du tentateur. Ame candide et pure, uniquement ouverte du côté du ciel, François-Xavier avait entrevu la vie religieuse comme un paradis où il pourrait goûter à loisir les douceurs d'une union étroite et continuelle avec Dieu. Or, voici qu'au contraire, ces premiers jours de recueillement ne lui apportèrent qu'ennui et dégoût. Il était découragé et parlait déjà de s'en retourner. Il s'en ouvrit au jeune novice qui lui tenait compagnie pendant ses récréations. « Je vois bien, lui disait-il, que je me suis trompé; la vie religieuse ne me convient pas. » Celui-ci n'eut pas de peine à lui montrer son erreur. Il nous faut aller à Dieu, non par le sentiment, mais par la raison et la volonté. Les attraits et les répugnances, les goûts sensibles et les impressions

fâcheuses sont des accidents de la vie intérieure dont il ne faut pas faire la règle de ses déterminations. Cela est élémentaire en spiritualité. » François-Xavier comprit. Il était bon que celui qui devait éclairer, consoler et affermir tant d'âmes fût de bonne heure éprouvé lui-même. Plus tard, quand il rencontrait son *ange gardien* du noviciat, lequel garde encore aujourd'hui dans une vieillesse alerte et pleine d'entrain des ardeurs toutes juvéniles, le P. Gautrelet disait : « Voilà mon sauveur! [1]. »

Le noviciat d'Avignon était alors sous la direction du P. François Renaud, plus tard premier provincial de la province de Lyon. A une grande sagesse, cet éminent religieux joignait une énergie de caractère peu commune. On peut bien dire qu'il forma son disciple à son image et ressemblance. Nous avons dit déjà quelles admirables dispositions apportait ce jeune homme en qui la vertu et la piété semblaient comme naturelles. Il n'y avait guère à corriger, mais bien plutôt à cultiver les germes précieux déposés par le Saint-Esprit avec une sorte de complaisance dans cette âme privilégiée.

[1] Depuis que ceci a été écrit, l'aimable *ange gardien*, le P. Calage est allé rejoindre dans une vie meilleure son ancien compagnon de noviciat. Il s'est éteint doucement au mois de mai dernier à Marseille, où il avait passé près d'un demi-siècle de sa vie religieuse.

Du moins, cette piété, déjà profonde et solide, reçut dès les premiers jours du noviciat un complément et un parfum qui lui manquaient. Le jeune novice se félicitait d'avoir trouvé dans la cité des papes une dévotion à la Sainte Vierge qui ne lui avait pas été inspirée dans son enfance. Plus que d'autres, peut-être, le diocèse d'Autun avait ressenti l'influence pernicieuse du jansénisme ; la foi y avait survécu, forte il est vrai, mais froide et sévère, répudiant ce qui met dans la religion la tendresse et le charme. Écoutons le frère Xavier offrir ses vœux de bonne année à ses chères sœurs d'Auxonne. Cette bonne année devait être 1830.

« Je vous souhaite, leur dit-il, une très grande dévotion à la Sainte Vierge. Pour moi, je suis dans un pays où, grâce à Dieu, cette dévotion est beaucoup plus répandue que de nos côtés, et je m'en réjouis beaucoup, tant pour la Sainte Vierge que pour moi : pour elle, parce qu'elle en est plus honorée ; pour moi, parce que c'est un aiguillon pour l'aimer et l'honorer davantage. »

En même temps, le noviciat le formait à cette régularité inflexible qui sera désormais un des caractères saillants de sa physionomie religieuse. Comme tous les saints religieux, le P. Gautrelet fut par-dessus tout l'homme de la règle ; ceux qui l'ont connu le plus longtemps sont unanimes

à lui rendre ce témoignage. Mais ce ne fut pas seulement sur ce côté matériel de la discipline religieuse qu'il se montra dès lors irréprochable. Les deux années de noviciat dans la Compagnie de Jésus sont exclusivement consacrées à la formation du religieux. C'est pourquoi il est sevré de toute étude ; une série d'exercices très variés et très nombreux brise sa volonté pour l'assouplir et lui ménagent l'occasion sans cesse renouvelée de se façonner aux vertus de son état. Or, telle était l'application du frère Xavier à ce travail sur lui-même, que ses compagnons de noviciat — c'est l'un d'eux qui nous l'apprend, le seul survivant, hélas ! — ne trouvaient jamais rien à reprendre en lui. Il y a pourtant au noviciat une petite cérémonie tout intime et fraternelle où l'on ne se ménage pas la vérité. Celui qui est désigné se met à genoux au milieu du cercle de ses frères et chacun, à tour de rôle, lui dit sans respect humain ce qu'il trouve en lui de répréhensible. On appelle cela l'exercice de charité, et le mot est bien trouvé ; y a-t-il en effet meilleure preuve de charité que de s'avertir réciproquement de ses défauts ? La vertu du frère Xavier défiait l'observation la plus minutieuse ; dès lors, il était tel qu'on le vit dans un âge avancé ; c'est encore la remarque de nos anciens qui l'ont connu au temps de sa jeunesse religieuse. Les

années n'avaient rien changé en lui ; c'était déjà cette gravité, cette modestie, cette égalité constante, que pas une saillie d'humeur ne démentit jamais, et qui dénotait une si grande énergie de volonté et un si parfait empire sur soi-même.

Parfois pourtant, ses jeunes compagnons le trouvaient un peu rigide, et cette perfection, désespérante pour de moindres courages, leur commandait plutôt le respect qu'elle n'attirait leur sympathie. Déjà aussi, il laissait paraître cette dureté pour lui-même, dont on ne le vit jamais se départir. Pendant l'hiver de 1829, qui fut très froid, on le voyait, avec des mains affreusement enflées et labourées de gerçures, vaquer à tous les travaux manuels en usage au noviciat, sans se permettre jamais ni précaution, ni soulagement.

L'année 1830 préparait à sa fidélité une épreuve d'un autre genre.

CHAPITRE III

1830-1831

La révolution de 1830. — La Compagnie de Jésus en reçoit le contre-coup. — Les novices mis en demeure de choisir entre leur vocation ou l'exil. — En route pour le Piémont. — Les épreuves du voyage. — Le noviciat de Chiéri. — Mort d'une jeune sœur.

Il n'y avait pas un an que le F. Xavier avait pris place dans la famille de saint Ignace quand il lui fallut recueillir une part des glorieuses tribulations que l'illustre patriarche a obtenues et léguées comme un héritage à ses enfants de tous les siècles.

Les journées de juin 1830 qui renversèrent un trône et emportèrent une dynastie, ne pouvaient passer sans désagrément pour les jésuites. Aux heures de trouble et de désordre, il y a toujours des bandes de sauveurs de la patrie, qui se por-

tent au plus fort du danger, c'est-à-dire à l'assaut des couvents. Plusieurs maisons de la Compagnie de Jésus furent alors sérieusement menacées. La plus en vue pendant les dernières années de la Restauration, Saint-Acheul, fut assiégée par la populace d'Amiens. Le P. de Ravignan faillit y perdre la vie. Chose bizarre qu'on reverra en d'autres circonstances, nul, dans cette tourbe d'énergumènes, ne savait au juste ce qu'il voulait. Les uns criaient : Vive l'empereur ; d'autres : Vive la Charte ! Vive la République ! A bas les jésuites ! tant qu'enfin une autre clameur, bientôt dominante, remplaça toutes les autres : A boire, à boire ! On amena des tonneaux ; la maison fut sauvée de l'incendie et les religieux, de la mort. Quand, au bout de deux heures, l'administration se décida à faire avancer un piquet de cavalerie, on ne trouva plus qu'une cohue inoffensive, titubante, jetant par manière d'exercice les bouteilles vides à travers les fenêtres. A Montrouge, la maison était pillée et quelques Pères coururent risque de la vie.

A Avignon, ce fut moins tragique et moins burlesque. Toutefois, le nouveau gouvernement, porté par le flot des pas sions révolutionnaires et irréligieuses, arrivait avec une hostilité trop accentuée contre les jésuites pour que ceux-ci pussent avoir un instant l'illusion qu'on les

laisserait en paix. Il fallait céder à la tourmente. Les prêtres attachés au saint ministère se dispersèrent pour attendre des jours plus calmes. Les jeunes religieux durent s'acheminer vers l'exil.

Cependant, un tel sacrifice ne devait pas être imposé à des novices sans leur consentement exprès. Le P. Renault déclara donc à ses jeunes disciples que tous ceux qui voudraient retourner dans leurs familles étaient libres de le faire ; ils n'avaient encore contracté envers la Société aucun engagement, et elle ne se reconnaissait pas le droit de les associer malgré eux à sa mauvaise fortune.

Pas un de ces jeunes gens ne faiblit. Leurs réponses, données secrètement et par écrit, ont été conservées dans les annales de la maison d'Avignon. Sous des formes variées, mais avec le même accent de juvénile et ardente tendresse pour la Compagnie, leur mère, c'est la même protestation d'inviolable attachement à leur vocation. Nous regrettons que, dans la collection, les signatures des novices aient été remplacées par des numéros d'ordre. En voici du moins un échantillon pris au hasard. Dieu veuille que nous ayons la main assez heureuse pour tomber sur celle du F. Xavier.

« Mort ou vivant, je suis de la Compagnie de

Jésus ; ni l'exil, ni le sabre ne m'en sépareront jamais, je l'espère avec une ferme assurance, de la miséricorde de Dieu. Bien loin d'être ébranlé, je sens ma résolution plus affermie que jamais. Que les supérieurs disent un mot, et il n'est pas au monde un coin de terre où je ne sois prêt à aller de grand cœur, pourvu que j'y trouve ma bien-aimée Compagnie de Jésus [1]. »

Les jésuites ont souvent l'occasion d'exercer les uns envers les autres une hospitalité internationale qui resserre entre eux les liens de la grande charité catholique et religieuse. Nos ennemis y pourvoient. Nous sommes toujours chassés de quelque pays, et alors nos frères des pays voisins nous accueillent. En 1830, la Suisse, la Belgique et l'Italie s'ouvrirent largement pour recevoir les exilés de France. Moins de vingt ans après, les événements politiques fournirent aux jésuites français l'occasion d'acquitter la dette contractée alors envers leurs frères de l'étranger.

Les novices d'Avignon furent dirigés les uns sur l'Espagne, les autres sur l'Italie. Ces derniers devaient se rendre à Chiéri, petite ville du Piémont, à une faible distance de Turin. Le F. Xavier fut de ce nombre. Il fallut se déguiser pour la route. Toutefois on ne se mit guère en

[1] *Litteræ annuæ Soc. Jesu in Gallia 1814-1835*, p. 54.

frais pour accommoder les voyageurs de vêtements laïques. En pareille circonstance, on va au plus pressé, et l'on trouve toujours dans la garde-robe de la communauté quelques défroques respectables par leur âge et leurs états de service. Un des compagnons d'exil du F. Gautrelet raconte que, sous son costume d'emprunt, venu on ne sait d'où et taillé pour n'importe qui, absolument dépourvu d'élégance et de fraîcheur, le pauvre novice, avec sa contenance si humble et si modeste, avait un air remarquablement gauche, qui provoquait de francs éclats de rire dans les maisons de la Compagnie où l'on dut faire halte. Ce fut dans cette accoutrement qu'il traversa toute la région du littoral jusqu'à Nice et à Gênes où l'on séjourna quelque temps. L'épreuve devait être du goût d'une âme aussi avide d'humiliations.

La maison de Chiéri, qu'on appelait alors l'hôtel Saint-Antoine, servait déjà comme elle sert encore aujourd'hui de noviciat à la province de Turin. C'est un ancien édifice, d'aspect un peu sombre, avec de grands cloîtres et de vastes salles voûtées. L'espace ne manquait point; on eut vite fraternisé et l'arrivée du petit bataillon des novices français se traduisit seulement par un redoublement de ferveur aussi bien que de vie et d'entrain.

Le maître des novices était le P. Belloti, plus tard recteur du Collège romain, homme d'une rare distinction, qui cachait un grand fond de vertu et de bonté sous un extérieur un peu sévère. A cause de la présence des novices français on lui adjoignit le jeune P. Philippe de Villefort qui se fit plus tard, pendant les longues années de son séjour à Rome, une si grande réputation auprès des étrangers par l'aménité de son caractère et le charme de sa vertu.

A Chiéri comme à Avignon, le F. Gautrelet se distingua par une perfection à laquelle il ne semblait plus possible de rien ajouter. Jusque-là il avait été chargé par le P. Renault des fonctions d'admoniteur, la plus haute distinction du noviciat. L'admoniteur est, dans tout le train ordinaire de la vie, comme le canal de transmission entre le maître des novices et ses disciples; emploi délicat, qui demande du tact et une certaine supériorité de caractère, d'âge ou de vertu. A Chiéri, son inhabileté dans la langue italienne ne permit pas de le maintenir à ce poste de confiance ; mais le P. Belloti ne tarda pas à donner des preuves de l'estime qu'il faisait de la maturité et des lumières de ce jeune homme, ne craignant pas de recourir à ses conseils et de lui demander son avis pour une multitude d'affaires.

Pour lui, ne songeant qu'à pousser vigoureu-

sement l'affaire de sa sanctification, il mettait son exil même à profit pour se dégager davantage de toute préoccupation qui lui pouvait encore venir du monde ou de la famille.

« Il y a déjà dix-huit mois, écrit-il aux chères sœurs d'Auxonne, le 13 février 1831, que le Seigneur nous procura le plaisir de nous voir et de nous entretenir. Aurons-nous la consolation de nous revoir sur cette terre ? Nous ne le savons pas. Ces pensées pourraient attrister des personnes qui n'ont point d'autres espérances que celles d'ici-bas, point d'autre patrie que la terre. Il n'en est pas ainsi de nous... Se séparer ici-bas, c'est s'assurer d'être réunis pour toute l'éternité. — Il y a longtemps aussi que je ne vous ai pas écrit, et j'avoue que j'aurais désiré le faire plus tôt ; mais d'ailleurs que pourrais-je vous dire que Notre-Seigneur ne vous dise d'une manière infiniment plus excellente? Un quart d'heure passé devant le Saint-Sacrement suffit pour consoler plus que toutes les lettres...

» Pardonnez-moi de ne pas vous dire des choses plus intéressantes. Vraiment, je serais embarrassé pour vous parler de nouvelles; car je n'en sais point et je n'en suis pas fâché. Je suis bien portant et mille fois content... Il convient dans les circonstances présentes que je reçoive peu de lettres; c'est un sacrifice pour

vous et pour moi...; mais je vous parle librement, parce que je parle à des sœurs que j'aime et qui m'aiment aussi et que ces sœurs sont religieuses. »

La divine Providence allait mettre cet esprit de détachement du jeune novice à une épreuve douloureuse. Sa sœur Jeanne, qui s'était depuis deux ans seulement consacrée au service des malades à l'hôpital d'Auxonne, fut elle-même frappée d'une maladie qui la conduisit rapidement au tombeau ; elle s'éteignit doucement dans d'admirables sentiments de piété et de confiance. Blessé dans ses affections les plus intimes, le F. Gautrelet se releva bien vite à ces hauteurs surnaturelles d'où il était déjà accoutumé à dominer les événements. La lettre qu'il écrit à sa sœur aînée, demeurée seule à Auxonne, prouve qu'il avait dit son *Fiat* entre les mains de Dieu, et qu'il ne voyait plus dans la mort de cette jeune religieuse qu'une occasion de se stimuler lui-même et celle qui lui restait, à plus de ferveur, plus de générosité au service de leur commun Maître, plus d'application à bien employer le temps de la vie :

« Elle n'est donc plus, celle que le Seigneur t'avait donnée pour compagne et pour émule, celle qui devait te consoler, t'encourager, t'édifier. Elle n'est plus ; le Seigneur l'a rappelée à lui, et

pour la préserver des dangers qu'elle pouvait courir, et pour la récompenser du bien qu'elle a fait et plus encore de celui qu'elle a voulu faire. Quelle leçon et pour moi et pour toi, bien chère sœur, pour nous, qui commençant à peine à servir Dieu, peut-être plusieurs fois déjà nous sommes lassés de ce joug si aimable et si doux!.. Il est donc vrai que les maux de cette vie passent comme les plaisirs. Il est donc vrai qu'il faut se hâter de faire le bien, tandis que nous en avons le temps. Oui, il y a un temps pour semer, il y en a un pour récolter. Il y a un temps pour semer, celui de cette vie. David en parlait quand il disait des justes : Ils allaient en pleurant, jetant la semence dans la terre ; car ici-bas nous sommes dans les larmes et les souffrances. Il y a un autre temps pour récolter, c'est l'autre vie ; mais cette récolte se fera dans la joie et l'allégresse.» (Chiéri, 21 août 1831.)

Tout sert aux amis de Dieu pour gravir les âpres sentiers qui mènent sur les sommets de la sainteté. Parfois le voyageur n'a pour s'aider qu'une touffe de buisson, les épines le déchirent et le font saigner ; mais il a monté d'un pas et il est heureux.

Dieu ne demande pas la même mesure de travail à toutes les âmes qui se vouent à son service. En quelques mois, l'humble et pieuse hospi-

talière d'Auxonne avait rempli sa tâche ; le frère et la sœur qui s'encourageaient en face de cette tombe prématurément ouverte, devaient au contraire combattre l'un et l'autre le bon combat pendant plus d'un demi-siècle.

CHAPITRE IV

1831-1836

Le pensionnat de Fribourg. — Les études théologiques à Brigg en Valais. — Retour en France. — Les commencements du scolasticat de Vals. — Les catéchismes de campagne. — L'ordination sacerdotale. — Le dévot serviteur de l'Eucharistie.

Au mois de septembre 1831, le F. Xavier, son noviciat achevé, quittait Chiéri et s'acheminait vers cette maison de Fribourg, où pendant près de vingt ans une nombreuse jeunesse venue de tous les points de la France allait faire refleurir les beaux jours de Saint-Acheul. Mais quel lamentable état de choses on aperçoit à travers cette prospérité du brillant pensionnat de Fribourg! Pendant vingt années, les familles catholiques qui mettaient l'éducation chrétienne de leurs fils au-dessus des considérations d'intérêt,

durent aller chercher à l'étranger des maîtres pour lesquels il n'y avait pas une place sur le sol de la patrie. C'était l'ère de la liberté éclose au soleil de la Révolution.

Le F. Xavier suivit pendant un an à Fribourg les cours de mathématiques et de sciences naturelles. L'année suivante, nous le retrouvons à Brigg, en Valais, appliqué à l'étude de la théologie.

Au nombre de ses maîtres se trouvait le saint religieux, dont le nom déjà connu allait bientôt devenir célèbre, le P. de Ravignan. L'auteur de sa vie nous donne à entendre ce que la studieuse colonie endurait sous ce rude climat, au pied des grandes Alpes. Le P. de Ravignan habitait sous les combles une misérable chambre sans feu, où les vents, la pluie et la neige avaient libre accès. Après une lutte dangereuse contre l'inclémence de la saison, il fallut renoncer à étudier dans cette Sibérie. Le maître s'en allait donc, en dehors des heures de classe, au chauffoir commun, ses in-folio sous le bras ; il s'installait dans quelque coin, et par sa modestie, son silence et son application au travail, donnait à ses disciples une leçon qui valait bien les autres.

Le F. Gautrelet se trouvait là dans son élément. La mortification, la prière et le travail, ce fut toute sa vie. Les sciences sacrées convenaient d'ailleurs mieux à son esprit grave et

pieux. Il s'y adonna avec une ardeur dont il se faisait alors un devoir de conscience. Pendant ces belles années de sa jeunesse religieuse, il ne voit rien au delà de sa classe et de ses livres : « Des nouvelles, écrit-il à sa chère sœur d'Auxonne, je n'en sais point et je n'en veux point savoir. J'étudie la théologie, je suis entièrement heureux et content... Les jours passent si rapidement pour moi que, à peine la semaine commencée, je la vois toucher à son terme. »

Les supérieurs n'eurent garde de négliger de si bonnes dispositions. Bien que, avant son entrée au noviciat, le P. Gautrelet eût passé deux années au grand séminaire d'Autun, il put consacrer encore quatre ans entiers aux études théologiques. Ce fut un temps bien employé. S'il n'eut point ces qualités brillantes et vives d'un esprit qui se joue au milieu des difficultés, en revanche, une lucidité d'intelligence peu ordinaire et une parfaite rectitude de jugement jointes à un travail opiniâtre lui donnèrent une véritable supériorité dans le domaine de la théologie. Son opinion faisait autorité parmi nous, et jusqu'à la fin, le P. Gautrelet fut compté pour un religieux de grande doctrine aussi bien que de grande vertu.

L'horizon s'étant rasséréné du côté de la France, les exilés repassèrent la frontière. Sur la

fin de 1833, les étudiants de Brigg se trouvaient réunis à Vals, près Le Puy.

Cette maison occupe une grande place dans l'histoire de la Compagnie de Jésus en France depuis sa restauration. Au lendemain des ordonnances de 1828, Mgr de Bonald, plus tard cardinal et archevêque de Lyon, alors évêque du Puy, avait appelé dans son diocèse en qualité de missionnaires les religieux auxquels le pouvoir interdisait l'enseignement. Il leur donna pour demeure ce qui restait d'un vieux couvent, ravagé comme tant d'autres, par la Révolution.

Située à un quart de lieue de la ville, encadrée de coteaux toujours verts, la maison de Vals offre une retraite tout à la fois paisible et animée. La vallée ouverte sur le Puy présente de ce côté une perspective peut-être unique au monde. Au fond, le rocher Corneille semble sortir de terre tout d'une pièce, taillé comme à dessein pour porter la statue colossale de Notre-Dame de France. Cette masse et ce monument sont faits l'un pour l'autre. La ville se dessine aux flancs du rocher, comme le bas-relief de ce gigantesque piedestal.

En 1833, la merveilleuse Madone n'existait point encore; mais ce rude pays du Velay, tout imprégné de la dévotion à Notre-Dame de France, avait conservé la jeunesse et l'énergie de sa foi. Saint François Régis avait passé au collège du

Puy la plus grande partie de sa vie religieuse ; c'est de là qu'il partait pour aller évangéliser les pauvres habitants des montagnes. On sait combien son souvenir est vivant dans toute la contrée. Aussi les fils de saint Ignace, de retour au Puy après plus d'un demi-siècle d'absence, voyaient-ils rejaillir sur leurs personnes une part de la vénération qu'inspirait à tous le nom du *saint Père*.

Ces dispositions, jointes à la haute bienveillance de l'évêque, décidèrent les supérieurs à rassembler à Vals les jeunes religieux qui se préparent dans le recueillement et l'étude au sacerdoce et à leur futur apostolat. C'est en 1833 que cette maison devint ainsi une pépinière qui ne cessa plus l'espace de cinquante ans de fournir des ouvriers évangéliques, non pas seulement à la France, mais à toutes les contrées de l'Europe et même à toutes les parties du monde.

En effet, dès cette première année du scolasticat de Vals, la communauté, composée de près de quatre-vingts personnes, comptait un certain nombre d'étudiants espagnols, réduits à leur tour à chercher hors de leur pays la liberté de prier et de travailler sous un même toit.

L'arrivée de ce gros bataillon d'hommes noirs dans le vieux couvent de Vals restauré et agrandi ne laissa pas de produire quelque émoi. Il y avait

au Puy comme ailleurs de fortes têtes, nourries de la moelle du *Constitutionnel*, la grande puissance d'alors, hantée par les souvenirs encore récents de cette redoutable forteresse de Montrouge, où sur la fin de la Restauration, les Jésuites faisaient l'exercice et empêchaient le gouvernement de dormir. Ces vigilants gardiens de l'ordre sonnèrent l'alarme et peu s'en fallut que, grâce à quelques meneurs, le Puy ne fît sa petite émeute contre la citadelle de l'obscurantisme qui s'organisait à ses portes. Heureusement, le préfet de la Haute-Loire était un homme de bon sens et de vigueur. Il fit avertir les honnêtes bourgeois de se tenir en paix, que lui seul était responsable de la sécurité de tous, et qu'il en faisait son affaire.

Nous sommes entrés dans ce détail sur les commencements du scolasticat de Vals, parce que ce fut en un certain sens la maison du P. Gautrelet. Il y vécut plus longtemps que dans aucune autre et nulle part peut-être son action ne fut plus féconde.

Dès la première année s'établit dans la studieuse communauté l'œuvre des catéchismes de campagne. Chaque dimanche, les jeunes religieux s'en allaient deux par deux dans les villages jusqu'à trois lieues à la ronde, rassemblaient les enfants et leur enseignaient les prières

et les éléments de la doctrine chrétienne. Plus d'un missionnaire de l'Inde ou des Montagnes Rocheuses a fait ainsi son apprentissage de l'apostolat. D'ailleurs, Dieu se plut souvent à bénir par de merveilleux fruits de salut cet humble ministère; les annales de la maison de Vals en fournissent de nombreux et irrécusables témoignages. Le F. Xavier fut un de ceux qui ouvrirent la voie. En 1833 nous le voyons figurer au *Catalogue* comme catéchiste de la paroisse d'*Ours*.

C'était bien le genre de distraction qu'il fallait pour arracher pendant quelques heures à ses graves études le pieux scolastique. Il n'en connut jamais d'autres. « Je ne comprends pas, disait-il un jour en ouvrant son cœur à un de ses frères, qu'on trouve quelque délassement dans des promenades, des voyages, des conversations ou des lectures qui ne soient pas pour le service de Dieu. »

Un grand événement, le plus grand dans la vie d'un homme et d'un religieux, vint interrompre pour le F. Xavier la monotonie de ces années studieuses. Le 19 décembre 1835, il fut ordonné prêtre dans la vieille basilique de Notre-Dame du Puy. Malheureusement le seul souvenir que nous ayons pu recueillir de ce jour mémorable, c'est la lettre d'ordination signée de Mgr de Bonald. Ici, nous ne pouvons nous empêcher de dé-

plorer que pas un mot, pas une lettre de cette époque ne soit venue à notre connaissance, nous révéler quelque chose des sentiments du saint religieux à ce moment solennel de sa vie. La dévotion à la Sainte Eucharistie fut en effet comme la forme particulière de sa piété, et le Saint-Sacrement, comme le centre autour duquel gravitait sa vie tout entière. C'était au pied de l'autel qu'il venait réconforter l'âme et le corps lorsque le travail ou les soucis l'accablaient.

Le désir de faire partager à ses frères dans le sacerdoce l'ardeur de ses sentiments lui inspira plus tard l'un de ses meilleurs livres : *Le prêtre à l'autel*. Ces pages pleines de doctrine et d'onction témoignent mieux que tout ce que nous pourrions dire combien le mystère eucharistique tenait de place dans son esprit et dans son cœur. On voit que ce sujet est un de ceux qu'il avait étudiés avec amour et dont il parlait avec bonheur.

Plusieurs personnes nous ont assuré n'avoir jamais assisté à la messe du P. Gautrelet sans être profondément touchées. Il avait alors un air si pénétré, tout son extérieur était si recueilli que son visage pâle et amaigri en était comme transfiguré. Sans doute, dans ses dernières années, le poids de l'âge, la trace des austérités empreinte sur sa physionomie, le reflet de sainteté qui se dégageait de toute la personne du

vénérable vieillard expliquerait peut-être cette impression. Mais nous savons qu'on l'éprouvait déjà alors qu'il était jeune prêtre. Un de nos anciens frères nous disait peu de temps après la mort du P. Gautrelet : « Je ne l'ai vu qu'une fois et il y a quarante-six ans de cela; il était à l'autel et je lui servais la messe; je ne l'ai jamais oublié; c'était un ange. »

Le P. Gautrelet était élevé à la prêtrise plus tôt qu'on ne l'est d'ordinaire dans la Compagnie de Jésus; il n'avait pas encore vingt-neuf ans. Il dut à cette promotion anticipée de monter au saint autel pendant plus d'un demi-siècle.

Toutefois, avant d'exercer les fonctions du ministère sacerdotal, il devait, selon la règle, passer par plus d'une sorte de préparation. Tout d'abord, il acheva dans une dernière année d'études son cours de théologie et subit les sévères examens auxquels la Compagnie soumet alors ses étudiants. Il avait eu pour professeurs à Vals des maîtres qui ont laissé un nom, entr'autres le P. J. Martin et le P. J.-B. Gury, appelé plus tard au Collège romain et auteur de ce traité de morale, auquel le pape Pie IX avait prédit un succès comme n'en ont pas d'ordinaire les ouvrages de cette nature, et l'on sait si la prédiction a été réalisée. Nul parmi leurs disciples n'était plus à même de les apprécier que le P. Gautrelet;

il en parlait volontiers dans la suite; mais l'homme de Dieu se révélait jusque dans le tribut d'éloges qu'il payait à de si dignes maîtres; car ce qu'il louait en eux, c'était plus encore leurs vertus que leur savoir.

CHAPITRE V

1836-1886

Coup d'œil rétrospectif. — Le P. Gautrelet, professeur de philosophie au collège de Mélan. — Son patron du mois, saint Jean le Silentiaire. — Il perd complètement la voix. — Le troisième an. — L'épreuve se prolonge.

Au moment où le P. Gautrelet, ses études achevées, quittait le scolasticat de Vals, un événement s'accomplissait au sein de la Compagnie de Jésus, qui n'eut pas de retentissement dans le monde, mais qui n'en est pas moins du plus haut intérêt pour notre histoire domestique. Il y avait vingt ans que le P. de Clorivière, un des survivants de l'ancienne Compagnie, avait été autorisé à recevoir des novices et à reconstituer la Société en France. Dans ce laps de temps, le grain de sénevé avait germé et grandi. En dépit d'inconcevables préjugés entretenus contre elle, malgré des haines fanatiques et des tracasseries de toute sorte, ou peut-être même à cause de tout

cela, la Compagnie de Jésus avait prospéré. Elle comptait en 1836, 432 sujets, dont 253 prêtres, répartis en quinze maisons ; le tout ne formait qu'une seule province de l'Ordre. Au point de vue de l'administration intérieure et à raison des distances, c'était trop. On jugea à propos d'opérer la division en deux provinces, celle de Paris, qui retint le nom de province de France et celle de Lyon. Naturellement, le P. Gautrelet appartenait à cette dernière.

Cette date de 1836 est pour la Société le point de départ d'un nouvel essor. Le 15 août 1886, au milieu des tristesses d'une dispersion qui n'a pas pris fin, les deux provinces de Paris et de Lyon célébraient donc leurs noces d'or. Pendant ce demi-siècle, elles avaient formé chacune une autre province, sans parler de plusieurs grandes missions en Chine, en Orient, en Amérique, aux Indes, etc... Quant au personnel, si l'on tient compte de certaines fondations des Jésuites de France à l'étranger, qui ont reçu depuis leur autonomie administrative, le chiffre de 1836 se trouvait plus que décuplé. On voit que le mauvais vouloir des ennemis de l'Église ne réussit pas toujours à entraver le développement des institutions religieuses.

L'enseignement public en 1836 était sous le régime consacré par les ordonnances de Charles X.

Le monopole universitaire fleurissait dans tout son éclat, façonnant à sa guise la génération bourgeoise et voltairienne dont le règne de Louis-Philippe fut l'âge d'or. Pour trouver l'éducation chrétienne en dehors des séminaires, il fallait s'expatrier. Outre les collèges de Fribourg et de Brugelette, ceux de Chambéry et de Mélan en Savoie s'ouvrirent alors à la jeunesse française. Aussi, comme la Savoie était province du royaume de Sardaigne, les jésuites italiens qui dirigeaient ces collèges, ne pouvant suffire à la tâche, firent appel à leurs frères de France. C'est ainsi que le P. Gautrelet, au sortir de Vals, fut chargé de professer la philosophie au collège de Mélan.

Située au cœur du Faucigny, au pied du Mont-Buet et à peu de distance du Mont-Blanc, l'ancienne Chartreuse de Mélan transformée en maison d'éducation n'a pas cessé depuis plus de soixante ans de former une population écolière laborieuse et forte. Chassés par la révolution italienne en 1847, les Jésuites cédèrent la place aux missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, et à l'heure présente le vieux monastère est encore sous leur direction un petit séminaire florissant.

Le P. Gautrelet se mit à l'œuvre avec l'ardeur d'une âme qui aspirait depuis longtemps à se dévouer. Nous en avons la preuve dans un volu-

mineux manuscrit de près de 700 pages in-quarto, sous ce titre : *Elementa philosophiæ*. Ce travail, fruit d'une première année d'enseignement, laisse entrevoir ce que l'on pouvait attendre de ce jeune maître. Malheureusement, ses forces n'étaient point en proportion de sa capacité ni de son courage. Il avait toujours été d'une santé délicate ; plusieurs fois, au cours de ses premières études, on avait dû le renvoyer à sa famille. Ces cinq dernières années d'une application ininterrompue, jointes à l'austérité dont il s'était fait dès lors une habitude, l'avaient encore affaibli. Le fardeau de l'enseignement était bien lourd pour lui et l'on pouvait prévoir qu'il ne tarderait pas à succomber à la tâche. Un accident vint bientôt faire cesser toute hésitation.

Un jour que, selon l'usage des maisons de la Compagnie, on tirait au sort les saints patrons du mois suivant, le jeune professeur de philosophie eut pour sa part saint Jean le Silentiaire avec cette devise : *Ama silentium*. Était-ce un présage? Pour lui, il ne douta pas un moment que ce ne fût un avertissement du ciel. « Je n'avais pas beaucoup de reproches à me faire sur ce point, disait-il plus tard, et en cela je n'avais aucun mérite, ne me sentant pas porté à manquer au silence; toutefois, je compris que Dieu me demandait de l'observer avec un soin plus religieux. »

Or, dans le courant du mois de mai, où tombait la fête du saint, le P. Gautrelet fut pris d'une extinction de voix complète. Il en était réduit à porter sur lui une ardoise afin d'écrire ce qu'il ne pouvait pas faire entendre par signes. C'en était fait pour lui de la carrière de l'enseignement. Cette première et dernière année de collège, il l'acheva dans l'exercice de la patience et de la résignation, acceptant par obéissance les soins et les traitements par lesquels on espérait le rétablir. Pour lui, il se sentait irrémédiablement atteint; le siège de son mal n'était pas seulement dans l'organe vocal ; la poitrine était prise et l'un des poumons presqu'entièrement perdu.

On pouvait croire qu'il serait à tout jamais incapable d'une occupation sérieuse; d'autres se fussent autorisés d'un tel état de santé pour se dispenser du travail. Le P. Gautrelet ne l'entendait point ainsi.

Dès qu'on le lui permit, il renonça à tous les remèdes et se fit un régime qui rappelait celui du célèbre P. Lessius, lequel dans des conditions à peu près identiques, s'étant assujetti à une austérité de vie prodigieuse, ne prenant de nourriture que ce qu'il fallait pour ne pas mourir, dérouta la science des médecins, et s'obstina à vivre jusqu'à soixante-dix ans, tout en composant les immortels ouvrages qui lui ont donné place parmi

les princes de la théologie. Le P. Gautrelet fut de cette école. Lui aussi il démontra par son exemple que la sobriété poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites est un excellent élixir de longue vie. Avec sa haute stature, pouvant à peine se tenir debout, paraissant d'ordinaire n'avoir plus qu'un souffle de vie, il garda une santé relativement prospère grâce à son régime d'anachorète et à la sévère régularité de ses habitudes. Toujours sur pied à quatre heures du matin, ne s'accordant jusqu'au milieu du jour que ce qu'il est permis de prendre sans rompre le jeûne, ne buvant jamais que de l'eau, quelque peu rougie pour ne pas se singulariser, ses repas les plus copieux eussent été pour beaucoup d'autres de simples collations. Avec cela, il atteignit ses quatre-vingts ans, sans maladie caractérisée, et en fait de travail, si d'autres parmi les plus valides ont pu l'égaler, on peut bien dire que pas un ne l'a surpassé. Aussi, voyant un jour, il y a quelques dix ans, un jeune religieux en qui l'on croyait constater des symptômes de phtisie, le bon vieillard lui disait avec une pointe d'humeur gaillarde : « Tranquillisez-vous, mon cher père, à votre âge, j'étais condamné par les médecins. »

Sur la fin de l'année, comme on vit qu'il ne fallait pas songer à employer le P. Gautrelet dans l'enseignement, les supérieurs l'envoyèrent de

Mélan à Avignon pour y faire ce que l'on appelle dans la Compagnie son troisième an. On sait que dans l'Institut de saint Ignace, le religieux après ses études et quelques essais de ministère, c'est-à-dire au bout d'un laps de temps qui varie entre dix et vingt ans, est rappelé au noviciat pour s'appliquer exclusivement pendant une année encore aux exercices de la vie intérieure. Ce n'est qu'au sortir de cette suprême épreuve qu'on le regarde comme formé et qu'il est admis aux derniers vœux.

Le P. Gautrelet dut à son mauvais état de santé d'arriver au troisième an avec un tour de faveur; on espérait que ce temps de recueillement et de repos relatif l'aiderait à se rétablir. Quant à lui, il ne vit dans la mesure prise à son égard qu'un sujet de s'humilier. « On m'envoie ici, disait-il un jour, parce que je ne puis rien faire; je ne serai jamais bon à rien. » Le petit novice à qui s'adressaient ces paroles, aujourd'hui vénérable missionnaire, ne les avait point oubliées après cinquante ans. « Que de fois, nous disait-il, en voyant ce grand ouvrier du bon Dieu, que de fois elles me sont revenues en mémoire et m'ont fait verser des larmes ! »

L'attrait du jeune religieux pour les choses spirituelles dut sans doute lui adoucir l'épreuve; néanmoins, on se tromperait fort si l'on s'imagi-

nait qu'il n'eut pas de combats à soutenir ni de répugnances à vaincre. Voici ce qu'il écrivait au début de son troisième an à la chère sœur d'Auxonne :

« Avignon, le 26 décembre 1837.

« Bien chère sœur,

« Quoique je ne puisse parler, il ne m'est pas défendu d'écrire, et je ne veux pas laisser échapper cette occasion sans m'entretenir un instant avec vous, d'autant plus que j'ai eu souvent la pensée de le faire depuis ma dernière lettre. Je suis, comme vous le savez sans doute, en ce moment à Avignon où l'une de mes fonctions les plus importantes est de soigner ma santé ; malgré toute ma bonne envie et les soins multipliés qu'on me prodigue la chose ne va pas si vite que je l'aurais désiré, et je suis encore à me demander s'il y a du mieux. Ce n'est pas que je souffre, mais je suis incapable de remplir aucune des fonctions du saint ministère et la maladie, pour n'être pas encore alarmante, serait de nature à le devenir, si la charité de mes supérieurs n'y avait mis ordre. Que la volonté de Dieu se fasse et non la mienne; voilà le refrain qu'il faut que j'aie souvent au cœur en ce moment, et qu'il faut que j'apprenne à chanter si bien que désormais il

aille tout seul et comme naturellement ; ce n'est pas sans difficulté qu'on en vient là, et pour moi qui m'en aperçois maintenant mieux que jamais, je vous prie de demander à Dieu la grâce d'y arriver. La maladie est une grande grâce de Dieu, mais il faut en profiter et je ne m'étonne pas que l'auteur de l'*Imitation* nous dise qu'il en est peu qui en deviennent meilleurs ; il faut cependant que je sois du nombre. »

En même temps que la troisième probation, la maison d'Avignon contenait encore le noviciat proprement dit. Une des grandes consolations du P. Gautrelet pendant l'année qu'il y passa fut de voir se former tout près de lui aux vertus religieuses et apostoliques l'un de ses frères plus jeune que lui de sept ans, entré depuis peu dans la Compagnie de Jésus.

Là encore venait d'arriver cet angélique jeune homme, Albéric de Foresta, qui a laissé une mémoire tout embaumée du parfum des plus admirables vertus[1].

Le troisième an s'achevait, mais les forces ne revenaient pas. Dieu se chargeait de purifier en les mortifiant les désirs de dévouement et de travail qui dévoraient l'âme de son serviteur.

[1] La vie du P. Albéric de Foresta, fondateur des écoles apostoliques, a été écrite par le P. Régis de Chazournes.

Les catalogues de l'année suivante nous le montrent encore à Avignon sans fonction déterminée. L'épreuve dut lui paraître dure, mais elle était spécialement utile à celui qui devait avoir, au cours de son long ministère, tant de douleurs à consoler et tant d'âmes à raffermir.

Pendant deux années encore, il passe d'une maison à une autre ; il semble qu'il cherche sa voie et que Dieu le fasse attendre. En 1841, nous le voyons apparaître à Vals, où on l'envoie professer la philosophie. Vaine tentative ; à peine est-il arrivé que le rude climat du Velay détermine une rechute. Vals était pour lui la terre promise ; le moment n'était pas venu d'y entrer. Il dut passer un an sous un ciel plus doux, à Notre-Dame-d'Ay, au pied de la sainte montagne de La Louvesc. Enfin, cette période de douloureuse inaction touchait à son terme ; le zèle du P. Gautrelet avait été trempé dans la patience ; il allait maintenant pouvoir dépenser le trop plein de son cœur.

Désormais, il va s'atteler au travail, et il est vrai, au pied de la lettre, qu'il ne se reposera que le jour de sa mort.

CHAPITRE VI

1842-1852

Le P. Gautrelet, Père spirituel au scolasticat de Vals. — Sa supériorité dans cet emploi. — Ses conférences. — Première idée et établissement de l'*Apostolat de la prière*. — Leçons de détachement. — Le contre-coup des événements de 1845 et de 1848 à Vals. — Arrivée du R. P. Roothaan. — Apostolat par la plume.

Le 10 septembre 1842, le P. Gautrelet arrivait à Vals pour y exercer auprès des scolastiques les fonctions de père spirituel. Il avait alors trente-cinq ans. L'emploi qu'on lui confiait dit assez la haute idée que l'on avait dès lors de sa maturité et de sa vertu. Nulle charge, en effet, n'exige davantage un juste tempérament de prudence et de ferveur. Aussi y appelle-t-on, d'ordinaire, d'anciens religieux qui ont acquis dans l'exercice des fonctions les plus importantes cette expérience et cette sagesse que rien ne supplée, pas même la sainteté.

Malgré son âge peu avancé, le Père Gautrelet se trouva, dès son arrivée, à la hauteur de la tâche. C'est bien en lui que se réalisait la parole de l'Esprit-Saint. : « Les pensées de son cœur lui tenaient lieu de cheveux blancs, et la sainteté de sa vie mettait sur sa tête l'auréole des vieillards [1]. » On sentait qu'il était vraiment là à sa place ; les âmes allaient volontiers à lui et s'ouvraient comme spontanément à la confiance. La Providence avait, en effet, façonné le P. Gautrelet sur le modèle des grands directeurs d'âmes. Dans d'autres fonctions, ses vertus mêmes ont peut-être entravé l'essor de ses qualités naturelles : une humilité extrême, une défiance excessive de ses propres lumières ont mal secondé parfois sa haute intelligence et son énergique volonté ; mais dans ce maniement des âmes que saint Grégoire appelle la plus difficile de toutes les sciences [2], le P. Gautrelet était passé maître.

Les circonstances dans lesquelles il prenait possession de son poste ne demandaient pas moins en ce genre. Le scolasticat de Vals comptait en tout près de cent personnes et ce nombre ne cessa de s'accroître jusqu'à atteindre quelques

[1] *Cani autem sunt sensus hominis et ætas senectutis, vita immaculata.* (Sap., IV, 9.)

[2] *Ars artium regimen animarum.*

années plus tard le chiffre de deux cent dix. La révolution qui faisait le tour de l'Europe, jetait les religieux hors de leur pays. L'Espagne, l'Italie, l'Angleterre , l'Allemagne, l'Irlande se trouvaient représentées dans la studieuse colonie de Vals, si bien que l'élément français finit par s'y trouver en minorité. Quelle patience et quel tact surtout ne fallait-il pas au directeur spirituel pour recevoir tour à tour ces nombreux jeunes gens, différents de caractère comme de nationalité , traiter chacun selon ses besoins, exciter quelquefois, consoler souvent, encourager toujours !

Je le vois encore, nous dit l'un d'eux, à quarante ans de distance, il était du matin au soir à la disposition de quiconque venait frapper à sa porte. On entrait, on le trouvait invariablement assis à sa table et écrivant. Il laissait approcher son visiteur, puis posant sa plume et jetant un regard sur son crucifix, il vous faisait asseoir et vous disait en se frottant les mains d'une manière qui lui appartenait : Eh bien ! mon cher, comment cela va-t-il ? — Vingt fois dans une matinée le père spirituel était ainsi distrait de son travail; à la vingtième, il disait : Entrez, et vous accueillait avec la même imperturbable sérénité. Une fois là, chacun y restait à sa convenance; le Père n'était pas verbeux ; il parlait lentement

d'une voix à demi éteinte ; mais il écoutait tout, et avec lui on pouvait tout dire; il ne paraissait jamais avoir autre chose à faire qu'à vous entendre. Il ne se serait pas permis d'interrompre, ni de congédier le moindre de ses jeunes frères.

On ne souvient pas d'avoir jamais surpris sur son visage, pendant ces longues audiences sans cesse renouvelées, le plus léger signe d'impatience ou d'ennui. Ce n'est pas pourtant qu'il fût impassible de son naturel : « Vous vous plaignez de vous-même, écrit-il dans une lettre de cette époque à sa sœur d'Auxonne, vous êtes impatiente, dites-vous, et moi aussi, et je le suis plus que vous. » — Mais grâce à une vigilance de tous les instants et aussi à une impitoyable rigueur pour ses moindres fautes, l'admirable religieux était arrivé de bonne heure à cette parfaite possession de lui-même qui semblait le rendre inaccessible à toute émotion.

Les fonctions du Père spirituel ne se bornaient point à la confession et à la direction privée; il devait encore adresser souvent des exhortations à toute cette grosse communauté. Le P. Gautrelet ne se déroba jamais à cette tâche laborieuse et délicate. Il avait dans son auditoire, d'une part ses supérieurs et ses confrères, professeurs, missionnaires, écrivains, ses aînés pour la plupart; de l'autre, ces nombreux jeunes gens qui étudiaient

à Vals la théologie où la philosophie. Lorsque, plus tard, il nous parlait avec l'autorité de son grand âge et de sa longue habitude, on conçoit que pareil ministère lui fût peu onéreux ; mais alors, quelles souffrances morales dut lui imposer la parole publique dans de telles conditions jointes à sa timidité naturelle et à la conviction profonde qu'il eut toujours de son incapacité, c'est ce qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer. Toutefois, ses auditeurs subjugués par l'ascendant de sa vertu, beaucoup plus que par celui de l'éloquence, l'écoutaient avec bonheur ; on n'était point enlevé, nous dit l'un d'eux, mais on buvait ses paroles. Sa voix toujours faible et voilée avait peine à arriver aux oreilles de tous les écoutants, mais tant qu'il parlait, il se faisait un silence absolu, tant on craignait de perdre une syllabe.

Les conférences spirituelles du P. Gautrelet n'étaient point des pièces oratoires. Doué d'une grande facilité d'élocution, s'exprimant toujours d'une manière correcte, il se mettait d'ailleurs assez peu en peine de la tournure qu'il donnerait à ses phrases. Parmi les liasses volumineuses des manuscrits de ses exhortations d'alors, nous n'en trouvons pas qui soient rédigées par le menu d'un bout à l'autre. Ce sont des canevas très nourris, pleins de substance; les textes de la

Sainte Écriture y abondent; ils semblent venir d'eux-mêmes prendre place dans la trame du sujet pour en supporter tout le développement.

Ces entretiens familiers, adressés à des hommes d'étude, tous plus ou moins initiés à la connaissance de la théologie et des Saintes Lettres, n'admettent pas plus la banalité dans le fond que la prétention dans la forme. Il fallait une intelligence richement meublée et approvisionnée par une étude persévérante, pour ne pas épuiser bien vite ses ressources dans un semblable commerce. Quand on songe que le P. Gautrelet a commencé ce difficile service avant quarante ans, qu'il l'a continué dix années consécutives, que pendant ce temps il ne demanda jamais à être remplacé ni pour ses exhortations ordinaires, ni pour les retraites annuelles, ni pour les triduums qui s'y ajoutent de six mois en six mois, on a lieu d'être surpris de la somme de travail qu'il dut s'imposer pour suffire à la tâche, et plus encore peut-être de la fécondité d'un esprit capable de rajeunir sans cesse des sujets qu'il ne lui était pas toujours loisible de varier.

Ces occupations toutefois lui laissaient encore quelques loisirs; son frère, alors étudiant à Vals, écrit en effet en 1844 : « Le P. Xavier a toujours une petite santé, ce qui ne l'empêche pas de travailler et de prêcher même plusieurs fois par jour

dans de petites églises. » Les communautés religieuses recherchaient dès lors l'enseignement spirituel d'un si habile maître, et c'est ainsi qu'il fit au Puy ses débuts dans un ministère où il devait exceller.

Mais, à cette époque, il se serait fait scrupule de consacrer à ce genre de travail d'autres moments que ceux qu'il aurait pu légitimement donner au repos. Le saint homme avait trop de tact et surtout d'abnégation pour dépenser dans des occupations de son goût la moindre part du temps et des forces que sa charge réclamait. Il appartenait à ses chers scolastiques, et comme l'apôtre, il s'estimait comptable de lui-même à tous et à chacun, « *Omnibus debitor sum* ».

Non content de les entretenir dans une atmosphère de piété, il s'ingéniait par tous les moyens possibles à attiser en leurs âmes ces ardeurs apostoliques dont il était lui-même dévoré. Le zèle fut toujours à ses yeux la note distinctive de la vertu d'un enfant de saint Ignace. Les scolastiques de Vals avaient déjà, on l'a vu, quelques occasions de s'y exercer; ils s'en allaient faire le catéchisme dans les paroisses environnantes : vingt-cinq villages recevaient chaque dimanche la visite des jeunes missionnaires. D'autres allaient en ville, aux prisons, aux hospices, à l'hôpital militaire surtout; le personnel s'y renouvelant sans cesse,

on y donnait comme une mission perpétuelle, et l'on y faisait jusqu'à six retraites générales chaque année. Mais ce n'était pas assez encore pour donner satisfaction aux désirs du maître et des disciples. C'est alors que le P. Gautrelet eut l'heureuse inspiration de l'*Apostolat de la prière*.

L'œuvre est connue aujourd'hui; ce que l'on connaît moins, ce sont ses modestes débuts et son premier auteur. L'*Apostolat de la prière* prit naissance au scolasticat de Vals et c'est le P. Gautrelet, le religieux à l'âme si ardente dans son humilité, qui en conçut le plan et lui donna un commencement d'exécution.

Après avoir beaucoup réfléchi et beaucoup prié, le 3 décembre 1844, fête de saint François-Xavier, son patron et le modèle de tous les hommes apostoliques, le P. Gautrelet, dans une conférence adressée à toute la communauté de Vals, proposait son œuvre, en développait l'idée fondamentale, la base théologique, l'organisation même et le fonctionnement au moins dans ses lignes essentielles : Nous devons être apôtres, nous le sommes par vocation et par état. L'apostolat s'exerce par la parole et l'action, mais plus encore par la prière. Pendant qu'Israël combat dans la plaine, il faut que Moïse prie sur la montagne. Nous ne pouvons présentement dépenser nos forces, verser nos sueurs et notre sang sur

les champs de bataille de l'apostolat, mais nous pouvons prier. Nos prières, nos pénitences, nos bonnes œuvres sont une force ; c'est le fond de guerre sans lequel le soldat ne peut tenir la campagne. Nous nous associerons donc, nous amasserons et chaque jour nous verserons notre contingent de prières, de sacrifices, d'œuvres méritoires dans ce trésor de l'apostolat ; ainsi, nous prêterons main-forte aux ouvriers apostoliques et nous participerons d'une manière très réelle et très efficace à leurs travaux et à leurs triomphes.

De ce jour-là même date la fondation de l'*Apostolat de la prière*. L'idée parut si juste à la fois et si pieuse, elle conciliait si bien les généreuses aspirations des auditeurs avec les exigences des études, qu'elle fut adoptée d'enthousiasme. La ferveur du travail aussi bien que de la piété y trouva un stimulant de plus. De la maison de Vals, l'*Apostolat* ne tarda pas à se répandre dans un certain nombre de communautés de la ville et dans quelques paroisses de la campagne, où les catéchistes du dimanche s'en firent les premiers propagateurs. Partout il suscita un élan de généreuse et féconde piété.

Dans l'espoir de développer de si heureux débuts, le P. Gautrelet écrivit alors le premier opuscule sur l'*Apostolat de la prière*. Le P. Roothaan, général de la Compagnie de Jésus, fit au livre et à

l'œuvre dont il était le porte-voix un accueil chaleureux : « Votre opuscule, écrit-il de sa propre main à l'auteur, votre opuscule lu une seconde fois m'est toujours plus délicieux. »

Le Père Général ne s'en tint pas à ces félicitations; par le document que nous reproduisons ici il donnait dès lors à l'*Apostolat de la prière* la plus haute approbation qu'il lui fût possible d'accorder à une entreprise pieuse :

« Rome, 2 novembre 1847.

« Dans le but de concourir au succès d'une œuvre si conforme à ce conseil du Divin Maître: *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*, volontiers et autant que j'en ai le pouvoir, j'associe tous ceux qui en feront partie aux mérites que pourront acquérir par leurs travaux et leurs fatigues les ouvriers de notre Compagnie, en quelque pays qu'il plaise au Seigneur de se servir de son ministère pour procurer sa gloire et le salut des âmes. Je ne fais en cela que prévenir les vœux de nos missionnaires ; car je sais trop combien, au milieu de leurs épreuves et de leurs combats, ils ressentent le besoin d'être soutenus par la prière des chrétiens fervents et zélés, pour n'être pas assuré d'avance qu'ils s'estimeront heureux d'acquérir, au moyen de cette

communication de mérites, un droit spécial à celles des associés de l'*Apostolat*.

» Daigne le Sauveur des hommes répandre sur cette œuvre naissante ses bénédictions de choix, afin qu'elle contribue à hâter l'avènement du Règne de Dieu dans les cœurs qui le blasphèment ou qui l'ignorent.

» Je suis en union de vos SS. SS

» Votre serviteur en J.-C.,

» J. ROOTHAAN. »

On sait comment le souhait du P. Roothaan a été exaucé. Quelques années plus tard, sur les instances du P. Gautrelet, le P. Henri Ramière mettait au service de l'*Apostolat* toutes les ressources de son esprit inventif et de son âme ardente. Il complétait l'œuvre en y introduisant une idée grandiose et touchante : l'*Apostolat de la prière* devenait la *Ligue du Sacré-Cœur de Jésus*, avec mission de défendre et de promouvoir ses intérêts. Pour resserrer les liens de l'union et de la charité entre les membres d'une association qui devait s'étendre au monde entier, le P. Ramière fondait le *Messager du Sacré-Cœur de Jésus*, organe mensuel de *l'Apostolat de la prière*. Au mois de juin 1885, ce Bulletin célébrait ses noces d'argent.

Si l'on consulte le numéro qui porte cette date, l'on y voit que, dans ce quart de siècle, l'œuvre a pris un développement qui tient du prodige : Le *Messager du Sacré-Cœur* a dix-neuf éditions, il est traduit en une douzaine de langues ; les associés de l'*Apostolat* sont au nombre de plusieurs centaines de mille : on ne les compte plus par unités de personnes, mais par communautés et par paroisses ; les prières et les bonnes œuvres versées journellement dans le trésor de l'*Apostolat* se chiffrent par millions.

Le P. Gautrelet a été témoin de cette merveilleuse croissance du grain de sénevé déposé par ses mains dans le modeste sillon de Vals. Lui qui voyait tout dans la lumière de la foi, il dut en éprouver une immense consolation. L'*Apostolat de la prière* était en effet une force nouvelle créée au sein de l'Église. Toutefois, on se tromperait fort si l'on croyait qu'il en tirât quelque gloire. Après avoir vécu des années avec lui, nous ne nous souvenons pas de l'avoir entendu parler de l'*Apostolat de la prière* et il nous a fallu étudier sa vie pour apprendre qu'il avait eu quelque part dans l'établissement de cette œuvre.

Vers le milieu de 1846, le P. François Gautrelet avait quitté Vals pour la mission naissante de la Louisiane. Il était parti en vrai religieux, laissant au P. Xavier le soin d'avertir sa famille.

La lettre que celui-ci écrivit à sa sœur pour lui faire part de cette nouvelle, mérite de trouver place dans ce récit :

« Vals, 28 novembre 1846.

« Il y a bien longtemps que j'éprouve le besoin de vous écrire et les occupations me font différer de jour en jour. Cependant il faut mettre un terme à ces délais.

» Je ne sais si vous avez appris une nouvelle qui vous intéressera puisqu'il s'agit de mon frère François et qui peut-être aussi vous fera quelque peine. Il n'est plus à Vals depuis deux mois; il a même quitté la France, et pour vous dire, tout, il est parti pour l'Amérique, où il doit être supérieur d'un collège qu'on nous offre à Mobile. — Je sens que votre cœur s'émeut à cette nouvelle; mais j'écris à une religieuse qui sait ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a fait et enduré pour nous, qui a compris ce que c'est que la vie, combien elle est courte et misérable et combien il est important de se hâter de sauver quelques âmes avant de s'en aller. Par conséquent, bien loin de plaindre ce cher frère qui est parti fort content, excepté de la charge de supérieur, bien loin de nous plaindre nous-mêmes, nous le féliciterons et nous nous féliciterons aussi du sacrifice

que Dieu a demandé de lui et de nous... Quant à nos parents, je crois qu'ils ne savent encore rien et j'attends, pour leur faire savoir cette nouvelle, l'arrivée de mon frère à sa destination. Prions pour qu'ils la reçoivent avec toute la résignation et toute la générosité qui est due à Dieu, maître de notre vie... J'espère que, quand le moment sera venu, vous saurez les consoler, les encourager et leur faire comprendre que cela n'est rien qu'une grâce de plus pour nous ; car le sacrifice étant commun, le mérite le sera aussi » [1].

On voit que dans cette famille le renoncement religieux n'était pas un mot vide de sens, et il n'est pas étonnant que la bonne sœur d'Auxonne se plaignît parfois que ses frères fussent en retard pour leur correspondance. Le P. Gautrelet lui disait à ce propos dans la lettre, que nous venons de citer :

« Voici un petit livre que je vous envoie (*l'Apostolat de la prière*). Il est de ma façon, et je suis sûr qu'en le lisant avec vos yeux de sœur, vous

[1] Le P. François Gautrelet n'est plus revenu en Europe. La mission de la Louisiane, dont il fut longtemps le supérieur, a prospéré et compte aujourd'hui plus de deux cents religieux. Dernièrement, le P. François fut appelé au Texas par l'évêque de Galveston, pour fonder un collège dans la ville épiscopale. C'est de là qu'est datée la dernière lettre que le P. François-Xavier ait reçue de son frère.

le trouverez admirable. Mais dites-moi après cela si vous pouvez vous plaindre que je ne vous écris que rarement. Imaginez que ce soit une lettre ; il y a plus de cent quarante pages, vous voyez qu'il y avait de quoi faire au moins cinquante lettres. Ainsi, pour cette fois du moins je serai bien en avance. »

Cependant, une bénédiction manifeste couvrait cette maison de Vals pendant la période de trouble qui préparait l'effondrement dé la monarchie de Juillet. On sait quel orage menaça une fois encore en 1845 l'existence de la Compagnie de Jésus en France. A la suite de l'interpellation de M. Thiers, le gouvernement de Louis-Philippe envoya M. de Rossi négocier à Rome la dissolution des communautés de la Compagnie en France. En ce temps-là, on ne crochetait pas encore la porte des couvents, pour jeter les religieux à la rue. Il y eut un moment de grande angoisse, car les journaux s'empressèrent de chanter d'avance la victoire du gouvernement ; mais le pape ne consentit jamais à se faire l'exécuteur des passions sectaires. Le 2 août, le P. Gautrelet écrivait à sa sœur : « Nous avons reçu il y a quelques jours des communications qui nous rassurent touchant les concessions que l'on disait avoir été faites par notre Père Général, lequel, disait-on, avait dissous nos maisons en France. Les journaux

ont tous répété ces nouvelles, ils les ont données comme si authentiques et si certaines que nous en avions été nous-mêmes vivement alarmés ; mais la vérité est que notre Général ne dissout aucune maison. Quelques-unes seulement seront diminuées pour le personnel, et cela pour un temps seulement. Le Souverain Pontife a constamment repoussé les demandes qui lui étaient faites par le gouvernement français, et il a protesté qu'il ne ferait rien contre nous. Nous sommes donc tranquilles du côté de Rome; nous espérons même que le gouvernement ne nous tracassera pas trop, et dans cette espérance, nous attendons ce que la Providence nous réserve. »

Le danger était conjuré pour cette fois ; la studieuse solitude de Vals n'en fut émue que comme du grondement d'une tempête lointaine. Ce fut d'autre part l'occasion d'une démonstration extraordinaire des sympathies qu'elle avait conquises dans la population. Une foule d'âmes pieuses prirent part à une neuvaine de prières pour détourner le coup qui menaçait les Pères ; plusieurs communautés du Puy firent l'adoration nocturne, et pendant les neuf jours il y eut chaque matin cinq à six mille communions faites à cette intention.

Vinrent les mauvais jours de 1848. L'effervescence politique et le désarroi administratif furent

tels à un moment qu'on pût craindre les dernières extrémités, l'incendie et le carnage. On crut devoir céder; la maison fut évacuée et les jeunes religieux en habits laïques se réfugièrent dans des habitations amies. Toutefois l'orage fut de courte durée. Au bout de huit jours, chacun avait repris sa soutane et se retrouvait dans sa cellule. Le commissaire de la République envoyé dans la Haute-Loire était le citoyen Toussaint Bravard, démocrate à tous crins, qui avait brillé au premier rang parmi les agitateurs de la capitale. Les antécédents du personnage n'étaient pas pour rassurer ses administrés. Les Jésuites de Lyon et d'Avignon venaient d'être expulsés de leurs demeures par mesure d'ordre public. Vals avait tout lieu de s'attendre au même traitement. Le P. Bon, recteur du Scolasticat, prit le parti d'aller au-devant de l'orage. Il se rend auprès du commissaire, lui déclare sans détour que la maison de Vals est bien une Communauté de Jésuites, mais que les Jésuites sont des citoyens comme les autres et qu'ils réclament le bénéfice de la liberté que la République garantit à tous. Bravard se montra bon prince. Il promit pour son compte de ne point inquiéter les religieux de Vals; que si d'ailleurs il lui arrivait de Paris des ordres qu'il ne pût se dispenser d'exécuter, il avertirait les Pères afin qu'on eût

le temps d'aviser. « Au reste, dit-il au P. Bon en le congédiant, vous me faites l'effet d'un brave homme, j'aime votre franchise ; puis vous ne vous plaignez de personne, je trouve peu de gens comme vous. »

La communauté de Vals ne fut point molestée. Pendant la période électorale, il se produisit bien dans lés clubs quelques motions plus ou moins violentes, mais elles ne trouvèrent pas d'écho dans la population, et quand il fut question d'arrêter la liste des candidats à la députation pour la Constituante, on y inscrivit le nom de l'un des Pères de Vals, lequel eût été élu certainement, s'il n'eût décliné ce dangereux honneur.

La confiance ne put que s'affermir quand le citoyen commissaire du gouvernement provisoire fut remplacé par M. le préfet Serrurier. Administrateur chrétien et intelligent, M. Serrurier établit lui-même au Puy la conférence de saint Vincent de Paul. A son avis, c'était le meilleur antidote à opposer au poison des doctrines socialistes. Dès son arrivée, il voulut faire, en compagnie de l'évêque, une visite aux religieux de Vals, et il passa avec eux une journée entière à leur villa de Mons.

Le calme dont on jouissait dans cette province écartée, pendant que les secousses politiques ébranlaient la France et l'Europe, désignait la

maison de Vals comme un lieu de refuge pour les scolastiques de la Compagnie de Jésus qui ne pouvaient plus trouver dans leur pays la tranquillité nécessaire à l'étude. Aussi la communauté hospitalière dut-elle dilater ses entrailles pour recevoir tous ceux qui vinrent lui demander asile. C'est alors que le personnel de Vals atteignit et dépassa même le chiffre de deux cent dix religieux. Le résultat d'une telle agglomération que ne comportaient guère les dimensions du local fut une impulsion nouvelle donnée aux études en même temps qu'un redoublement de charité entre tous ces enfants d'une même mère, nés sous des climats si différents et rapprochés par la persécution.

Le général de la Compagnie, le R. P. Roothaan, chassé de Rome par la Révolution qui en avait banni le Pape, vint, lui aussi, se réfugier quelque temps à Vals. Il voulut donner lui-même les exercices de la retraite annuelle à toute la communauté, et ce fut la première fois que le Père spirituel céda à un autre cette lourde part d'un fardeau qu'il portait depuis sept ans.

Nous n'aurions pas donné une idée exacte de la tâche fournie par le P. Gautrelet pendant cette laborieuse période, si nous ne faisions ici mémoire, sauf à y revenir, de quelques-uns des ouvrages sortis alors de sa plume.

La maison de Vals recevait un bon nombre d'ecclésiastiques qui venaient isolément ou par petits groupes faire les exercices spirituels de saint Ignace. Mgr de Bonald avait ouvert la voie ; on l'avait vu pendant les dernières années de son séjour au Puy faire régulièrement sa retraite dans cette solitude qui lui était chère, partageant la vie des religieux et pratiquant, à la grande édification de tous, les exercices de pénitence et d'humilité en usage dans les communautés les plus ferventes. Un tel exemple ne pouvait manquer de porter ses fruits. Les prêtres vinrent à la suite de leur évêque se retremper dans la retraite et ce fut à leur intention que le P. Gautrelet publia dès 1848 son livre de *Méditations sacerdotales* ou le *Prêtre à l'autel.*

D'autre part, la réputation de sainteté du Père spirituel de Vals n'avait pas tardé à se répandre dans la ville du Puy. Les communautés religieuses qui y sont en grand nombre se disputaient la faveur d'entendre sa parole et de recevoir ses conseils. Plusieurs d'entre elles en étaient à leurs débuts, et, à travers les tâtonnements auxquels ne peut échapper un institut qui commence, elles estimaient à bonne fortune de pouvoir recourir aux lumières d'un guide expérimenté. Le P. Gautrelet fut pour plusieurs de ces familles religieuses l'homme de la Provi-

dence. Pour n'en citer qu'une seule, dès avant 1850, il avait rédigé la règle de la congrégation de l'Enfant-Jésus, transplantée du Puy à Aurillac.

Ces fréquentes relations avec les communautés furent sans doute l'occasion qui le détermina à écrire son traité sur l'état religieux, œuvre considérable, dans lequel l'auteur s'est attaché à mettre à la portée de tous et spécialement des religieuses, une foule de connaissances nécessaires ou utiles que l'on n'a point communément la facilité d'aller chercher dans l'arsenal du droit canonique.

En dépit d'une santé toujours débile, le P. Gautrelet s'essayait encore, à l'occasion, à des travaux apostoliques qui ne demandent rien moins que les forces des plus robustes ouvriers. L'une de ces missions le mit en présence des protestants, relativement nombreux, comme on sait, dans les montagnes des Cévennes, et il s'en suivit une polémique et un livre.

C'était pendant l'hiver de 1852. Le P. Gautrelet et l'un de ses confrères de Vals, le P. Burget, avaient été appelés à Florac pour donner leurs soins à la population catholique de la ville. Ce n'était pas assez pour les missionnaires. Ils souffraient trop de ne pouvoir atteindre aussi leurs frères égarés. Ils se décidèrent à leur écrire. La lettre fut adressée nommément aux

principaux chefs de parti; on les conviait à des conférences où l'on s'entretiendrait de choses religieuses. Le ministre de Florac, M. Albaric, répondit au nom de ses coreligionnaires, et ainsi s'engagea par écrit une discussion fort serrée. Les lettres se succédèrent d'abord jour par jour, tant que les missionnaires restèrent à Florac; elles étaient lues publiquement au cercle, et naturellement causaient grand émoi dans la population. De retour à Vals, le P. Gautrelet continua sa correspondance. Commencée le 4 février, elle ne prit fin que le 22 août.

Dès le début, voulant éviter les divagations, le Père avait pris pour sujet un point unique, le libre examen, principe fondamental de la Réforme protestante. Le ministre, lui, s'escrime à la déplacer, tantôt attaquant la croyance de l'Église catholique, tantôt offrant de justifier la sienne par la Bible; mais il joue de malheur. L'impitoyable jouteur revient sans cesse à la question qui gêne manifestement son adversaire, et sans s'occuper le moins du monde des articles du symbole hérétique qu'on lui jette à la tête, il démontre que c'est l'édifice tout entier qui porte sur une base ruineuse. M. Albaric ne put contenir longtemps sa mauvaise humeur : courtois tout d'abord, il finit par des allusions désobligeantes à l'adresse du Jésuite, lequel, se gardait d'y ré-

pondre et continuait à porter des coups droits.

Les supérieurs de la Compagnie jugèrent qu'il ne fallait pas laisser perdre cette curieuse correspondance ; l'humble religieux obéit. Il la publia telle quelle sous ce titre : Correspondance entre un prêtre Catholique, et un ministre Calviniste, ou le principe fondamental de la Réforme vingt fois démontré insoutenable et faux. (Clermont-Ferrand, 1853, sans nom d'auteur.) « Les lettres, dit-il dans son introduction, sont imprimées telles qu'elles ont été écrites, telles qu'elles ont été lues au cercle de la ville, comme peuvent s'en convaincre ceux-là même qui les ont encore entre les mains. »

Malgré les imperfections d'un travail vraiment improvisé, le livre du P. Gautrelet a une valeur sérieuse au point de vue de la doctrine. Dernièrement un prêtre de Genève lui rendait ce témoignage : « Je ne sais encore rien de mieux, pour nos controverses avec les protestants, que le modeste ouvrage du P. Gautrelet. »

CHAPITRE VII

1852-1855

Le P. Gautrelet recteur de Vals. — Les joies et les espérances de l'Église en 1854. — Les missions et les collèges. — Le jubilé du Puy et Notre-Dame de France. — Encore les protestants. — Les communautés religieuses. — Les pauvres. — Le P. Gautrelet perd ses parents.

Le 8 août 1852, la province de Lyon, formée en 1836 de toute la moitié méridionale de la France, fut elle-même divisée en deux parties ; la région du sud-ouest devint une nouvelle province avec Toulouse pour chef-lieu. Le P. Bon ayant été nommé provincial de Lyon, il fallut le remplacer à Vals.

Il paraît que l'on n'avait pas pensé d'abord au P. Gautrelet pour cette charge. Mais le P. Roothaan, qui avait été à même de l'apprécier, lui imposa de sa pleine autorité cet honorable mais pesant fardeau. La lettre qui instituait le P. Gautrelet recteur de Vals, s'appuyait sur ce considé-

rant : « Connaissant la prudence et l'exquise charité du R. P. François-Xavier Gautrelet, etc[1]... »

Ce fut un rude coup pour l'humble religieux qui s'estimait très sincèrement le plus incapable des hommes. Quelque temps après, recevant les vœux de sa nombreuse famille à l'occasion de sa fête, il répondit : « Sans doute, nous devons toujours voir Dieu lui-même dans la personne de nos supérieurs ; mais il y a bien du mérite à le faire quand le supérieur est un personnage aussi dépourvu que je le suis des qualités nécessaires à son emploi. »

Ces paroles étaient prononcées avec un accent de conviction qui jeta dans la stupeur ceux qui les entendirent

Mais, s'il s'estimait insuffisant et indigne, l'homme de Dieu était seul de son opinion, la meilleure preuve que nous en puissions fournir, c'est que depuis lors le P. Gautrelet ne cessera plus pendant vingt-cinq ans d'être maintenu dans l'exercice de l'autorité, jusqu'au moment où l'épuisement de ses forces imposera à ses supérieurs l'obligation de le décharger. Il s'était fait à son égard parmi ses frères comme un courant de vénération et de confiance qui devait

[1] *Quum nobis perspecta sit prudentia et eximia caritas R. P. Fr.-Xav. Gautrelet...*, etc. »

successivement le porter aux fonctions les plus élevées.

Les trois années pendant lesquelles le P. Gautrelet fut à la tête de la studieuse colonie de Vals, furent pour la religion une période de prospérité relative. C'étaient les brillants débuts de ce règne dont la fin devait être assombrie par tant de tristesses et tant d'humiliations. Fatigué de l'orgie révolutionnaire, épouvanté à la vue de l'abîme où avaient failli le précipiter les artisans d'impiété et d'anarchie, le pays acclamait tout ensemble la religion et l'autorité, ces deux fondements de tout ordre social. Tout semblait se préparer pour une grande restauration de la France sur des bases chrétiennes.

Deux événements surtout autorisaient ces espérances : d'une part, la liberté de l'enseignement conquise après vingt ans de lutte ; d'autre part, la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, qui avait été le signal d'une explosion de piété que l'on ne croyait plus possible en nos temps. Double victoire de la foi sur l'indifférence religieuse de la génération précédente, qui avait fait également palpiter les cœurs et qui permettait d'attendre l'avenir avec confiance.

Ce renouveau de la sève chrétienne ne pouvait manquer d'avoir son contre-coup au sein de la jeunesse laborieuse de Vals. Un champ plus

vaste s'ouvrait devant elle. La jeune province de Toulouse avait reçu en partage les deux missions du Maduré et de Madagascar. C'était de quoi attiser les saintes convoitises de l'apostolat. Les premiers missionnaires avaient payé tribut au climat dévorant des Indes; quarante d'entre eux succombèrent en peu d'années. Il fallait songer à combler les vides. Aussi se préparait-on à Vals avec un merveilleux entrain. On avait érigé à la maison de campagne une petite chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Apôtres ; combien de futurs missionnaires ont déposé là, aux pieds de la Sainte-Vierge le secret de leur généreuse impatience !

On sait si le P. Gautrelet était disposé à seconder cette ardeur apostolique. Ce n'était pas sans un sentiment de sainte envie que peu d'années auparavant il avait vu son frère partir pour l'Amérique. « Mon frère est plus heureux que moi, écrivait-il alors ; moi, ma triste santé ne me permet pas de le suivre. » Mais s'il ne lui fut pas permis de porter lui-même la bonne nouvelle dans les pays lointains, c'est que Dieu le réservait pour allumer au cœur d'une légion d'apôtres le feu dont le sien était dévoré.

D'un autre côté les collèges naissants réclamaient eux aussi des ouvriers vaillants et nombreux. C'était une carrière nouvelle qui s'ouvrait

pleine de promesses, mais aussi avec ses incertitudes et ses obscurités. La Compagnie de Jésus a reçu, il est vrai, grâce d'état pour le ministère de l'éducation; mais depuis 1828, l'enseignement était interdit aux Jésuites français, et ils avaient eu le temps de perdre cette tradition qui est la grande force des corps voués à ce difficile labeur. Encore une perspective à laquelle il fallait accoutumer les jeunes religieux du scolasticat, disciples aujourd'hui, maîtres demain.

Une orientation nouvelle fut ainsi donnée à la bonne volonté de tous. Il ne fallait pas songer à rien retrancher des graves et persévérantes études nécessaires, quelle que soit la vivacité de l'intelligence, pour faire des théologiens; toutefois on donna davantage aux exercices littéraires, aux compositions de toute sorte et aux séances académiques. Plusieurs fois l'année, le scolasticat ouvrit ses portes à une assistance d'élite, invitée aux actes publics dans lesquels les jeunes religieux faisaient preuve de savoir, non seulement sur le terrain de la vénérable scolastique, mais encore sur celui des sciences naturelles et mathématiques. Les annales de Vals mentionnent régulièrement la présence de l'évêque du Puy, qui tenait à honneur de présider ces séances, ayant à ses côtés le préfet, des officiers supé-

rieurs, des ingénieurs, le proviseur et des professeurs du lycée.

Le P. Gautrelet encourageait, provoquait même ces manifestations, parce qu'il en comprenait les sérieux avantages, mais non pas par goût personnel. Son humilité, son attrait pour la vie cachée devenaient au contraire pour lui une cause de souffrances chaque fois que les devoirs de sa charge l'obligeaient à se produire. Mais il n'était pas homme à tenir compte de sa peine ni de ses répugnances quand il s'agissait du service de Dieu. Il avait même sacrifié dès lors ce que d'autres, avec un esprit moins large, eussent considéré comme une partie de leur vertu. Lors de son entrée en charge, on l'avertit de modérer ce qui pourrait paraître excessif dans la modestie et l'austérité de son extérieur. A partir de ce moment on remarqua en lui une transformation; l'abord un peu sévère d'autrefois fit place à cette parfaite affabilité et à ce sourire aimable avec lequel il accueillait tout le monde.

Le Jubilé de Notre-Dame du Puy lui fournit, la première année de son Rectorat, l'occasion de montrer qu'il savait être homme d'initiative et d'action. Le P. Gautrelet ne craignit pas de donner douze des Pères de la Communauté pour prêcher quinze jours durant. Lui-même paya largement de sa personne; les autres prêtaient

leur concours pour entendre les confessions. Ce fut dans tout le pays un prodigieux élan de foi et de piété. Il arriva plus d'une fois que l'on distribuait la sainte communion dans le vieux sanctuaire de Notre-Dame de France à cinq heures du soir, parce que des personnes venues de loin avaient dû attendre leur tour pour se confesser.

Le P. Gautrelet voulut clôturer le Jubilé dans la communauté de Vals par une fête où se trouvèrent réunies auprès de l'évêque et des missionnaires toutes les autorités civiles et militaires. Les scolastiques durent se mettre en frais de littérature et de poésie : Notre-Dame de France fut chantée en huit ou dix langues; un certain nombre de ces pièces furent imprimées et formèrent un fort gracieux recueil qui demeura comme mémorial des solennités grandioses de ce Jubilé, lequel venait lui-même si bien à son heure pour préparer la glorification de la Vierge Immaculée.

La ville du Puy allait bientôt lui rendre un hommage plus triomphal encore, nous voulons parler de l'érection de la statue gigantesque de Notre-Dame de France au sommet du rocher Corneille. Le Père Gautrelet eut la consolation de travailler pour sa part à cette grande œuvre, en soutenant de ses encouragements et de son autorité ceux de ses frères qui, dès le début, y

mirent la main d'une manière plus immédiate et plus active. C'est de Vals en effet qu'était partie la première idée de couronner d'une statue monumentale de la Sainte-Vierge le magnifique rocher qui domine la ville du Puy. Dès 1846, le P. de Ravignan avait taché de faire goûter le projet à Mgr Darcimoles, successeur de Mgr de Bonald [1].

Mais l'évêque, occupé à réparer sa cathédrale, avait alors d'autres soucis; le temps n'était pas venu. L'abbé Combalot était ensuite venu à la rescousse; sa chaude parole avait conquis le clergé et la population. Mais dès l'abord, l'entreprise fut regardée comme chimérique pour des motifs d'ordre purement matériel; le rocher ne supporterait pas une pareille masse, à supposer que l'on parvînt à la hisser sur cette crête escarpée; puis, où trouver les ressources?

Entr'autres ouvriers de la première heure qui aplanirent les voies, se trouvèrent deux religieux de Vals. On peut les nommer à présent qu'ils sont morts et que ces faits appartiennent à l'his-

[1] Une dame anglaise qui s'occupait à Paris de l'instruction religieuse des anglicanes en voie de conversion au catholicisme, lady Murray, interrogea par écrit le P. de Ravignan sur la part qu'il avait prise à cette belle œuvre. Le Père lui répondit sur un petit billet qu'on garde dans nos archives : *Il est vrai, une première idée fut suggérée, il y a déjà bien des années, par votre pauvre serviteur*. *(Histoire de Notre-Dame de France,* par le P. Nampon, S. J., p. 7.)

toire. Le P. Ducis, longtemps professeur de sciences naturelles au scolasticat, homme d'une tendre piété et d'une imagination vive, étudia la force de résistance du rocher Corneille et fut amené à conclure que les appréhensions étaient sans fondement. Il rédigea un mémoire en ce sens et le présenta à Mgr de Morlon qui le soumit à l'examen des hommes les plus compétents. La démonstration parut péremptoire et dès lors l'exécution du monument fut admise en principe. Le P. Ducis avait bien mérité de prendre place parmi les membres de la commission qui devait mener à bien l'œuvre projetée.

Un autre religieux de Vals y fut admis avec lui, le P. Régis Nampon, qui, pendant des années allait se faire, d'un bout du pays à l'autre, l'apôtre et le mendiant de Notre-Dame de France.

Le 10 décembre 1854, deux jours après la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, on posait en grande solennité, la première pierre du piédestal de la Madone; mais à partir de ce jour plein d'espérance, six longues années devaient encore s'écouler avant que l'œuvre fût parachevée. En effet, c'est seulement le 12 septembre 1860 que la merveilleuse statue de 16 mètres de hauteur, faite du métal des canons de Sébastopol, fut inaugurée au milieu des transports et des acclamations de plus de cent mille

personnes accourues à cette incomparable fête[1].

Revenons à la paisible et laborieuse solitude de Vals. La Providence ménageait au P. Gautrelet une autre consolation au début de son Rectorat. Son ami le P. Maxime de Bussy était mort quelques mois auparavant en odeur de sainteté. Pour satisfaire la dévotion du peuple envers son missionnaire de prédilection, on avait dû garder son corps quatre jours entiers, puis le conduire processionnellement de Vals à la cathédrale du Puy. La dépouille mortelle avait ensuite été ramenée à Vals et inhumée dans le cimetière de la communauté. Mais sur des instances nouvelles il avait fallu se résoudre à la laisser transporter

[1] Le piédestal en pierre, avec un revêtement de fer, a 6m70 au-dessus du rocher. La statue a 16 mètres au-dessus du piédestal. La longueur du serpent que la Vierge écrase du pied est de 17 mètres. Celle du pied lui-même est de 1m92; celle de la chevelure de la madone, déroulée à longs plis sur son manteau constellé, 7 mètres. L'avant-bras n'a pas moins de 3m75, et la main 1m56. Le groupe entier avec l'escalier intérieur de 58 marches plus 16 échelons, est de 110,000 kilog.

Sur une demi-sphère, la Vierge est debout, tenant sur son bras droit le divin Enfant qui bénit la ville et la France. L'attitude de la Vierge est d'une majesté frappante qui fait dire comme spontanément le mot écrit en lettres d'or sur le piédestal : *Salve Regina.* (Voir *Histoire de Notre-Dame de France,* par le P. Nampon, S. J. Le Puy, 1868.)

On trouvera dans ce livre des détails très complets et très intéressants sur tout ce qui concerne ce monument vraiment unique de la piété d'un grand peuple envers la T. S. Vierge.

définitivement en ville, à la chapelle de Saint-Valère, où le Père de Bussy avait exercé son ministère pendant tant d'années. Pour éviter toute manifestation, le P. Recteur décida que la translation aurait lieu la nuit. Mais le projet ne put être tenu tellement secret qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. La nouvelle fit la traînée de poudre, et l'heure venue, une grande multitude dans laquelle on voyait des magistrats, des militaires, des prêtres, se trouva réunie aux abords du cimetière de Vals. Au lieu d'un transfert à la dérobée, ce fut une pompe triomphale. Lorsque le cortège arriva à l'entrée de la ville, les maisons étaient illuminées, et, de toute manière, la population semblait accueillir les reliques d'un saint patron beaucoup plus que les restes d'un pauvre religieux.

Le lendemain l'évêque du Puy vint célébrer la sainte messe devant la précieuse dépouille qui fut ensuite déposée dans le monument préparé pour le recevoir, et où les habitants n'ont cessé depuis lors de porter les témoignages de leur vénération et de leur confiance [1].

Les sollicitudes multiples imposées au P. Gautrelet par l'administration d'une maison aussi importante que celle de Vals n'absorbaient point

[1] *Litter. tolos.*, 185?, p. 59.

son activité ni son dévouement. Il n'est pas une communauté religieuse du Puy qui à cette époque n'ait souvent réclamé le secours de son ministère ou de ses conseils. C'est là surtout que sa vertu laissait une impression que le temps n'a pas effacée.

Il se trouvait un jour au couvent de la Visitation où il donnait les exercices de la retraite. Pour préparer une construction nouvelle il avait fallu creuser l'emplacement où l'on avait autrefois enterré les religieuses du refuge de Saint-Maurice qui occupaient le monastère avant la Révolution. Parmi les restes funèbres que l'on exhumait, on venait de découvrir le corps d'une jeune sœur en parfait état de conservation, reconnaissable encore sous son voile et sa couronne ; il y avait bien quatre-vingts ans qu'elle reposait ainsi. La communauté étant accourue pour voir cette merveilleuse trouvaille, le P. Gautrelet, vivement ému lui-même, se mit à parler de la mort des élus avec tant d'onction que des personnes qui eurent le bonheur d'assister à cette scène ne pouvaient retenir leurs larmes en la racontant plus de trente ans après.

Nous savons plus d'une famille religieuse, aujourd'hui florissante, qui fait dater son essor et sa prospérité de l'impulsion donnée par le saint Recteur de Vals. Nous avons nommé déjà la So-

ciété du saint Enfant-Jésus d'Aurillac, rameau détaché d'une congrégation du Puy, qui commençait alors à vivre de sa vie propre et qui depuis a couvert plusieurs diocèses de ses établissements d'instruction et de charité. Le P. Gautrelet fut vraiment l'organisateur de cet institut ; il en rédigea lui-même les règles et constitutions et fut pendant de longues années la lumière et le soutien des premières fondatrices ; il leur rendit entr'autres services celui de les préserver des faveurs de l'Université. « Je crains bien, écrivait-il un jour à propos d'une communauté trop empressée à les recevoir, que les sœurs de... ne se mettent peu à peu sous la main, ou si vous l'aimez mieux, sous les griffes d'une dame un peu plus ambitieuse que la Compagnie de Jésus, quelle que soit l'ambition qu'on nous suppose. »

Volontiers, il donnait à l'institut naissant les exercices de la retraite ; à ses yeux c'était le meilleur moyen de faire pénétrer dans la petite famille l'esprit religieux ; il y revint plusieurs années de suite. A la première de ces retraites, dit avec une touchante naïveté une ancienne religieuse qui y assista, les sœurs étaient tellement pénétrées que la mère économe ne savait plus comment s'y prendre pour les obliger à se nourrir suffisamment.

C'est au cours de l'une de ces visites du

P. Gautrelet à Aurillac que se produisit un fait sur lequel nous nous abstiendrons de porter un jugement ; voici textuellement le récit qu'en a donné la Mère Louise Maisounabe, première supérieure générale de la communauté de l'Enfant-Jésus.

« Une de nos sœurs, alitée depuis 18 mois, était atteinte d'une gastrite qu'aucun remède n'avait pu guérir, ni soulager, et les médecins l'avaient déclarée incurable. Depuis cinq semaines la malade se trouvait plus fatiguée, une crise plus forte que de coutume l'avait épuisée, on lui avait administré les derniers sacrements, et le mal allait toujours empirant. Le P. Gautrelet alla la voir et lui conseilla de prendre de l'eau miraculeuse de saint Ignace, en même temps qu'on faisait une neuvaine pour sa guérison. Les six premiers jours de la neuvaine, elle resta à peu près dans le même état. Le dimanche 6 octobre, elle se fit porter à l'église sur un fauteuil, ce que je ne pus lui refuser, sur ses grandes instances ; l'infirmière et deux sœurs converses la suivirent, munies de tout ce qui était nécessaire en cas d'accident. Jusqu'au moment de l'élévation elle sentit des douleurs extraordinaires, mais à ce moment elle éprouva un changement subit dans son corps et toutes ses douleurs disparurent. Elle fit une demi-heure d'actions de grâces, alla

déjeuner avec les autres au réfectoire et renvoya les infirmières tout ébahies d'un tel prodige, et dès lors elle s'est parfaitement bien portée. Il n'y a ici qu'une voix pour attribuer ce prodige aux prières du P. Gautrelet et à la confiance qu'il a inspirée à la malade. Je craindrais de blesser son humilité en lui adressant directement cette relation , cependant je me sens pressée de rendre hommage à la vérité. »

Ajoutons que la religieuse ainsi guérie, mère Ignace, a survécu près de quarante ans et qu'elle est morte la même année que le P. Gautrelet.

On pourrait citer des traits analogues qui prouveraient au moins quelle haute opinion l'on avait au Puy de la sainteté du Père Recteur de Vals, puisqu'elle allait jusqu'à lui attribuer un pouvoir surnaturel. Voici du moins ce qu'a raconté par écrit une personne dont nous ne pouvons mettre en doute ni la gravité ni la bonne foi.

Le P. Gautrelet s'intéressait à une pauvre veuve chargée de famille et l'avait recommandée à plusieurs personnes charitables. Un jour qu'il l'était venu visiter, la malheureuse mère lui fit part de sa détresse, qui en ce moment-là était extrême. Les enfants étaient à jeun depuis longtemps, et rien pour apaiser leur faim. Pris au dépourvu, le Père lui donne quelque monnaie et l'envoie acheter un pain qu'il voulut bénir avant de s'éloigner.

Or, ce pain qui devait à peine suffire pour un repas, dura deux jours entiers, jusqu'à ce que d'autres secours arrivèrent.

Mais la discrétion nous interdit de multiplier des récits de ce genre. C'était d'ailleurs une des joies du P. Gautrelet d'aller voir chez eux les pauvres et les malades délaissés. Il ne venait guère au Puy, sans gravir l'escalier de quelque mansarde. Il arrivait alors que voisins et voisines accouraient sur le passage du visiteur bien connu de tous. Volontiers il s'entretenait avec eux, car il se trouvait bien avec les humbles et les petits ; mais là encore l'homme de Dieu ne perdait pas de vue l'unique nécessaire. Une personne du peuple, qui le vit souvent dans ces circonstances, rendait de lui ce témoignage : Le Père Recteur est venu bien des fois dans le quartier, il était bon pour les petites gens; mais sitôt qu'il n'y avait plus moyen de parler du bon Dieu, il disait : Au revoir, et s'en allait.

Digne fils de saint Ignace que les personnes de Rome qui ne le connaissaient pas désignaient ainsi : Ce prêtre qui parle toujours de Dieu.

Doux et compatissant jusqu'à la tendresse avec les déshérités de ce monde, réservé et silencieux par tempérament comme par vertu, le P. Gautrelet savait à l'occasion se jeter en avant, et tenir tête aux adversaires de l'Église. La controverse

de Florac ayant été publiée en 1853, le ministre de Rochefort, M. Puaux, le docteur le plus en vue de la Réforme dans la région, crut devoir descendre à son tour dans la lice pour prendre une revanche de l'échec de son confrère. Une série de brochures parut coup sur coup ; la discussion dogmatique y était assaisonnée de beaucoup de violences contre l'Église catholique, et les personnalités n'y étaient point ménagées ; les libelles furent répandus à profusion partout où la correspondance de Florac avait eu du retentissement et spécialement au Puy. Le P. Gautrelet reprit donc son arme et s'en servit cette fois avec plus de vigueur peut-être que la première. Sa réfutation ne se fit pas attendre; elle parut sous ce titre : *La divinité de l'Église démontrée et vengée.* La *Correspondance* avait mis à néant le dogme fondamental de la Réforme ; le nouvel ouvrage montrait l'inanité de ses accusations contre l'Eglise catholique ; la démonstration était complète.

Cette publication porte la date de 1854, l'année des grandes allégresses du monde chrétien. Elle ne devait pas s'achever sans apporter une grande tristesse au P. Gautrelet. Sa vénérable mère était âgée de près de quatre-vingts ans. Femme forte dans toute l'acception du mot, elle avait apporté dans l'accomplissement de ses devoirs de mère

la double énergie de son caractère et de sa foi. Un simple détail fera comprendre ce qu'elle mettait de délicatesse chrétienne et de mâle vigueur dans l'éducation de sa nombreuse famille. Deux de ses filles qui n'étaient plus des enfants, s'étant un jour attardées au sortir de l'église à regarder je ne sais quel divertissement populaire, madame Gautrelet sortit de sa maison, et, les ayant rencontrées, leur administra publiquement une verte correction.

On a vu déjà comment cette vaillante chrétienne reçut dès ce monde la plus belle récompense que puisse ambitionner une telle mère; sept de ses enfants s'étaient consacrés à Dieu dans la vie religieuse.

Depuis qu'il avait quitté la maison paternelle, le P. Gautrelet y avait fait à peine deux ou trois rapides apparitions. En ce point, comme en tout autre, il n'entendait pas faire son sacrifice à demi. On ne lira pas sans édification ce qu'il écrivait sur ce sujet à sa sœur d'Auxonne; la citation, pour être un peu longue, ne mérite pas moins de trouver ici sa place.

« Vals, 29 juillet 1850.

. . . . . .

« Je comprends très bien que votre Mère supérieure n'aime pas favoriser la coutume de ces

petits voyages chez ses parents. Cela me paraît non seulement sage, mais tout à fait conforme à l'esprit religieux. Moins que jamais il convient aux personnes consacrées à Dieu de se montrer dans le monde, et, plus que jamais, il est important que leur sacrifice soit entier, complet, sans réserve. Vous voyez ma pensée. Je me brouillerais avec mes parents si je leur parlais ainsi, c'est donc à vous seule que je l'écris. Dieu sait que je les aime bien sincèrement, qu'à ne consulter que mon cœur, j'aurais un sensible plaisir à les voir : mais l'esprit de notre état est un esprit de sacrifice. Je compte bien que Dieu fera d'autant plus pour eux et pour moi que je me conserverai mieux dans la perfection de mon état. Les privations ne dureront pas longtemps et nous aurons l'éternité pour nous dédommager de cette séparation momentanée. Une autre considération fortifie dans mon esprit celle que je viens de faire : si ces excursions répétées chaque année devaient favoriser l'esprit de relâchement ou élargir la porte dans une communauté, je ne voudrais pas que vous en fussiez cause. Sans doute, chez nos parents, vous êtes à l'abri de tout danger pour l'esprit religieux; mais il n'en serait peut-être pas ainsi pour d'autres à raison de la position de leurs parents, et cependant, on ne pourrait pas leur refuser ce qu'on vous accor-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

derait. Cette considération serait appréciée, j'en suis persuadé, même par nos parents qui ont le cœur si droit, et que les sacrifices n'arrêtent pas. »

Le cœur du fervent religieux n'était pas, comme il le dit lui-même, fermé aux affections de famille. On voit dans ses lettres de cette époque qu'il eût regardé comme une attention de la Providence à son égard, une occasion qui l'aurait rapproché de son pays.

Au mois d'août 1854, appelé à Mâcon, pour donner la retraite aux religieuses Visitandines, il poussa jusqu'à Sampigny. Il y trouva sa mère si affaiblie, qu'il comprit immédiatement qu'elle était proche de sa fin. Elle en était persuadée elle-même. Ce que durent être les dernières entrevues d'un tel fils avec une telle mère, il est plus facile de le concevoir que de le dire ; aussi bien, le seul détail que nous ayons pu recueillir à ce sujet, c'est que, comme la mère de saint François de Sales, la vénérable malade voulut se confesser à son fils et recevoir sa bénédiction. Puis, quand fut venue l'heure du départ, le saint religieux fit ses adieux à sa mère, comme il les avait faits toujours depuis qu'il portait la soutane, sans l'embrasser. Mais à peine était-il dehors que, pensant qu'il ne la reverrait plus et qu'une sim-

ple apparence de froideur serait peut-être pour elle un sujet de chagrin, il eut comme un remords, revint sur ses pas et donna à sa mère ce dernier témoignage de sa filiale tendresse.

Trois mois plus tard, la pieuse femme s'éteignait doucement. Le P. Gautrelet en reçut la nouvelle au moment où il partait pour une mission de quelques jours. Au retour, il écrivait à sa chère sœur d'Auxonne.

« Vals, 5 décembre 1854.

« Notre pauvre mère nous a donc quittés. Ah! je disais chaque jour à Notre-Seigneur : c'est pour vous, ô mon Dieu, que je l'ai laissée et pour vaquer à vos intérêts que je reste au poste. Vous ferez pour elle ce que je ne pourrais pas faire : et je me reposais dans cette espérance. Le 11, samedi, je célébrais le Saint Sacrifice pour elle. Chaque jour, je priais sans savoir s'il fallait la placer au *Memento des vivants* ou à celui des *morts*. Enfin, ma chère sœur, c'est pour moi une grande consolation que vous ayez été là. Maintenant, ce vide si grand nous avertit de resserrer nos rangs et d'unir nos cœurs plus fortement, car la pierre du milieu, la clef de voûte est tombée. Aimons-nous encore davantage et prions. »

Deux ans après, le chef de cette famille de saints s'éteignait à son tour au milieu de ses enfants et petits-enfants. L'un de ceux-ci nous fait un portrait en raccourci de ce vénérable patriarche tel qu'il le connut dans ses jeunes années :

« Grand-papa Gautrelet était un petit vieillard très droit et très vert, que l'on voyait toujours son bâton d'une main et son chapelet de l'autre.

« Il arriva à l'âge de quatre-vingt-deux ans sans infirmité; quelques mois seulement avant sa fin il s'aperçut qu'il déclinait. Un de ses petits-enfants, nommé Jules, qu'il aimait beaucoup pour son intelligence et sa piété, fut pris d'une fièvre typhoïde. Quand on vint dire au vieillard que son Benjamin était en danger, il répondit : « Voilà mon petit ange qui va me conduire en pa- « radis. » En effet l'enfant mourut pendant que l'on portait le grand-père au cimetière. »

Le P. Gautrelet avait eu la consolation de passer à Sampigny un mois auparavant.

C'était chose facile de parler le langage de la foi aux approches de l'éternité à ce vénéré père qui lui-même avait enseigné à ses enfants, plus encore par l'exemple que par la parole, à chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Cependant, quelque temps après, l'humble religieux se reprochait de n'avoir pas fait davantage pour le disposer à bien mourir :

« Oh! que j'ai eu de regret de n'avoir pas mieux profité de mon voyage pour mon père! J'ai bien la confiance qu'il était prêt. Mais les assurances ne sont jamais de trop. » (Lettre du 28 décembre 1856.)

CHAPITRE VIII

1855-1861

Le P. Gautrelet, instructeur du troisième an à Fourvière. — La dévotion au Sacré-Cœur. — Le P. Drevon. — Le P. Gautrelet nommé provincial. — Vie intérieure. — Le Saint-Sacrement source de lumière, de force, d'autorité. — Régularité et travail. — Les voyages et la prédication silencieuse. — Le gouvernement des âmes. — La clairvoyance du cœur. — Les collèges, les missions étrangères, les massacres de Syrie. — Révolution italienne et expulsions. — Le P. Gautrelet objet de la vénération de ses frères.

Au mois de septembre 1855, le P. Gautrelet quitta Vals: il y avait passé treize ans, dix comme père spirituel et trois comme recteur. Si un regret avait pu trouver place dans une âme aussi détachée, il eût été pour cette chère maison. Quelques mois avant sa mort, écrivant à un de ses frères qui habitait Vals, devenu presque un désert par suite de l'expulsion brutale que l'on sait, le saint vieillard laissait échapper ce cri du cœur: « O Vals ! ô souvenirs ! ô années bénies !

Elles sont bien loin. Puissiez-vous les revoir ! »

Rappelé dans la province de Lyon, à laquelle il appartenait, il fut nommé supérieur de la résidence de Fourvière et *Instructeur* des Pères du troisième an. Après ce que nous avons dit plus haut, on comprendra l'importance de cette fonction. Les Pères réunis pour leur troisième année de noviciat ne sont pas des débutants : ils n'ont plus, si l'on peut parler de la sorte, les illusions de la première heure, et en échange ils ont acquis l'expérience des réalités de la vie religieuse ; la règle de saint Ignace les rejette alors dans le moule du noviciat, pour donner comme un dernier coup de main à la formation de l'homme apostolique. Telle est l'œuvre délicate confiée au Père *Instructeur*.

Ce genre de ministère, si grand et si précieux qu'il soit aux yeux de Dieu, ne saurait fournir matière au récit du biographe. Au troisième an, les jours se suivent dans une grave et pieuse monotonie. Le Père Instructeur explique plus à fond à ses disciples l'Institut et l'esprit de la Société ; car c'est alors et par lui qu'elle nous livre tous ses secrets, qui ne sont pas autres après tout que ceux de l'Évangile ; mais l'Évangile n'est-il pas toujours, pour le grand nombre, une parole cachée, *Verbum absconditum ?* — Le Père Instructeur ne sort guère de sa cellule ; il ne

prend pas de part aux travaux de l'apostolat ; il est là à son poste silencieux, homme de conseil que chacun vient consulter à loisir, qui reçoit toutes les confidences, qui éclaire, avertit, en un mot aide chacun à décider de l'allure qu'il va prendre pour le reste de sa vie. Aussi cette charge demande-t-elle un ensemble de qualités rares. Les maîtres en spiritualité les plus remarquables que la Compagnie de Jésus ait produits, les PP. Alph. Rodriguez, Louis Lallemant, Louis du Pont, Saint-Jure, etc., ont presque tous été Instructeurs du troisième an.

La maison de Fourvière s'harmonisait bien avec la destination qu'on venait de lui donner. C'était la solitude sans doute, mais la solitude à proximité du bruit et de l'agitation d'une grande ville. Sur le sommet paisible du coteau qui domine Lyon, au pied de la tour qui sert de piédestal à la Madone protectrice de la cité, cette pieuse retraite convenait bien à des hommes qui s'interrompent au milieu d'une carrière active, se font ermites pendant une année, mais pour redescendre ensuite dans la mêlée et reprendre leurs travaux et leurs combats.

Le P. Gautrelet y passa un peu moins de deux ans. Au nombre des religieux qui eurent le bonheur de recevoir ses leçons dans cette école du cœur, comme l'appelle saint Ignace, nous

trouvons le nom du P. Drevon, cet apôtre du Sacré-Cœur, qui, sous un extérieur modeste et doux, cachait une âme de feu, et dont l'ardeur entreprenante allait jusqu'à l'audace. C'est à l'initiative du Père Drevon qu'est dû pour une bonne part le grand mouvement de 1873, qui entraîna vers le sanctuaire de Paray-le-Monial des multitudes innombrables, et jusqu'aux membres de l'Assemblée nationale. Le Père Drevon fut l'instrument choisi par la Providence pour jeter au pays cette idée grandiose. Le Père Gautrelet, redevenu alors son supérieur, le signale dans plus d'une lettre « faisant son tour de France, *commis-voyageur* du Sacré-Cœur. » L'humble religieux eut le talent de faire peu de volume et peu de bruit, tout en agissant beaucoup et avec une efficacité merveilleuse, comme il serait aisé de le montrer, si l'heure était venue de faire cette histoire. Ce zèle fécond qui le dévora en quelques années, s'était allumé, nous n'en doutons pas, au contact de l'âme de son saint directeur du troisième an.

La dévotion au Sacré-Cœur et la propagation de son culte eurent en effet la grande part des pensées et des travaux du Père Gautrelet. Dès sa jeunesse religieuse, au scolasticat de Vals, il était l'âme d'une sorte d'académie spirituelle fondée en l'honneur du Cœur de Jésus. Plus tard, devenu

père spirituel, la dévotion du Sacré-Cœur fut encore le levier dont il se servait plus volontiers pour soulever les âmes des jeunes religieux qu'il avait à diriger, et les faire monter jusqu'au dévouement et au sacrifice le plus absolu de soi-même. C'est dans ce but qu'il écrivit dès lors son *Mois du Sacré-Cœur*, l'un de ses premiers opuscules de piété, peut-être le plus parfait, et qui a dépassé aujourd'hui sa trentième édition. Quand le Père Ramière imagina d'organiser l'*Apostolat de la prière* en milice du Sacré-Cœur, le Père Gautrelet applaudit à une pensée qui était la sienne, mais qu'il n'avait pas mise en relief dans le plan primitif de l'œuvre.

A l'époque de sa vie où nous sommes arrivés, une de ses préoccupations habituelles était encore de promouvoir le culte du Sacré-Cœur. Il paraît même que tel était le sujet ordinaire des exhortations qu'il adressait de temps en temps aux Dames Enfants de Marie ; grâce au zèle et à la générosité qu'il sut leur inspirer, l'image du Sacré-Cœur fut alors placée dans un grand nombre d'églises du diocèse de Lyon, dans lequel la piété, si grande d'ailleurs, était peut-être un peu en retard sur ce point.

Toujours en quête d'un plus grand bien à réaliser, le P. Gautrelet trouva le temps pendant son court passage à Fourvière de fonder trois

congrégations ; l'une d'elles au moins, celle des institutrices laïques, mérite une mention spéciale. Avec ce sens pratique des choses de Dieu qui le distinguait, le P. Gautrelet s'était dit que le bien qui rayonne est meilleur que celui qui demeure enfermé dans d'étroites limites ; que, par conséquent, le zèle apostolique doit s'attacher de préférence aux personnes qui sont appelées à exercer une influence dans une sphère plus ou moins grande. Cette vue le dirigea dans la création de la congrégation des institutrices. Il commença à réunir une fois par mois toutes celles qui voulurent bien répondre à son appel. Puis, quand il crut le moment venu, grâce à l'intelligent concours des Dames de Saint-Régis, il leur donna les exercices de la retraite. L'œuvre a prospéré aux mains des religieuses qui avaient été au début ses auxiliatrices dévouées, et maintenant chaque année, c'est par centaines que les institutrices viennent retremper dans l'œuvre une piété dont les heureuses influences se propagent dans les écoles ou les maisons particulières.

Ainsi, par ses saintes industries, le serviteur de Dieu s'appliquait à remplir le programme qu'il eut toute sa vie devant les yeux et qu'il esquissait alors dans une lettre à sa sœur :

« Faisons vite le peu de bien que nous pouvons faire... Le monde est horriblement mauvais, ar-

rachons le plus d'âmes que nous pourrons au péché, au vice, à l'enfer pour les donner à Dieu, leur créateur et leur maître. » (20 juillet 1856.)

Mais le moment était venu pour le P. Gautrelet de s'arracher à ce ministère des âmes qui lui allait si bien et de plier les épaules sous un fardeau plus lourd que ceux qu'il avait portés jusqu'ici. Sur la fin d'avril 1857, il était remplacé à Fourvière par cet angélique P. Pellico, frère de l'auteur de *Mie Prigione*, qui a laissé à Lyon le souvenir d'une vertu empreinte d'un charme irrésistible. Le P. Gautrelet était nommé Provincial de Lyon; il avait alors cinquante ans.

Cette dignité fut pour lui, hâtons-nous de le dire, du premier jour jusqu'au dernier, le sujet d'une grande souffrance morale. Dans les premiers temps surtout, le pauvre Père faisait positivement compassion; jamais en effet il n'ôta de son esprit l'intime conviction qu'il n'était bon à rien et que les intérêts qu'on lui confiait périclitaient en ses mains.

Mais l'humilité même est la grande force des saints. — « Dieu, écrivait-il alors, aime à se servir des plus vils instruments pour faire son œuvre. C'est ce qui me rassure. »

Aussi le voit-on s'enfoncer davantage dans la vie intérieure et l'union à Dieu de tous les instants, au milieu même des écrasantes préoccupa-

tions de sa charge. La supérieure générale d'une grande congrégation de Lyon disait alors, au sortir d'un entretien qu'elle venait d'avoir avec lui : « On voit bien que ce saint homme puise en Dieu chacune des paroles qui sortent de sa bouche. »

Ayant besoin de plus de lumière, le P. Gautrelet commença par ajouter au temps qu'il avait coutume de passer devant le Saint-Sacrement ; ce fut toujours pour lui le recours aux heures d'incertitude et d'anxiété. Sans parler des exercices de piété réglementaires dont jamais il ne retrancha une parcelle malgré les voyages et les dérangements de toute sorte, on le voyait, à toute heure du jour, aller se prosterner au pied de l'autel, quelle que fût d'ailleurs la presse des affaires, car il estimait que c'était une manière de gagner du temps. Le soir, après le coucher de la communauté, il retournait encore s'entretenir quelque temps avec son divin Conseiller, dans le silence du sanctuaire. C'était la seule circonstance où il usât de son autorité pour se dispenser de la vie commune.

Le pieux Provincial trouvait dans ce commerce intime avec Dieu le secret d'un calme, d'une sérénité, d'une égalité d'humeur qui semblaient grandir en même temps que les soucis inséparables de ses fonctions. C'est là aussi qu'il s'armait d'une force indomptable pour surmonter les dif-

ficultés et aller de l'avant, quand il avait pris une décision. Naturellement timide et irrésolu, il semblait alors avoir une volonté de fer. Quelqu'un disait à ce propos une parole qu'on nous permettra de citer dans sa pittoresque familiarité : « Quand le Père Gautrelet a *vissé* une résolution dans sa tête devant le Saint-Sacrement, il n'est pas aisé de l'en faire sortir. »

Prendre conseil, réfléchir et prier longtemps avant de décider une affaire de quelque importance, mais une fois la décision prise, l'exécuter avec vigueur et persévérance, n'est-ce pas en effet le programme d'un gouvernement selon Dieu et la droite raison? Telle est aussi la règle de conduite que saint Ignace a donnée aux supérieurs de son Institut.

Cette attention à peser toutes choses au poids du sanctuaire et à ne rien résoudre que devant Dieu fut encore, dans le gouvernement du P. Gautrelet, le ressort d'une autorité qui s'imposait tout à la fois avec force et douceur. Une administration qui s'étendait à près de sept cents religieux, répartis en trente à quarante maisons, en France en Algérie, en Syrie, en Amérique, ne peut fonctionner sans faire surgir bien des complications, mettre aux prises des intérêts sinon opposés du moins différents, heurter parfois des susceptibilités et provoquer des mécontentements. Mais,

quand on sait que la personne qui exerce l'autorité habite les régions du surnaturel, qu'elle n'a en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes, qu'elle est incapable de se laisser influencer dans ses déterminations par aucune considération humaine, la soumission devient aisée jusque dans les plus grands sacrifices qu'elle impose. Or, telle était bien l'opinion que l'on avait du P. Gautrelet parmi ses frères. — « Voilà bien l'homme de bon conseil, disait de lui le P. R..., assistant du P. Général, l'homme mort à la nature et à lui-même, qui ne prend ses inspirations que du côté d'en haut. »

Il avait trouvé l'un des établissements de sa province dans de telles conditions que, à ses yeux, il eût été expédient de le supprimer pour des raisons que nous n'avons pas à examiner; cependant l'opinion contraire prévalut. A quelque temps de là, le supérieur de cette maison exprimait à qui de droit la crainte qu'elle ne fût pas traitée avec bienveillance par le P. Provincial. — « Oh! lui fut-il répondu, vous ne connaissez pas le P. Gautrelet. »

L'humble religieux, en effet, bien loin de se froisser de la contradiction, trouvait tout naturel qu'on ne fût point de son avis. Un Père, aujourd'hui missionnaire en Orient, et chargé alors d'une administration importante, raconte lui-

même qu'en une circonstance délicate il crut devoir résister avec respect mais aussi avec fermeté. Le P. Gautrelet lui écrivit pour le remercier d'en avoir usé avec franchise, et plus tard il l'appela auprès de sa personne.

L'une des fonctions essentielles de la charge de Provincial, c'est la visite annuelle de toutes les maisons de sa province. Le Père Gautrelet eut donc bien des voyages à faire, de l'extrémité de la Franche-Comté et de la Bourgogne aux bords de la Méditerranée, limites du territoire assigné à la province de Lyon. Avec sa frêle santé et ses habitudes de vie sédentaire, ces allées et venues incessantes, ces secousses et ces changements perpétuels ne pouvaient manquer d'être un surcroît de fatigues sérieuses. Mais ce ne fut jamais pour l'homme de Dieu un motif de se relâcher de son austère régularité.

— « Jamais, lisons-nous dans les souvenirs d'un frère coadjuteur attaché à sa personne, jamais notre saint Provincial ne manqua, au cours de ses visites comme dans sa résidence, de se lever un peu avant quatre heures du matin ; jamais non plus il ne souffrit qu'on lui servît autre chose que l'ordinaire de la communauté. Au plus fort de l'hiver, alors qu'il ne pouvait empêcher qu'on ne fît du feu dans sa chambre, je ne l'ai jamais vu s'en approcher, et sous un prétexte quelconque il

s'arrangeait toujours de manière à n'avoir dans son foyer que quelques tisons bien incapables de réchauffer ses membres engourdis par le froid. »

Il lui arriva une fois en sa vie, paraît-il, de monter dans un compartiment de première classe. C'était en revenant d'Auxonne ; il n'avait pu faire autrement. Néanmoins il eut un gros scrupule de ce qu'il regardait comme une infraction à la pauvreté religieuse. Sa sœur connaissait le fait. Craignant qu'elle n'en fût scandalisée, il ne la laissa pas cette fois attendre longtemps des nouvelles de son voyage. A peine de retour à Lyon, il écrivit pour s'excuser. — « Surtout, ajoutait-il, n'allez pas croire que ce soit une habitude. »

Mais ce qui était plus admirable, c'était la fidélité du P. Gautrelet à ne pas perdre une minute de ces longues heures passées sur les grands chemins. Ici encore nous avons la bonne fortune de pouvoir puiser dans les souvenirs du frère *Socius*, par conséquent d'un témoin oculaire.

En montant en chemin de fer, le P. Provincial s'installait d'abord, sans paraître y prendre garde et comme d'instinct, à la place la plus incommode ; puis faisant un grand signe de croix, il récitait immédiatement les prières de l'*Itinéraire*. Après quoi il se mettait à lire ou à prendre des notes. Le moment venu, il disait les heures cano-

niales. C'est alors surtout que la seule vue de cet homme de Dieu devenait une véritable prédication. A mesure qu'il avançait dans la récitation de son office, il paraissait plus pénétré, son recueillement était plus profond, son visage s'illuminait; et que de fois, nous disent encore les *souvenirs*, j'ai vu nos compagnons de route manifestement impressionnés, le regarder avec admiration, baisser peu à peu la voix, puis garder complètement le silence, comme subjugués par le respect et pour ne pas troubler sa prière !

Le saint religieux, lui, ne regardait ni à droite, ni à gauche. Vraiment, on ne saurait être moins accessible à la curiosité. Sa vue était très basse, jamais il n'avait voulu se servir de lunettes. Cette légère infirmité, la seule qu'on lui ait connue jusqu'à ses derniers jours, lui était précieuse, par ce qu'elle favorisait tout à la fois la mortification et la vie intérieure. Ses nombreux voyages lui fournirent l'occasion de visiter à loisir la France, l'Italie, l'Orient ; mais on n'a pas souvenance qu'il ait jamais eu la fantaisie d'aller voir un monument sur sa route. Les intérêts de Dieu, l'unique motif de tous ses déplacements, absorbaient tellement ce bon serviteur, que tout le reste le laissait absolument indifférent. Si parfois ceux qui l'accompagnaient attiraient son attention sur quelque merveille de l'art ou de la

nature, le saint homme levait les yeux un instant, en prenait occasion de dire une parole pieuse et édifiante, puis reprenait cette attitude profondément modeste et recueillie que n'oublieront jamais ceux qui l'ont connu.

Un jour, dans ses dernières années, il se trouvait à Nice. Son compagnon l'arrête devant un vaste édifice nouvellement bâti, étalant au soleil sa façade tapageuse et banale : — Mon Père, lui dit-il, voyez, c'est le fameux casino de Nice. — « Le Casino, dit-il sans lever les yeux cette fois, ah ! le bon Dieu doit être bien offensé là-dedans. » — Et ce fut tout.

Ainsi le P. Gautrelet réalisait en sa personne le type de l'homme apostolique, voyageant beaucoup, *in itineribus sæpe* [1] et prêchant toujours, même par son silence.

Quand la prière ne l'occupait pas, il reprenait son travail. Que de notes jetées sur le papier, que d'exhortations préparées, que de pages de ses nombreux livres écrites sur ses genoux dans un compartiment de chemin de fer ! Dans son dernier voyage de Rome en 1883, âgé de soixante-seize ans, l'infatigable travailleur avait encore emporté ses notes ; c'était toujours avec son bréviaire le plus clair de son bagage de route. Aussi

[1] Seconde épitre de saint Paul aux Corinthiens, XI, 26.

une demi-heure après son arrivée à destination, on était sûr de trouver le P. Gautrelet installé à sa table et la plume en main, reprenant où il l'avait laissée au départ sa composition ou sa correspondance.

La visite s'ouvrait par une exhortation à la communauté; nous avons sous les yeux le canevas d'une de ces allocutions toutes paternelles. Comme toujours, quelques mots seulement qui servent de jalons et qu'on ne peut reproduire; mais le texte mérite d'être cité : *Venite ad me omnes;* Venez tous à moi. — Le P. Gautrelet ne pouvait mieux choisir, car nul n'avait mieux que lui le droit de s'approprier la parole du Bon Pasteur, à ce moment où il ouvrait son cœur de père pour recevoir toutes les confidences de ses enfants et verser la consolation sur toutes leurs peines.

On venait à lui volontiers; on le savait si humble et si bon pour tous. C'était si bien, je ne dis pas, l'inclination de sa nature, mais le tour qu'il était parvenu à donner à sa vertu ! On voit qu'il y travaillait sans cesse. « Oh ! que vous avez raison de le dire, lisons-nous dans une de ses lettres, en vieillissant on devient indulgent, mais le plus indulgent de tous, Celui qui l'est pour tous et toujours, Celui qui l'est infiniment, vous le connaissez. Travaillons à nous faire, à

son image, *indulgents* et bons comme Lui. Après tout, c'est le moyen de faire du bien et d'en faire toujours davantage. » (21 août 1871.)

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit ailleurs du rare talent du P. Gautrelet pour éclairer et diriger les consciences. Tous les religieux de la province qu'il gouvernait, les plus anciens comme les plus jeunes, purent alors apprécier les qualités exceptionnelles que la nature et la grâce lui avaient départies pour ce ministère important et délicat entre tous. Mais nous devons signaler ici une des spécialités de ce savoir-faire exquis.

S'il est vrai que la présomption soit insupportable pour qui a percé à jour la médiocrité qu'elle recouvre d'ordinaire, il est vrai aussi qu'une excessive défiance de soi-même peut paralyser chez certaines personnes leurs aptitudes naturelles et les réduire à une sorte d'impuissance regrettable. Cela se rencontre plutôt dans les communautés religieuses que dans le monde où peu de gens sont tentés de s'estimer moins qu'ils ne valent. Le P. Gautrelet eut dans un degré éminent l'art de relever à leurs propres yeux ceux qu'il voyait ainsi déprimés par un sentiment trop vif de leur incapacité. C'est le propre de la bonté de rendre l'œil plus clairvoyant pour découvrir les ressources cachées dans les

natures les moins riches. Pendant les longues années qu'il gouverna ses frères, le P. Gautrelet eut bien souvent l'occasion d'user de ce talent, qui est celui du cœur plus encore que de l'esprit. Il savait admirablement remonter, comme on dit, le moral de ses inférieurs et les décider à prendre l'essor, leur signalant le genre de travaux où ils pourraient tirer d'eux-mêmes le meilleur parti possible. — « Il faut, disait-il, se défier d'une défiance de ses forces qui conclut au rien-faire ; sans un brin de confiance en soi-même on n'entreprendra jamais rien. » — Et, à ce propos, il citait volontiers l'adage virgilien : *Possunt quia posse videntur*. On peut quand on croit pouvoir.

D'ailleurs, Provincial comme Père spirituel, le saint homme, avec son inépuisable patience, était à la disposition de tous, sans acception de personnes. Le plus humble de ses frères ou le plus indiscret lui eût pris une matinée, il semblait n'avoir autre chose à faire qu'à l'écouter et lui répondre. Il ne se croyait leur supérieur que pour être avant tout à leur service ; à ses yeux, leur droit primait tous les autres. Un jour l'un d'eux se trouvant chez lui pour les affaires de sa conscience, l'heure sonne où le P. Gautrelet devait aller prêcher dans le voisinage à une réunion pieuse. Le visiteur se lève et s'excuse vivement de n'être pas sorti plus tôt. — « Oh! tranquil-

lisez-vous, répond le Père avec son fin sourire, c'est une minute de retard; mais on ne commencera pas sans moi. »

Il faudrait pouvoir entrer dans le détail de l'administration du P. Gautrelet pendant son passage au gouvernement de la Province, pour se faire une idée exacte de sa prudence, de sa fermeté, de son zèle pour le bien; il faudrait surtout fouiller dans l'immense correspondance qu'il dut entretenir alors, mais ce sont là des choses d'un intérêt trop intime pour trouver place dans une histoire. Il en est d'ailleurs ainsi de toute la vie de cet admirable religieux, vie dont la splendeur est toute au dedans et dont les plus beaux côtés sont précisément ceux qui ne se racontent pas.

Mentionnons cependant une longue circulaire adressée aux Recteurs et aux Préfets des collèges, le 15 décembre 1860.

Il y avait dix ans que la Compagnie de Jésus avait ouvert ses premiers établissements d'éducation. Le Provincial de Lyon, jetant un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre accomplie pendant ce laps de temps, rendait gloire à Dieu, en félicitant ses frères.

— « Grâce aux constants efforts qui ont été faits, grâce surtout aux bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre sur nos travaux, nos collèges sont

dans un état de prospérité toujours croissant. Les premiers tâtonnements ont fait place à une direction plus ferme et plus assurée. Nos professeurs sont mieux formés, nos surveillants plus exercés. Des succès incontestables sont venus nous dire et prouver à nos amis et à nos ennemis que nous n'avons pas travaillé en vain. »

Après cette encourageante constatation, le P. Gautrelet aborde son sujet en traitant d'abord de l'obligation de donner à la jeunesse une instruction chrétienne plus sérieuse et plus complète. Puis successivement, il passe en revue les principales parties de l'enseignement classique : les méthodes, la surveillance, la formation de l'esprit et du cœur, la politesse comme la piété, rien n'est oublié, et, sur toutes choses, ce sont des recommandations remarquables par l'élévation du sentiment et la justesse des idées. Cette longue lettre est, en raccourci, un traité complet de l'éducation telle que doivent la comprendre et la pratiquer ceux qui veulent en faire un apostolat.

Nous possédons encore un autre témoignage de la sollicitude du P. Gautrelet pour l'œuvre capitale de l'éducation. C'est une circulaire relative à l'enseignement de la philosophie dans les collèges. Comme tous les bons esprits, il déplorait l'absence d'un cours sérieux de philosophie

dans l'éducation contemporaine, lacune malheureuse au premier chef, à laquelle il n'est pas téméraire d'imputer les défaillances et les égarements de tant d'esprits très cultivés d'ailleurs, bourrés de connaissances multiples, mais auxquels deux choses manquent: des principes et de la logique, les deux éléments du bon sens. Persuadé qu'à tout prendre, si la science est bonne, le bon sens vaut mieux encore, le P. Gautrelet aurait voulu donner pour couronnement aux humanités deux années complètes de philosophie. Il rédigea même un règlement en ce sens, et tel est l'objet de sa lettre. Ce cours devait être obligatoire pour tous les élèves. On aurait donné les trois derniers mois de la première année à la préparation immédiate du baccalauréat ès lettres, et la fin de la seconde à la préparation du baccalauréat ès sciences. Hélas! on sait le résultat. Les programmes universitaires ne laissent pas de place pour la vraie culture intellectuelle, à l'âge où l'adolescent serait susceptible de la recevoir. Il faut le mettre en état de répondre à l'examen encyclopédique du baccalauréat et ajourner à plus tard de lui apprendre à penser juste.

En même temps que les collèges, les missions étrangères réclamaient l'attention et les soins du P. Gautrelet. Le province de Lyon avait alors

trois vastes champs à cultiver hors de France : l'Algérie, la Louisiane et la Syrie, occupant ensemble plus de deux cents ouvriers apostoliques. Ce nombre s'accrut encore sous l'administration du P. Gautrelet, pour lequel les missions lointaines étaient toujours l'objet d'une prédilection marquée. C'est pendant qu'il était en charge qu'eurent lieu les horribles massacres des Maronites au Liban. Cinq des missionnaires de la Compagnie de Jésus furent enveloppés dans le carnage. Voici en quels termes le Provincial de Lyon en portait la nouvelle à ses frères, dans une lettre datée du 18 juillet 1860 :

— « D'après la lettre du R. P. Estève, cinq de nos missionnaires, le P. Billotet et les FF. Ferdinand Bonacina, Élie Jonas, Jean Maksud et Alphonse Habert ont péri victimes de la haine et de la rage des Druses contre les chrétiens. Ce dernier a été égorgé à Deir-el-Kamar, le 21 juin, dans le palais et sous les yeux du gouverneur. Les autres ont été massacrés à Zahleh, le 18 juin.

» Pendant l'attaque de cette ville, le P. Billotet, qui comptait trop sur le respect des Druses pour les établissements européens, et qui ne croyait pas, paraît-il, que l'attaque fût sérieuse, resta tranquillement dans la résidence avec une foule de personnes qui nous étaient attachées et qui étaient nos auxiliaires dans la mission, et fut

tué avec presque tout ce monde, sans que son courage et sa qualité d'Européen pussent le sauver.

» Le F. Bonacina, si précieux pour nous, le saint F. Maksud et le brave F. Élias périrent avec lui. Ils s'étaient réfugiés dans deux chambres bâties sur le chœur de la nouvelle église. Les Druses, après avoir pillé tout ce qu'il y avait dans notre résidence et tué plusieurs enfants de nos classes, qui avaient cherché un refuge chez nous, aperçurent à la fenêtre de la chambre où il se trouvait caché le F. Bonacina; ils lui tirèrent un coup de fusil qui l'atteignit dans la région du cœur. Le P. Billotet, le voyant sur le point d'expirer, lui donna l'absolution. Les Druses pendant ce temps-là montèrent aux deux petites chambres, dépouillèrent les missionnaires de leurs habits, et déchargèrent sur chacun d'eux un coup de fusil en pleine poitrine. On les laissa sur place et, les meurtriers ayant incendié la maison, leurs corps disparurent sous les décombres...

» Quels que puissent être les prétextes de la guerre que les Druses ont déclarée aux chrétiens, on ne peut douter que le premier et principal motif n'ait été leur haine contre la religion catholique et le fanatisme des Musulmans, qui au lieu d'empêcher le désordre, en ont été les

fauteurs et s'en sont faits les complices. La mort endurée dans de pareilles circonstances ressemble trop au martyre pour ne pas mêler à nos regrets une douce consolation. »

Ces derniers mots trahissent les sentiments de celui qui les écrivait; le saint religieux enviait sans nul doute le sort de ses frères martyrs. Quelques années plus tard, il eut du moins la consolation d'aller partager les travaux et les privations des missionnaires, et s'il n'eut pas la gloire d'y verser son sang, on verra qu'il n'y épargna pas ses sueurs.

A cette même époque, l'Italie révolutionnaire ne massacrait point les religieux, mais elle les spoliait et les chassait. Garibaldi et ses bandes de soudards, débarqués à Naples puis à Palerme, y commençaient contre les couvents et les prêtres cette série d'exploits dont la France a vu la fin. Naturellement les Jésuites furent expulsés. Un grand nombre demandèrent asile à la France et spécialement à la province de Lyon. Le P. Gautrelet fut heureux de rendre à ses frères d'Italie l'hospitalité que lui-même en avait reçue dans sa jeunesse religieuse.

Les deux maisons d'Aix et d'Avignon reçurent les novices; les Pères et les Frères plus âgés furent répartis entre les résidences et les collèges de France et d'Algérie.

Un jour, quelques-uns de ces exilés arrivaient à Lyon à une heure avancée; le P. Provincial, lui, veillait encore, en adoration devant le Saint-Sacrement. Il se lève et va avec le frère portier recevoir les arrivants; puis il les conduit au réfectoire, les sert lui-même et ne les quitte qu'après leur avoir prodigué mille attentions et les avoir installés dans leurs chambres. Le lendemain, les voyageurs demandèrent à être présentés au P. Provincial. Quel ne fut pas leur étonnement en retrouvant celui qui la veille avait été pour eux aux petits soins, mais qui n'avait eu garde de se faire connaître! — Oh! le saint homme! disait par manière de conclusion l'un de ceux qui avaient eu cette petite aventure et qui nous en a fait le récit.

Il semble qu'on ne lira pas sans édification les paroles qui terminent la relation écrite par un des expulsés siciliens de l'accueil qui leur fut fait dans les maisons de France. On y verra que la fraternité n'est pas précisément une invention de 1789.

— » Je voudrais avec tous nos compagnons d'exil, en quelque lieu qu'ils se trouvent, nous voudrions tous donner quelque témoignage de notre gratitude à nos frères qui nous ont accueillis dans leurs maisons. Mais où trouver une récompense qui soit digne de leur exquise charité? Et que

pouvons-nous faire, nous pauvres et bannis, sinon de garder un éternel souvenir de tout ce qu'ils ont fait pour nous, de nourrir dans nos cœurs, tant que nous vivrons, un profond sentiment de reconnaissance et de prier continuellement le Seigneur qu'il daigne conserver, augmenter, bénir leurs provinces, maintenir la paix dans leur patrie et accorder lui-même à chacun de ces bien-aimés frères la récompense promise à ceux qui sur la terre exercent la charité [1]. »

Mais la joie de pouvoir tendre la main aux exilés n'était pas une compensation suffisante pour le sacrifice continuel qu'imposait au P. Gautrelet le fardeau de sa dignité. Il en gémissait devant Dieu et son supérieur, le vénéré P. Beckx, de douce et sainte mémoire. Le sentiment de sa responsabilité l'écrasait, et il demandait avec des instances toujours plus pressantes à être déchargé. Jusqu'à la fin de sa vie, l'humble religieux fut ainsi abusé par son humilité même.

En attendant, il lui fallait renoncer à toutes les occupations pour lesquelles il avait quelque attrait. Pas une parcelle de son temps ne lui appartenait. La correspondance avec sa bien-aimée sœur d'Auxonne, si réduite déjà depuis qu'il était supérieur, cesse à peu près complètement à cette

[1] Lettres de Fourvière, 1860.

époque. Nous n'y trouvons qu'une seule lettre, dont la première page n'est pas même achevée. Elle se termine par un souhait à l'adresse d'une jeune nièce entrée, elle aussi, aux hospitalières d'Auxonne, où elle était, paraît-il, un peu l'enfant gâté de la maison.

— « Je suis bien aise de ce que vous me dites de la *petite sœur*. Je pense qu'elle perdra en grandissant ce nom de *petite sœur*. Qu'on l'appelle un jour la sainte sœur, ou sœur Modeste, ou sœur Joyeuse, ou sœur Obéissante, à la bonne heure. » (Lettre du 9 mars 1858.)

Mais la charge de Provincial, en mettant le P. Gautrelet plus en vue et dans des circonstances plus délicates, n'avait fait qu'augmenter la haute opinion que l'on avait déjà de sa sainteté. Le respect même qu'il inspirait en arrêtait souvent la manifestation. On sentait qu'il n'aurait pas supporté une parole de louange. Nul parmi ceux qui l'ont connu ne se représente le P. Gautrelet ému de colère ; il paraît cependant qu'il faillit un jour se fâcher sérieusement, c'est qu'il avait cru remarquer une intention flatteuse à son égard dans le langage d'un de ses frères. Il n'aimait pas non plus qu'on fît de cérémonie, et, voyant un jour quelques Pères lutter de déférence en se cédant le pas : « En ces cas-là, dit-il, le plus humble passe le premier. »

Mais son horreur bien connue pour tout ce qui dérogeait à la simplicité religieuse ne pouvait toujours le soustraire, même parmi nous, aux témoignages d'une vénération qui s'adressait à sa vertu plus encore qu'à sa dignité. On en jugera par le trait suivant :

Il se trouva un jour à Vals en même temps que le Provincial de Toulouse, le P. Studer, duquel cette maison dépendait. Comme ils allaient repartir l'un et l'autre, toute la nombreuse communauté se réunit pour recevoir leurs adieux. Au moment de prendre congé, le P. Studer se tournant vers le P. Gautrelet : — Maintenant, mon Père, lui dit-il, vous allez nous bénir. — Le P. Gautrelet de se défendre : Il était sur le territoire de son collègue ; nul autre que le Provincial de Toulouse n'avait qualité pour bénir. Après quelques instances inutiles : — Eh bien ! dit le P. Studer, nous bénirons tous deux ensemble. Toute l'assistance tombe à genoux et les deux Pères Provinciaux étendent la main. Mais à peine avait-il dit son *Benedicat vos*, que, se mettant lui-même à genoux, le P. Studer laisse le P. Gautrelet achever seul et reçoit lui-même sa bénédiction.

— « Oh ! mon Père, dit alors celui-ci confus et rougissant, vous êtes plus humble que moi, mais je suis bien plus humilié que vous. »

CHAPITRE IX

1861-1864

Le P. Gautrelet déchargé des fonctions de provincial. — Mort de son frère aîné. — Son talent pour assister les mourants. — Il est envoyé en Algérie. — La litanie de l'*Amen*. — Les voyages, la rue de la Licorne, Mustapha. — Les inspirations du Bon-Ange. — Ben-Aknoun et Bouffarik. — Notre-Dame de *Toute-Espérance*. — Rome et le Pape. — Témoignage du P. Beckx à la vertu du P. Gautrelet. — L'Orient. — Jérusalem.

— « Je vous annonce aujourd'hui que je ne suis plus Provincial. *Deo gratias !* Que deviendrai-je ? Je l'ignore. Ce sera ce que Dieu voudra et par conséquent, ce sera bien et bon. »

Ainsi débute une lettre du P. Gautrelet à sa sœur, sous la date du 17 novembre 1861. Il paraît que la chose lui était bien agréable, à en juger par l'empressement qu'il met à en donner avis; car c'est ce jour-là même qu'il remettait ses pouvoirs de Provincial à son successeur, le P. Lazare Reynaud.

Dans cette même lettre, le P. Gautrelet exprime ses appréhensions au sujet de son frère aîné, alors très dangereusement malade. « Je ne reçois point de nouvelles de Sampigny. Où en est mon frère ? Sa fin est-elle proche ? A-t-il reçu les derniers sacrements ? Je ne puis faire autre chose que de prier Notre-Seigneur d'avoir soin de lui et de lui accorder abondamment sa grâce. »

Il devait faire davantage. Quelques jours après, sur l'ordre de ses supérieurs, le P. Gautrelet se rendait auprès de son frère qui touchait à ses derniers moments. Cette fois encore, ce douloureux ministère n'était pas sans consolation. Le mourant était plus qu'un honnête homme, c'était un fervent chrétien. Devenu chef de la famille, il en avait conservé les traditions de foi et de piété, de charité et de chrétienne énergie dans l'éducation des enfants. « Mon père, nous écrit l'un d'eux, avait toujours regretté de n'avoir pas étudié pour être prêtre et religieux ; il ne s'en consola que quand il vit quatre d'entre nous se donner au bon Dieu. »

Il eut l'ineffable consolation d'expirer entre les bras de l'un de ses fils, religieux capucin. Pressé par le temps, le P. Gautrelet ne put assister son frère jusqu'à la dernière heure. Il passa seulement une nuit à son chevet, l'exhortant et lui inspirant confiance en la divine miséricorde. Le lendemain,

quand il fut parti, le malade ne cessait de dire à sa femme : « Madeleine, mon frère est un saint. »

C'était la troisième fois que le P. Gautrelet revenait à la maison paternelle pour aider les siens dans leur dernier passage. Il n'y a pas de meilleure bénédiction pour une famille chrétienne que d'avoir quelqu'un de ses membres au service de Dieu ; mais quand bien même les parents auraient trouvé le sacrifice douloureux pendant leur vie, combien ils en sont récompensés à l'heure de la mort ! Quelle assurance à ce moment redoutable d'avoir un enfant, un frère, une sœur parmi les familiers de Dieu !

Le P. Gautrelet eut un don particulier pour assister les mourants ; c'était aussi l'une de ses dévotions. L'angélique P. de Foresta, qui avait été mieux à même que personne de l'apprécier pendant les deux années qu'il lui servit de *Socius*, avait exprimé par écrit le désir d'avoir le P. Gautrelet près de lui à ses derniers moments.

Nous avons de lui un opuscule sous ce titre : *Méthode pour assister les malades,* qu'il composa afin de faire profiter ses frères dans le sacerdoce de la grande expérience qu'il avait acquise en ce genre. Un fervent religieux appelait ce petit écrit « un livre d'or qui devrait être dans les mains,

non seulement de tous les prêtres mais de toutes les personnes qui soignent les malades. »

Au retour de Sampigny, le P. Gautrelet s'embarqua pour l'Afrique. Le 2 décembre 1861, il arrivait à Alger, en qualité de supérieur général des maisons de la Compagnie de Jésus dans la colonie. Un passage d'une de ses lettres nous montre avec quelles dispositions, il entrait dans cette nouvelle charge.

— « Ainsi donc, la volonté de notre bon Maître est que j'aille en Afrique, et j'en suis très heureux. Sans doute sa grâce se trouve attachée à sa volonté, et la connaissance de cette volonté fait entrer dans le cœur un certain goût pour l'accomplir.

» .... Il y a de plus dans cette destination une autre faveur pour moi que j'apprécie et qui me paraît réellement très grande. C'est l'occasion et presque la nécessité du détachement qui se présente à pratiquer. Et c'est ici que je trouve une grâce solide et substantielle. »

La mission d'Algérie comptait déjà vingt ans d'existence et occupait près de quatre-vingts religieux. Outre les résidences d'Alger et de Constantine, les Pères dirigeaient un collège à Oran et les deux vastes orphelinats de Ben-Aknoun et de Bouffarik. Sous le P. Gautrelet et ses succes-

seurs, le champ de leur apostolat devait s'élargir encore. Un nouveau collège allait être fondé à Alger, pendant que les missionnaires établissaient des postes au milieu des tribus de l'intérieur ; la Kabylie elle-même ouvrait ses portes : là surtout un magnifique avenir semblait promis au zèle apostolique, et sans les obstacles apportés à l'évangélisation par une administration obstinée depuis la conquête dans des errements aussi contraires aux intérêts de la France qu'à ceux de la religion, sans les proscriptions de 1880, qui n'épargnèrent pas même les missionnaires des montagnes de la Jurjura, peut-être qu'aujourd'hui les fortes et intéressantes tribus kabyles seraient redevenues chrétiennes.

Le P. Gautrelet se mit à la tâche que lui assignait l'obéissance avec cette générosité surnaturelle qui ne lui permettait pas un retour sur lui-même. Peu de jours après son arrivée, il écrit à sa sœur : « La vie est courte, et, plus on avance, plus on se dit : Hâtons-nous de faire quelque chose pour Dieu, de souffrir quelque chose pour lui avant de nous en aller.... Il y a du bien à faire ici, ajoute-t-il, mais je ne puis me flatter d'en faire beaucoup... Si je ne trouve pas mieux à faire dehors, je travaillerai dans ma chambre. Elle donne sur la chapelle. Je n'ai qu'à ouvrir ma porte et je puis me regarder comme devant

Notre-Seigneur dans son tabernacle. Je suis bien aise qu'il soit Africain autant que Français. Partout où le chef se trouve, le membre doit être bien. Je vous assure que je ne me regarde comme étranger nulle part où je trouve Jésus-Christ. »

Libre des tracas de la lourde administration qu'il venait de quitter, il eût été heureux, comme on peut le lire à travers les lignes de cette lettre, de reprendre ses livres et sa plume. Mais cette fois encore son abnégation allait être mise à l'épreuve. Au lieu de ce train de vie silencieuse et paisible, il lui fallut reprendre les pérégrinations sans fin. Pendant cette période de sa vie, nous le trouvons presque toujours sur les grands chemins. « Je viens de faire un voyage à Oran, écrit-il après quelques semaines de séjour en Algérie. Je vais en faire un autre à Constantine. Puis, peut-être au mois d'août, irai-je passer quelques jours en France. » — Là ne devait pas s'arrêter, comme nous le verrons en son temps, cette vie à moitié nomade.

Il n'y avait pas alors de chemin de fer en Algérie, et rien ne ressemblait moins à des voyages d'agrément que les allées et venues entre Alger et les différentes villes de la colonie où le P. Gautrelet devait se rendre pour visiter les établissements de la Mission.

Dans l'intervalle de ces courses, il prenait sa

part de tous les travaux d'une résidence alors très active. « Je vais bien, lisons-nous dans une de ses lettres d'alors, et la preuve, c'est que j'ai prêché hier la passion pendant plus d'une heure. » La petite chapelle de la rue de la Licorne à Alger était, comme la ville et la colonie elle-même, un rendez-vous cosmopolite. Les jours de dimanches et de fêtes, on y voyait se succéder sans interruption des réunions de nationalités et de langues différentes. Les Pères y prêchaient tour à tour en français, en allemand, en espagnol, en italien et en maltais.

L'exiguïté du local n'étant pas en rapport avec le concours qui s'y faisait, le P. Gautrelet songea, dès son arrivée, à la construction d'une église. Là encore, il se trouvait engagé par la force des choses dans une entreprise pour laquelle il avait peu d'aptitude et moins encore d'attrait. Il n'en fait pas mystère : « Voilà que je commence à faire l'office de quêteur. Ce métier ne me va guère, mais que de choses il faut faire qui ne nous plaisent pas ! »

Le P. Gautrelet n'eut pas la consolation de mener à bout cette œuvre dont il avait connu les laborieux et désagréables commencements. Ce fut son successeur qui acheva ce gracieux monument d'architecture mauresque, qui n'est pas le moindre ornement de la grande ville africaine.

Les Dames du Sacré-Cœur avaient depuis quelques années ouvert un pensionnat sur la colline de Mustapha, à proximité d'Alger. Le P. Gautrelet y fut souvent appelé. Là, on était avide de l'entendre et lui-même était heureux de trouver des âmes d'élite auxquelles il pouvait parler cette langue de la plus haute spiritualité qu'il possédait si bien. Tous les quinze jours au moins, il adressait une exhortation à la communauté. Plus d'une parmi celles qui habitaient alors le couvent de Mustapha ont puisé dans ces entretiens comme une provision de piété et de force pour leur vie entière. On ne lira pas sans intérêt, croyons-nous, cette page exquise, cueillie dans les *souvenirs* des conférences du P. Gautrelet au Sacré-Cœur de Mustapha. On l'intitulerait bien la *Litanie de l'Amen*.

« Honorez Dieu par votre amour,

» Honorez Dieu par votre confiance,

» Honorez Dieu par votre patience.

» La disposition habituelle de notre âme doit être un *Amen* continuel, joyeux et sans cesse répété.

» C'est pour vous l'expression du sacrifice que Dieu vous demande et de l'amour que vous avez pour lui : Sacrifice qui ne réserve rien, amour qui va s'oublier et se perdre en Dieu.

» Seigneur Jésus, je ne puis rien, mais vous pouvez tout. *Amen*, je suis contente.

» Je n'ai rien, mais vous avez tout. *Amen*, je suis contente.

» Je ne suis rien, mais vous êtes tout. *Amen*, je suis contente.

» Je suis faible, mais vous êtes fort. *Amen*, je suis contente.

» Je suis pauvre, mais vous êtes riche. *Amen*, je suis contente.

» Je suis méchante, mais vous êtes bon. *Amen*, je suis contente.

» Je suis ignorante, mais vous êtes sage. *Amen*, je suis contente.

» Je suis pécheresse, mais vous êtes saint. *Amen*, je suis contente.

» Je suis orgueilleuse, mais vous êtes humble. *Amen*, je suis contente.

» Je suis insoumise et révoltée, mais vous êtes obéissant. *Amen*, je suis contente.

» Je ne fais rien pour Dieu, mais vous agissez divinement, vous le glorifiez admirablement, vous l'aimez excellemment, vous le priez parfaitement. Cela me suffit. *Amen*, je suis contente.

» Seigneur Jésus, je vous confie mes peines et veux les endurer pour vous ; mes craintes, je les dépose dans votre cœur ; mes sollicitudes, vous y pourvoirez ; mon trouble, je trouverai ma paix et mon repos en vous. *En lui, dans la paix, je dormirai* et *je reposerai*..... Cette disposition

d'âme est le plus haut point de l'amour pur, l'acte de charité élevé à sa plus haute puissance..... Sortir de soi pour entrer en Dieu...

» Dans mes grandes peines, quand il me semble que je n'ai plus de cœur, j'aurai celui de Jésus ; quand je me trouverai tout entière mauvaise, je trouverai Jésus tout entier bon, et il m'appartient. Si ma vie me semble vide, la sienne est pleine, il me l'a abandonnée. Vous êtes seul saint, seul Seigneur, seul Très-Haut, Seigneur Jésus ! *Amen !* »

Les élèves du Sacré-Cœur, eurent aussi leur part des soins de l'homme de Dieu. Toujours grave et austère, sa parole savait néanmoins trouver le chemin de ces jeunes âmes et y faire de fortes impressions. Les retraites données par le P. Gautrelet au pensionnat de Mustapha furent pour un grand nombre le point de départ d'une vie sérieusement chrétienne et pour plusieurs le germe de la vocation religieuse. Personne d'ailleurs n'échappait à ce charme mystérieux que les saints portent partout et qui est comme une émanation de leur vertu. On se rappelle à Mustapha que les toutes petites filles, qui n'assistaient point aux instructions données à leurs compagnes, cherchaient à se trouver sur le passage du bon Père, pour se mettre à genoux et recevoir sa bénédiction.

Plus tard, le P. Gautrelet reportait volontiers sa pensée vers cette maison bénie.

— « Mustapha est resté dans mon cœur comme un doux souvenir de cette terre d'Afrique..... Le petit pavillon du jardin de Mustapha où l'on se réunissait pour s'entretenir des vertus religieuses, est présent à mon esprit... Et ce petit, mais si pieux et si saint auditoire, comment l'oublier? On s'attache davantage sur une terre étrangère ou infidèle à tout ce qui peut consoler le cœur chrétien. Là, on se trouvait en famille, loin de la patrie, et dans cette famille, on sentait, on voyait, on goûtait Dieu si généralement banni des cœurs dans cette terre de mécréants. »

Une délicate attention de sa charité avait un jour épargné à la communauté les suites d'un accident qui pouvaient être des plus funestes. Il avait appris que les Dames du Sacré-Cœur faisaient creuser dans la propriété de Mustapha pour établir une noria. Un matin, il lui vint en pensée d'y envoyer un frère de la résidence très entendu dans ces sortes de travaux. Sans différer d'un moment, il lui donna l'ordre de monter à Mustapha. Le frère arrive ; on le conduit au chantier assez distant de la maison. Or, comme l'on approchait, un cri terrible retentit. Les six ouvriers qui travaillaient dans le puits venaient d'être pris sous un éboulement de sable. Sans

perdre son sang-froid, le frère envoie la personne qui l'accompagne appeler les domestiques, lui recommandant surtout de ne point donner l'alarme à la maison. Le secours venu à temps, l'accident n'eut pas de gravité, les ouvriers furent dégagés et sortirent sains et saufs.

Toutefois, à la première nouvelle de ce qui venait d'arriver, le P. Gautrelet monta lui-même à Mustapha et après avoir rendu grâce avec la communauté à la Divine Providence pour une protection si visible, — « Oh! disait-il, tout ému de l'affreux malheur qui avait failli arriver, comme les supérieurs doivent être attentifs aux inspirations que les bons anges leur envoient et dociles à les exécuter!... »

Mustapha était pour le P. Gautrelet comme l'oasis dans le désert ; il y rafraîchissait son âme dans une atmosphère de pureté et de piété qu'il ne trouvait guère ailleurs sur la terre africaine. Mais son cœur d'apôtre recherchait moins la consolation que le travail. Aux entretiens spirituels du petit pavillon, peut-être préférait-il encore le catéchisme qu'il faisait tous les lundis dans les parloirs de la résidence à quatre-vingts ou cent malheureux qu'il y réunissait pour leur distribuer la double aumône de l'âme et du corps. C'était son œuvre de prédilection, nous dit un témoin oculaire. On lisait sur son visage plus

épanoui qu'à l'ordinaire qu'il était heureux au milieu de ces pauvres déshérités, victimes pour la plupart de leurs vices beaucoup plus que de la mauvaise fortune, épaves de tous les naufrages de la vie, jetées sur le sol de la colonie comme le rebut de toutes les nations méditerranéennes. Sa charité plus que ses discours touchait ces âmes ravagées et de temps en temps il avait la joie d'en ramener une au bercail du Bon Pasteur.

Le même attrait le ramenait souvent au milieu de ses chers orphelins de Ben-Aknoun et de Bouffarick. A la suite des deux années désastreuses du choléra 1851 et 1852, l'assistance publique avait déversé sur l'Algérie le trop plein de ses orphelinats de France. On comptait que ces enfants élevés sur le sol algérien y resteraient et deviendraient des colons. Le vent n'était pas alors à la laïcisation quand même. Instruits par les expériences de 1848, les hommes d'État s'estimaient au contraire heureux de faire appel à la collaboration de l'Église pour s'épargner le retour d'une génération de socialistes athées et incendiaires. Il y avait des missionnaires en Algérie ; tout Jésuites qu'ils fussent, le gouvernement n'hésita pas à leur confier plusieurs centaines de ses pupilles. On n'avait d'abord créé qu'un seul orphelinat à Ben-Aknoun, mais il

fallut bientôt le dédoubler pour recevoir les pensionnaires dont le nombre allait croissant. En dépit d'oppositions très vives, venues de son entourage et même de beaucoup plus haut, le marquis d'Hautpoul, gouverneur de l'Algérie, céda, pour l'installation d'un second orphelinat à peu de distance du premier, la vaste construction militaire appelée le camp d'Erlon, dans la partie la plus fertile de cette superbe plaine de Mitidja, fameuses par tant de batailles.

— « En France, dit-il, on a pris assez de couvents pour en faire des casernes; ici, nous pouvons bien prendre une caserne pour en faire un couvent. »

Pendant vingt ans les deux grandes maisons ainsi établies donnèrent asile à un peuple d'enfants ; quarante-cinq religieux, prêtres ou laïcs, les dirigeaient; on leur apprenait tout ce qui est nécessaire de savoir pour être bon cultivateur ou bon ouvrier. Les orphelins de Ben-Aknoun et de Bouffarik ont fourni un précieux appoint pour la colonisation ; car on y formait d'honnêtes gens et des chrétiens ; la piété y fleurissait comme dans les meilleurs collèges de la métropole, et la liste serait longue de ceux qui sortirent de là pour entrer dans le sacerdoce ou la vie religieuse.

Le P. Gautrelet avait trop l'esprit de son divin

Maître pour ne pas se plaire parmi ces petits qui étaient en même temps des pauvres. On le voyait souvent à Ben-Aknoun et à Bouffarik, et ses apparitions y étaient toujours saluées d'acclamations joyeuses, car le bon Père ne venait pas sans procurer quelque partie agréable à ses chers orphelins. Il cherchait surtout à ouvrir leurs âmes à ces émotions pieuses qui laissent des traces que le temps n'abolit pas et que l'on retrouve parfois après les orages de la vie, comme des fleurs fraîches encore sous les ruines. On se rappela longtemps, à Bouffarik, une charmante fête d'une soirée de mai 1862, la première année du séjour du P. Gautrelet en Algérie. Il avait remarqué que la cour de récréation ne possédait pas encore de statue de la Sainte Vierge, pour protéger les ébats de la petite colonie. Il n'eut pas de cesse que la Madone ne fût installée sur son piédestal ; puis il voulut lui-même en faire l'inauguration au milieu d'une pompe solennelle dont, il est vrai, le soleil d'Afrique, le parfum des orangers et les chants des enfants firent les frais pour la plus grande part.

— « Maintenant, dit le Père en terminant son allocution, Bouffarik n'aura plus à jalouser Ben-Aknoun, et puisque là-bas la Sainte Vierge s'appelle Notre-Dame de toute Consolation, ici nous l'appellerons Notre-Dame de toute Espé ance. »

Peu après, le P. Gautrelet reprenait la mer et se rendait à Lyon pour prendre part à la congrégation provinciale. Il y fut élu en qualité de procureur pour représenter à Rome la province de Lyon. C'est dans cette circonstance que le général de la Compagnie, le R. P. Beckx, qui se connaissait en hommes et qui avait, lui aussi, dans les choses de Dieu une clairvoyance remarquable, put apprécier le P. Gautrelet. L'impression qu'il en garda ne s'effaça plus.

Vingt-cinq ans plus tard, il lui rendait un témoignage que nous ne pouvons passer sous silence.

Le Souverain Pontife Léon XIII, ouvrant un jour son cœur devant le P. Beckx, dans un moment de grande amertume, lui recommandait de prier et de faire prier beaucoup à son intention. Il comptait surtout, disait-il, sur l'intercession des âmes consacrées à Dieu, et il voyait avec consolation que plusieurs s'offraient en victimes pour détourner de l'Église les maux effroyables dont elle était menacée. Au retour de son audience, le P. Beckx rapportait ces paroles du Pape au P. R..., assistant de France. — « Pour remplir dignement une telle mission, ajoutait-il, il faudrait des personnes vraiment saintes et bien agréables à Dieu, comme serait, par exemple, votre vénéré P. Gautrelet. »

Nous ne pensons pas que l'on puisse faire de ce parfait religieux un éloge plus complet que celui qui est renfermé dans cette simple parole du premier supérieur de son Ordre.

Il eut lui-même pendant son séjour à Rome le bonheur d'être présenté à Pie IX, précieuse récompense pour un cœur aussi énergiquement dévoué à l'Église et à son chef. De retour à Alger au mois de janvier 1863, il avait hâte de faire partager aux pieuses habitantes de Mustapha les saintes émotions dont il était plein. Son langage, d'ordinaire si calme et si mesuré, en était tout vibrant. — « Le saint homme, écrit l'une de celles qui l'entendirent, nous parlait du Pape avec l'accent de l'amour. Oh ! disait-il, on sent bien devant Pie IX, que le Pape est le représentant de Jésus-Christ. Son humanité disparait ; tout son visage et toute sa personne sont empreints d'une majesté qui n'a pas d'analogue en ce monde. »

Mais à peine de retour sur le rivage de l'Afrique, un ordre du Père Général l'en arrachait de nouveau. Il alla à Marseille s'embarquer pour l'Orient, où il devait parcourir, en qualité de visiteur, les établissements de la Compagnie de Jésus en Syrie.

Le 2 avril 1863, il écrit à sa sœur d'Auxonne :

« Me voilà en mer pour dix ou quinze jours. Vous voyez que je deviens définitivement voya-

geur et marin. Qui aurait deviné que c'était ma vocation ? Mais c'est que tout chrétien est voyageur ; que l'on soit sur terre ou sur mer, dans un hôpital ou sur un bateau, on voyage, on marche, on avance. Heureux ceux qui, comme nous, sont conduits par la main sage et puissante autant que bonne de la Providence divine, et qui peuvent dire à chaque pas : Je suis où Dieu me veut, et par conséquent, Dieu est avec moi ! »

On voit que ces distractions forcées n'arrachaient point l'âme de ce vrai religieux à son recueillement ; malgré tout, elle se retourne vers le ciel et vers Dieu, semblable à l'aiguille aimantée qui, secouée en tous sens, ne cesse pas de regarder toujours le même point de l'horizon.

« Comme tous ces voyages, écrit-il, ces changements de scènes et de décorations détachent, isolent la pauvre âme et lui font comprendre que la vie elle-même est un voyage ! Le bonheur n'est qu'au terme ; mais là il est complet, il est éternel. Dans le voyage, heureusement, Jésus-Christ se fait notre compagnon. Dans le voyage il se fait notre nourriture..; mais au terme il se donne comme récompense. Ah ! voilà bien la vie chrétienne. Avec cela, la vie s'explique et se justifie, avec cela elle devient tolérable... Sans cela, la vie serait une longue agonie. »

Cette philosophie d'une âme possédée de l'amour

de Dieu est meilleure à entendre que les rêveries extravagantes et langoureuses de certains littérateurs bons vivants qui creusent, avec des airs désespérés, la *sombre énigme* de la vie.

Voici encore une page due à la même inspiration, et où la poésie vient mêler une note discrète.

« Dans le voyage de cette vie, on se retrouve de temps en temps, on se voit en passant comme dans une hôtellerie, puis on se quitte pour suivre des chemins différents, sauf à se rencontrer encore en passant, mais avec l'espoir de se trouver enfin réunis au terme du voyage. Passe, passe, semble nous dire chaque créature. Passe, passe, nous dit le temps qui nous échappe et les années qui s'en vont. Passe, passe, nous disent ceux qui nous précèdent et nous quittent pour nous attendre au rendez-vous de l'éternité. O Dieu seul ! ô Jésus ! vous seul ne passez pas ; vous êtes avec nous ici et là, aujourd'hui, demain, toujours. O bon et excellent compagnon de voyage, je ne veux m'attacher qu'à vous. En vous je retrouverai tous ceux que je puis aimer, c'est-à-dire tous ceux que vous aimez et qui vous aiment. »

Débarqué à Beyrouth dans le courant de mai 1863, le P. Gautrelet passa près de trois mois en Syrie, visitant une à une toutes les stations des missionnaires. Ce fut pour le voyageur un rude

exercice. On le devine à travers ces quelques mots de la lettre dans laquelle il rendait compte de sa tournée :

« A cause de la chaleur et de l'ardeur des rayons du soleil, nous voyageons la nuit. Ici, les voyages ne se peuvent faire qu'à cheval. Les routes de ce pays sont des sentiers à travers champs, montagnes et rochers. Impossible de s'en faire une idée sans les avoir vus : mais impossible aussi de se faire une idée de la vigueur et de l'agilité des chevaux et des mulets [1]. »

La visite terminée, le P. Gautrelet se retrouvait à Beyrouth dans le courant de juillet. Mais, avant de rejoindre son poste, sa piété l'obligea d'entreprendre encore un de ces voyages à cheval à travers les campagnes brûlées de l'Orient. Ses supérieurs lui avaient permis d'aller en pèlerinage aux Lieux-Saints. Pour lui, la chaleur de la Palestine, insupportable et même dangereuse à cette époque, n'était pas une difficulté à mettre en ligne de compte. Il estimait d'ailleurs que le pèlerinage aux lieux où Jésus-Christ a souffert ne serait pas complet s'il y manquait la souffrance.

On voit que ce premier voyage en Terre-Sainte fut pour le P. Gautrelet un des grands événe-

[1] Lettre au P. Provincial de Lyon, datée de Saïda, juin 1863.

ments de sa vie. Par esprit de pauvreté, poussé jusqu'à la plus extrême délicatesse, il ne gardait dans son petit bagage personnel ni livre, ni image, ni autres objets pieux. Il y eut pourtant quelques réserves dans ce dépouillement ; le saint religieux conservait dans un vieux porte-feuille trois pièces soigneusement enveloppées : son acte de baptême, ses lettres d'ordination à la prêtrise et le diplôme qu'il se fit délivrer par le T. R. Père Gardien des Franciscains de Terre-Sainte, vaste parchemin scellé d'un sceau fort solennel, attestant « à tous présents et à venir que le P. François-Xavier Gautrelet, missionnaire apostolique en Syrie, est arrivé heureusement à Jérusalem le 14 juillet 1863, puis a fait très dévotement visite et célébré la sainte messe aux Lieux où le Sauveur du monde a souffert, ainsi qu'aux différents endroits de la Palestine sanctifiés par le séjour de Notre-Seigneur et de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Le P. Gautrelet ne quittait l'Orient que pour y revenir bientôt. Il avait acquis une connaissance approfondie de l'état et des besoins de la Mission de Syrie. Nul n'était désormais mieux à même de la diriger.

C'est la charge qu'on lui confia quelques mois après.

CHAPITRE X

1864-1869

Le P. Gautrelet, supérieur de la mission de Syrie. — L'Orient autrefois et aujourd'hui. — Prosélytisme protestant. — Les œuvres catholiques. — Les Congrégations religieuses arabes. — Les Dames de Nazareth. — Le séminaire de Ghazir au mont Liban. — L'imprimerie arabe. — Le *Béchir*. — Le clergé et les retraites pastorales. — Un écolier de soixante ans. — L'apostolat et les voyages. — Le supérieur. — Le grand combat du missionnaire. — L'Orient n'est pas la France. — Souffrances morales.

— « Il y a trois ans, je faisais ma retraite au mois de décembre à Fourvière ; un an après, à pareille époque, je la faisais à Rome, en partie dans la chambre où saint Ignace a vécu et où il est mort ; l'année dernière en Afrique, cette année à Beyrouth. Si j'y vais de ce train, j'aurai bientôt promené ma pauvreté par tout l'univers. Cependant, je n'ai pas demandé à venir ici. Jamais, je le crois, je ne demanderai rien, comme aussi je ne refuserai rien. Si vous voulez que je vous le dise,

l'un des avantages que j'ai trouvés à être envoyé ici, c'est le petit mérite qu'il y a à s'éloigner de ceux que l'on aime le plus. Je pense souvent que le moyen d'être plus unis dans le ciel, c'est de sacrifier la consolation d'être réunis ici-bas. »

C'est ainsi que le P. Gautrelet annonçait sa prise de possession du poste que l'obéissance venait de lui assigner.

Parmi les anciennes missions de la Compagnie de Jésus, il en est peu qui aient jeté plus d'éclat que celles de l'Orient. L'intérêt qu'elles suscitèrent au XVII^e^ siècle survit encore dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*.

Au point de vue politique autant qu'au point de vue religieux, elles furent le complément des croisades, et pendant deux siècles, elles servirent de véhicule à l'influence française dans ces vastes régions méditerranéennes soumises à la puissance du Grand-Turc et que l'on appelait les Échelles du Levant. On sait avec quelle sollicitude Louis XIV les encourageait, les protégeant d'un reflet de sa gloire et les soutenant de ses royales largesses.

Il est à souhaiter qu'on écrive quelque jour l'histoire des Missions catholiques dans les Échelles du Levant aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Ce livre apporterait son contingent de lumière à la

démonstration de cette loi de l'histoire, d'après laquelle la grandeur politique de la France est providentiellement liée à l'accomplissement de son rôle de tutrice des intérêts catholiques dans le monde.

Frappées du même coup qui mit la Compagnie de Jésus au tombeau, les Missions de Syrie, d'Égypte, d'Arménie, de Constantinople, s'acheminèrent à une irrémédiable décadence. Ce n'est que vers 1830 que la Compagnie de Jésus put tenter de raviver en Syrie l'apostolat éteint depuis soixante ans.

Le patriarche grec, Mgr Mazeloun, obtint du Saint-Siège les deux PP. Riccadona et Planchet; ce dernier fut plus tard fait évêque et envoyé comme délégué apostolique en Mésopotamie. On ouvrit, vers 1842, le séminaire de Ghazir au Mont-Liban pour la formation du clergé indigène, et peu à peu d'autres postes furent fondés par les missionnaires à Beyrouth, à Saïda, à Maalhaka, à Bickfaia, etc.

Quand le P. Gautrelet prit en main le gouvernement de la Mission (13 octobre 1864), elle comptait six maisons et à peu près soixante-dix religieux, dont trente-cinq prêtres secondés dans les écoles par des frères et des sœurs de langue arabe, au nombre de cent vingt environ. Les nouveaux apôtres recueillaient une part de l'héri-

tage de gloire acquis par leurs devanciers. Aux yeux des catholiques orientaux de toute race, et de tout rite, le nom de Jésuite était un titre à la vénération.

Mais les conditions de l'apostolat étaient bien changées ; la France n'avait plus, sur le rivage asiatique, le prestige d'autrefois. Les nations européennes, en prévision du jour inévitable où serait ouverte la succession de l'Empire Ottoman, voulaient se trouver là pour en avoir leur part. Déjà sous Bonaparte, l'Égypte et la Syrie avaient vu aux prises la France et l'Angleterre, en attendant de devenir le théâtre des collisions européennes. Aussi, toutes les puissances intéressées dans le conflit s'efforçaient-elles à l'envi d'y prendre pied. La Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis y élargissaient chaque jour leur influence, en y propageant leur commerce, leur langue et leur religion. Grâce à l'or des sociétés bibliques, des écoles protestantes surgissaient çà et là avec une splendeur qui frappait l'esprit des Orientaux ; on les y attirait par des largesses pécuniaires, sorte d'appât auquel ces populations gueuses et cupides ne surent jamais résister.

Une autre plaie que le P. Gautrelet avait signalée déjà dans le rapport qu'il rédigea à la suite de sa visite, c'était l'invasion des livres et

journaux sceptiques ou licencieux, importés d'Europe et surtout de France. La franc-maçonnerie, très active déjà dans ce rendez-vous cosmopolite, faisait au zèle des missionnaires une concurrence plus redoutable que l'apathie orientale ou le fanatisme musulman.

Dès son arrivée, le P. Gautrelet avait donc une intelligence très nette de la situation. Voici en quels termes il exprimait un jour l'impression pénible qu'il en ressentait :

« Ce pays, dont le climat est si beau, a bien des tristesses pour le cœur chrétien. La vie manque et surtout la vie des âmes. Oh ! que de misères morales et quelle dégradation dans ces peuples, parmi lesquels nos pauvres catholiques ont bien de la peine à se préserver de l'ignorance, des erreurs et des vices qui les environnent comme une atmosphère ! Combien Notre-Seigneur est peu connu, peu aimé; combien il est offensé et maltraité dans ce pays ! »

L'homme de Dieu se dévoua résolument à la lutte. Le grand moyen de régénération sociale et chrétienne, l'éducation des enfants fut l'objet de ses premières et plus constantes préoccupations. Il avait observé que partout où les missionnaires étaient parvenus à établir une école catholique, l'influence rivale du protestantisme n'avait pu se maintenir. Il fallait à tout prix multiplier et amé-

liorer les écoles. Il régla que chaque supérieur de station en aurait sous sa direction un certain nombre dont il devait faire la visite par lui-même et dont il rendrait compte au supérieur de la Mission.

La petite société de frères indigènes, dit Xavériens, avait été créée depuis quelques années à Bickfaia dans le Liban, pour fournir les écoles de maîtres catholiques. Au prix de sacrifices considérables, le P. Gautrelet transporta d'abord le noviciat à Beyrouth, où l'on devait avoir plus de facilité pour former ces jeunes gens aux vertus religieuses et à leur futur ministère. Il rédigea lui-même leur règle et tant qu'il demeura en Orient, il voulut suivre de très près la formation de ce petit corps auxiliaire sur lequel il fondait de grandes espérances.

Les Xavériens prêtèrent en effet aux missionnaires pendant plusieurs années un précieux concours ; ils étaient fort appréciés comme maîtres d'école et catéchistes. On cite un émir druse du Hauran, le trop fameux Ismaël-el-Atrach, qui avait présidé au massacre de 1860 à Zahleh, et qui vint ensuite à plusieurs reprises réclamer un Xavérien pour faire l'école dans son village ; il avait refusé les offres du consul anglais qui lui aurait envoyé ses meilleures maîtres.

Toutefois, après quelques années, des difficultés insurmontables firent renoncer à l'entreprise; il demeura établi qu'un institut comme ceux de nos Frères enseignants, si prospères et si utiles en France, est chose peu pratique pour des Orientaux. Il fallut en revenir aux maîtres laïques, recrutés parmi les meilleurs élèves des écoles, et c'est le système adopté aujourd'hui dans toute la Mission.

L'établissement des sœurs indigènes eut plus de succès. Deux très modestes congrégations avaient été formées par les premiers missionnaires, le P. Riccadona et le P. Estève de sainte mémoire. On les fondit en une seule qui prit le nom de Société des saints Cœurs de Jésus et de Marie. La communauté fut également transportée à Beyrouth, où elle n'a cessé jusqu'à ce jour de se développer et de rendre d'inappréciables services.

Le P. Gautrelet avait conçu un autre projet pour mettre l'éducation des jeunes filles en harmonie avec l'importance toujours croissante de la ville de Beyrouth. Il fit appel au dévouement des Dames de Nazareth. Par leur nom même elles semblaient prédestinées à s'établir quelque jour aux Lieux-Saints; la mission de Syrie leur en frayait la voie. La grande difficulté n'était pas d'obtenir l'assentiment des religieuses; rien

ne répondait mieux au contraire à leurs vœux les plus ardents que la perspective d'un tel apostolat. Le P. Gautrelet se chargea de toutes les démarches, toujours laborieuses et compliquées, quand il s'agit de tenter du nouveau en Orient. Fort heureusement, la haute intelligence du patriarche de Jérusalem s'ouvrit à cette idée, et tous les obstacles furent aplanis.

La petite colonie de Nazareth envoyée de Lyon arriva à Beyrouth au mois de juin 1866, en plein choléra. Il fallut faire quarantaine au lazaret, à une lieue de la ville. Les survivantes de cette avant-garde racontent avec émotion comment le Père supérieur de la Mission se fit alors leur providence. Il avait pourvu à tout ; le petit mobilier était au complet dans l'appartement préparé au lazaret ; deux fois par jour, le repas fut envoyé de la ville tout le temps que dura la réclusion, et presque chaque jour, le bon Père venait, malgré la distance et le soleil, apporter consolation et encouragement. Il n'eut point à regretter sa peine. Le vaste établissement des Dames de Nazareth à Beyrouth, visiblement béni de Dieu, donne aujourd'hui aux enfants des meilleures familles européennes ou indigènes de tout le littoral, une éducation qui n'a rien à envier à celle que l'on viendrait chercher dans les pensionnats de France. De plus Beyrouth a

été en effet pour les religieuses missionnaires la porte de la Palestine ; les Dames de Nazareth ont maintenant la consolation d'exercer leur apostolat, auprès des jeunes filles, aux lieux mêmes où Jésus enfant a grandi dans l'humble demeure de Marie et de Joseph.

Nous avons mentionné déjà le séminaire de Ghazir établi dès l'origine de la Mission. Installé dans un ancien monastère, sur le flanc d'une montagne abrupte qui baigne son pied dans la mer, tandis que son sommet est dominé par les cimes majestueuses du Liban, le séminaire de Ghazir avait prospéré autant que le comportaient sa situation et les ressources de la contrée. On y avait adjoint un collège pour les jeunes gens qui y venaient chercher l'éducation européenne, sans se destiner à la carrière ecclésiastique. Le vieux couvent maronite fut ainsi pendant vingt-cinq ans l'établissement d'éducation catholique et française le plus considérable du littoral ottoman.

Au point de vue des nationalités qui y étaient représentées, ce collège avait une physionomie à part ; on y parlait bien huit ou dix langues, mais l'enseignement se donnait en français. Souvent les officiers de nos escadres en évolution dans ces parages, descendus à terre, gravissaient le rude sentier de la montagne de Ghazir et étaient agréa-

blement surpris d'entendre la langue de la patrie parlée dans ce coin du Liban par un petit peuple d'Orientaux de toute race, avec une pureté d'accent irréprochable.

Toutefois le charme du pittoresque est chose assez secondaire pour la prospérité d'un collège. Dès sa première visite, le P. Gautrelet avait pu se rendre compte des inconvénients de la situation. Il fallait pour se rendre de Beyrouth à Ghazir grimper par des sentiers qu'en France, disait-il, on aurait estimés impraticables. Puis, pour dire toute la vérité, la réunion dans une maison trop étroite des étudiants ecclésiastiques et des élèves destinés aux carrières libérales lui parut toujours regrettable. Le progrès croissant du collège n'allait pas sans quelque détriment pour le séminaire. Le P. Gautrelet fit son possible pour améliorer cet état de choses ; de nouvelles constructions furent ajoutées aux anciennes, un ordre plus parfait introduit dans les études et dans la discipline. Mais nous voyons par sa correspondance et par les documents restés aux archives de la Mission que tous ces perfectionnements ne réalisaient point son idéal. Selon lui, le séminaire pouvait être maintenu dans cette solitude du Liban, si favorable au recueillement et à la vie intérieure, mais la place du collège était à Beyrouth.

L'école dirigée en ville par les missionnaires comptait déjà plus de deux cents élèves; le P. Gautrelet la fit agrandir avec l'intention d'y installer peu à peu un pensionnat. Mais les ressources manquaient pour mener à bien une entreprise sérieuse. Au successeur du P. Gautrelet était réservée la grande et laborieuse tâche accomplie quelques années après : édifier tout d'une pièce l'Université Saint-Joseph, qui aujourd'hui compte quatre-vingts religieux de la Compagnie de Jésus, avec sept à huit cents élèves qui y reçoivent l'enseignement à tous les degrés, depuis les cours élémentaires, jusqu'à ceux des sciences, de la théologie et de la médecine.

Le P. Gautrelet osa sans doute à peine rêver un pareil résultat : il avait du moins ouvert la voie ; on était fixé, grâce à ses rapports si judicieux et si complets ; c'est quelque chose de déblayer le terrain et d'épargner aux hommes doués pour exécuter de grandes choses, les hésitations et les tâtonnements.

La presse est, de nos jours la grand puissance du monde; l'expression est devenue banale à force d'être vraie ; aussi les ouvriers apostoliques seraient coupables de ne s'en point servir, quand ils le peuvent. Heureusement, le P. Gautrelet n'eut pas à prendre l'initiative sur ce point dans la mission de Syrie. Ses prédécesseurs avaient

établi à Beyrouth une imprimerie arabe de laquelle étaient déjà sortis nombre d'excellents livres. Cette œuvre allait au P. Gautrelet, lui qui dès longtemps s'était promis de faire faire à sa plume la prédication que sa faible voix refusait. De bonne heure il écrivit pour ses chers catholiques d'Orient; un ancien missionnaire traduisait sa copie en arabe. Il publia de la sorte, sous le titre tout oriental de *Flambeau de la Direction*, une démonstration de la divinité de l'Église romaine, à l'occasion de la prochaine réunion du concile du Vatican.

Cette publication jeta un grand émoi parmi les schismatiques grecs, si bien que leur évêque fit un mandement pour en interdire la lecture à ses ouailles.

Schismatiques et protestants ne pouvaient s'abstenir, à l'approche du concile, de redoubler leurs calomnies contre l'Église catholique et son chef. Ce fut pour y répondre que sortit alors des presses de la Mission un journal arabe, *Le Vatican*, lequel ne manqua plus jusqu'à la fin des sessions, de donner chaque semaine la réplique aux mensonges colportés dans le public.

La petite feuille avait rendu trop de services pendant cette année mémorable pour que l'on en supprimât la publication. Elle changea seulement son nom de circonstance et s'appela le *Béchir*

(Messager). C'est le journal arabe catholique de tout l'Orient; le *Béchir* n'a pas cessé depuis lors de combattre le bon combat.

Le P. Gautrelet ne reculait devant aucun sacrifice pour donner à cet apostolat par la presse tout son développement. L'imprimerie était dirigée par un frère coadjuteur syrien. Le P. Gautrelet l'envoya à Paris, étudier sur place les progrès introduits dans l'art de la typographie ; il devait s'y fournir en même temps de presses à vapeur et de tout l'outillage le plus perfectionné pour la fonte des caractères.

Les missionnaires avaient dès lors conçu un projet grandiose, dont le P. Gautrelet prépara l'exécution; c'était de publier une édition arabe complète de la sainte Écriture. Les Sociétés évangéliques de Londres inondaient l'Orient comme le reste de la terre habitable de leurs Bibles de pacotille : les catholiques n'en avaient pas d'autres. Grâce au bon état de l'imprimerie de la Mission et à des ressources providentielles, cette grande œuvre fut achevée en quelques années, et l'on put présenter au Souverain Pontife une magnifique Bible en trois volumes sortis des presses de l'Université Saint-Joseph.

Le zèle apostolique du P. Gautrelet ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à la dilatation du royaume de Dieu. Mais parmi les

œuvres auxquelles il mit la main, nous ne pouvons oublier ce qu'il entreprit en faveur du clergé indigène. C'est aux prêtres qu'il a été dit : « Vous êtes le sel de la terre ; si le sel est affadi par quoi le remplacera-t-on, et avec quoi le salera-t-on lui-même? » — Aussi l'objet des préoccupations constantes du serviteur de Dieu fut-il de venir en aide à ces prêtres maronites, recommandables par de sérieuses vertus, mais chez lesquels la pauvreté et les nécessités de la vie matérielle dépriment trop souvent l'esprit sacerdotal. Si la richesse est dangereuse pour le clergé, la misère l'est peut-être davantage.

Le P. Gautrelet s'ingénia à procurer quelques ressources aux prêtres du Liban, surtout par le moyen des honoraires de messes qu'il sut trouver en France. Puis, il organisa pour eux les retraites ecclésiastiques ; chacune des résidences des missionnaires fut ouverte, à une époque de l'année, aux prêtres des environs. La simplicité des mœurs de l'Orient, la frugalité des retraitants, la douceur du climat permettaient de recevoir sans beaucoup de frais quinze, vingt et jusqu'à quarante prêtres pendant une semaine que duraient les saints exercices. Ces frais étaient couverts par les aumônes de quelques personnes généreuses touchées de la grandeur et de la beauté de l'œuvre; à leur tête se distinguait une femme

grande par le cœur autant que par la naissance, Madame la comtesse de Pimodan qui depuis est allée ensevelir sous l'habit des filles de Sainte-Claire la gloire du nom qu'elle portait [1].

Au reste, les résultats de ces retraites sacerdotales, qui vont toujours se multipliant, étaient bien faits pour encourager le zèle et la charité :

« Ces pauvres prêtres du Liban, nous disent les relations des Pères missionnaires, y font preuve d'une ferveur digne des monastères les mieux ordonnés. Jamais une parole inutile aussi longtemps que durent les saints exercices; vous les verriez aller et venir la tête couverte d'un voile pour mieux se protéger contre les sujets de distraction. »

Pour compléter l'œuvre de la retraite annuelle, le P. Gautrelet voulut qu'on y adjoignît la conférence de toutes les semaines ou du moins de tous les quinze jours. C'est encore chez les missionnaires et sous leur présidence que se tient la réunion. La journée se partage entre les exercices de piété et l'instruction théologique et pastorale.

Le supérieur de la mission aurait bien voulu pouvoir s'employer personnellement auprès des prêtres et des fidèles. La première condition était

[1] Mme la comtesse de Pimodan est morte cette année.

de savoir la langue. Le zèle du saint religieux ne recula pas devant ce travail ingrat. Dès son entrée en charge, il avait attaqué l'étude de l'arabe. L'entreprise eût fait rire les vieux missionnaires, si elle ne les avait pas émus d'admiration. Sans parler du vocabulaire ni de la syntaxe d'une langue qui n'a rien de commun avec les idiomes de l'Occident, c'est un fait que, passé vingt ans, il n'est guère possible à un Européen de ployer son organe aux articulations de la langue arabe; le P. Gautrelet en avait près de soixante. Il n'en poursuivit pas moins son étude pendant plus d'un an. Tous les jours, un jeune scolastique venait lui donner sa leçon; le pauvre Père récitait ses conjugaisons et s'escrimait à prononcer quelques lignes de la version arabe du Nouveau Testament. Mais comme la langue parlée est encore toute différente de l'arabe littéraire, le vénérable écolier, malgré son application héroïque, ne parvint jamais à échanger avec les indigènes une phrase en langue vulgaire. Et pourtant, comme il voyait là un devoir de conscience, il ne renonça à cette besogne vraiment désespérante que lorsque le Père R.., assistant de France, lui eut écrit de se tranquilliser à cet égard, attendu qu'il avait passé l'âge d'apprendre l'arabe.

Ce fut toujours pour lui le sujet d'un chagrin

et d'un regret; il ne manquait pas l'occasion de dire à ce propos qu'il était au-dessous de sa tâche :

— « Il m'est bien dur, écrivait-il, de ne pouvoir entendre ni parler cette maudite langue; c'est une partie de ma croix. Que je puisse du moins faire le bien que Dieu attend de moi dans ma position et ne pas mener une vie inutile. »

Il se dédommageait de ne pouvoir évangéliser le peuple, en créant à Beyrouth une association du Sacré-Cœur, dans laquelle il enrôla les personnes de la société assez instruites pour entendre le français. Il en garda personnellement la direction pendant toute la durée de son séjour en Syrie, et bien des fois les membres de cette pieuse confrérie lui furent d'un précieux secours dans les entreprises de son zèle.

Les communautés religieuses venues de France faisaient naturellement de fréquents appels à sa charité et à ses lumières, et lui-même estimait bien employé le temps qu'il leur consacrait, car à ses yeux, l'abnégation de ces femmes apôtres de l'Orient n'avait d'égale que leurs inestimables services.

— « J'admire du fond du cœur, écrivait-il de Caïffa, ces bonnes religieuses qui se consacrent ici à l'éducation des jeunes filles, se condamnant à apprendre une langue désespérante par ses dif-

ficultés, exposées à manquer de secours spirituels, et qui, sous le regard du Sauveur et de sa Mère travaillent, prient, aiment, se dépensent sans autre consolation que celles de l'avenir. Leur apostolat est de la plus haute importance ; car, dans cet Orient, il n'y a pas de famille, parce qu'il n'y a pas de mères *formées*, *élevées* pour élever et former les enfants. »

Aussi, nous trouvons dans sa correspondance nombre de lettres datées des différentes villes de Syrie et de Palestine où il allait chaque année, à l'époque des vacances, donner aux communautés françaises les exercices de la retraite :

— « Après mon voyage à Caïffa, j'en ai fait un autre à Jérusalem où j'ai passé huit jours pleins, donnant une petite retraite aux Dames de Sion. C'est une congrégation fondée et dirigée par le R. P. Marie de Ratisbonne dans le but spécial de travailler à la conversion des Juifs ; ce but cependant n'est pas exclusif. Les bonnes religieuses ont une cinquantaine d'orphelins à Jérusalem, à peu près autant à Saint-Jean-du-Désert, où elles ont une autre maison. A Jérusalem, leur maison et leur église occupent une partie de l'emplacement du Prétoire où notre Divin Sauveur eut à souffrir tant d'outrages, et où il fut flagellé, couronné d'épines et condamné à mort. Vous comprenez facilement combien ces pieux souvenirs

sont propres à nourrir la dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur. Occupé de la retraite que je donnais, je n'ai pu m'écarter de Jérusalem ni visiter autre chose que le Saint-Sépulcre et le mont des Oliviers. Dans ces lieux sacrés et au souvenir de tout ce qui s'y est passé, le cœur s'agrandit et l'on se retrouve en présence de l'univers entier que Jésus-Christ venait sauver. »

Mais quel que fût le désir du zélé supérieur de promouvoir l'œuvre de Dieu sur tous les points de la Mission, c'était encore pour les missionnaires eux-mêmes qu'il réservait la meilleure part de ses sollicitudes et de son dévouement. La situation d'un supérieur général est un peu celle d'un commandant en chef. Ce qu'on demande au général, ce n'est pas de faire le coup de feu et de se jeter dans la mêlée ; c'est de veiller au bon état de la troupe, d'entretenir l'ardeur du soldat, de diriger la campagne et de régler l'ordre de la bataille.

Le P. Gautrelet entendait bien ainsi les obligations de sa charge, et à l'envisager à ce point de vue, il est certain que son administration fut féconde en résultats heureux. — «Nous devons une grande reconnaissance au bon P. Gautrelet, écrit un des plus anciens ouvriers de la Mission, pour nous avoir inspiré à tous l'esprit de foi et l'amour pratique de nos règles. »

Dans le train de vie du missionnaire il y a mille et une occasions de faire des brèches à la discipline religieuse ; les exigences mêmes de l'apostolat deviennent aisément un danger pour l'apôtre. S'il a moins de confortable, il a plus d'indépendance.

On voit que c'était là le sujet d'une inquiétude pour le P. Gautrelet qui fut toujours l'homme de la vie intérieure et de la régularité. Il ne cessait de prémunir ses inférieurs à cet égard. Il ne voulait pas que le missionnaire se laissât envahir et déborder.

— « Les ministères que nous remplissons ici, lisons-nous dans une de ses lettres circulaires, les mœurs et les usages du pays et surtout la disposition matérielle de nos maisons, qui en laisse l'accès facile à tous, compromettent l'inviolabilité du sanctuaire où le religieux aimerait à se renfermer après avoir accompli au dehors sa mission apostolique, et nous livrent presque sans défense aux exigences quelquefois indiscrètes des gens qui s'adressent à nous. De là des atteintes regrettables au silence et au recueillement, un mouvement, un bruit qui nuisent à l'étude et à la prière. Mais de là aussi pour nous le besoin et le devoir de lutter contre le torrent pour le contenir dans de justes bornes ; de là l'obligation rigoureuse de travailler avec énergie à défendre

la vie intérieure et l'esprit religieux contre les ennemis qui les menacent. Sans cette précaution nous serions infailliblement entraînés par le courant d'une vie extérieure et dissipée; victimes d'une condescendance exagérée, nous verrions bientôt se tarir en nous la source de la piété et nos ministères en subiraient eux-mêmes les tristes résultats. »

Un autre danger sur lequel cet énergique lutteur ne cessait d'appeler l'attention de ses frères, c'était celui de l'amollissement, effet presque inévitable d'un climat trop délicieux.

L'Orient est la terre classique du *far niente*. Il ne faut pas trop reprocher leur paresse à ces populations qui voient toujours un soleil splendide briller dans un ciel toujours pur; la paresse est le péché du pays plutôt que de ses habitants. Les ressorts de l'âme se détendent fatalement quand on respire un air trop doux. — « La beauté de ce climat, écrivait encore le P. Gautrelet, attire au dehors; la vigueur et l'activité de l'esprit s'affaiblissent graduellement; le travail devient difficile, et pour peu qu'on se laisse aller, on s'accoutume aisément à une vie peu occupée et beaucoup trop naturelle. »

Lui-même, malgré la vigoureuse trempe de sa volonté, éprouvait ces influences débilitantes et

s'accusait de n'avoir plus ni goût ni résolution pour le travail.

Il n'en était rien assurément, mais on voit par là quelles luttes de tous les instants le missionnaire doit se livrer à lui-même dans certaines régions trop caressées par le soleil, s'il ne veut pas déchoir.

Le P. Gautrelet avait le droit de demander beaucoup en ce genre parce qu'il commençait par prêcher d'exemple. On a vu avec quelle héroïque simplicité il s'était acharné à l'étude de la langue; mais aussi il voulait que les jeunes missionnaires apprissent l'arabe, bien qu'il y eût en Orient nombre de ministères pour lesquels cette connaissance n'est point indispensable. A ses yeux, l'application à cette étude rebutante était le thermomètre de l'esprit apostolique; il allait jusqu'à proposer de refuser pour la Mission ceux qui ne seraient point déterminés à triompher de toutes les dificultés.

Le P. Gautrelet comptait près de soixante ans quand il arriva en Syrie; à cet âge, de tels changements sont bien durs. Jamais, pourtant, on ne vit le saint religieux s'affranchir de cette inflexible régularité dont il s'était fait une seconde nature. Les incommodités de la chaleur ne purent le décider à modifier en rien ses habitudes sévères ni à s'accorder aucun de ces soulage-

ments dont la pratique universelle semble pourtant démontrer la nécessité. C'est au point, dit un de ceux qui vécurent alors avec lui, que l'on pouvait croire que le Père supérieur n'était pas sensible à ces sortes de souffrances.

Peut-être même trouvera-t-on que plus d'une fois il dépassa la mesure. Jamais, par exemple, il ne consentit à faire la sieste. Cette heure du milieu du jour où l'accablement est extrême dans la saison chaude, et pendant laquelle chacun se retire chez soi pour prendre un peu de repos, le P. Gautrelet, toujours avare de son temps, la consacrait à réciter son Bréviaire, à l'ombre de quelque muraille, et en se promenant afin de n'être pas vaincu par le sommeil.

Jamais non plus il ne put vaincre la répugnance qu'il éprouvait à échanger certaines parties du costume européen pour adopter l'usage oriental dans lequel il voyait une concession à la sensualité. Il en vint même à rétablir la soutane française, ce qui valut aux missionnaires d'être reconnus tout d'abord pour ce qu'ils sont. Cet avantage a son prix en Orient.

Les missionnaires avaient adopté une coiffure orientale, le *tarbouch*, sorte de turban roulé autour de la tête et surmonté du *kaiffier*, voile qui sert à protéger la nuque et au besoin le visage. Dès son premier voyage en Orient, le

P. Gautrelet avait essayé ce couvre-chef parfaitement incommode ; il ne sut jamais mieux l'ajuster, nous dit-on, qu'un Oriental un chapeau à haute forme. En traversant les rues de Beyrouth sous les ardeurs du soleil de juillet, il tenait sa main au-dessus des yeux, en guise de parasol. Comme son compagnon s'apitoyait, disant qu'il devait être bien pénible à son âge de se faire à des usages si nouveaux. — « Ce n'est pas cela, répondit-il simplement, mais il faut avouer que le *tarbouch* garantit peu du soleil. »

Il répugnait, en effet, à se servir du parasol, qu'il regardait comme une superfluité ou du moins une délicatesse peu convenable à un homme, et à plus forte raison à un missionnaire. Il aurait bien voulu qu'on y renonçât. Toutefois, trop prudent pour rien innover qu'à bon escient, le P. Gautrelet voulut faire par lui-même une expérience aussi complète que possible. Non content de s'en passer dans ses allées et venues à travers la ville, il fit un jour le trajet de Beyrouth à Zahleh sans autre défense contre les ardeurs du soleil que le trop insuffisant *tarbouch*. L'essai faillit être trop concluant. Le Père souffrit beaucoup et pensa faire une maladie. Dès lors, sa conscience n'eut plus de scrupule à l'égard du parasol.

Les nombreux voyages qu'il était obligé d'en-

treprendre pour aller d'une maison à une autre étaient encore assez pénibles pour fournir satisfaction abondante à son appétit de mortification. L'on en jugera par ce passage d'une lettre, datée du jour de la Toussaint 1869 ; qu'on n'oublie pas que celui qui l'écrit avait alors soixante-deux ans.

— « Je reprends cette lettre commencée hors de Beyrouth et au moment d'entreprendre un autre petit voyage. Six, sept, huit et dix heures de cheval, voilà la mesure de ces courses, qui, vous le voyez, ne sont pas trop longues. Le cheval est à peu près le seul moyen de transport, car il n'y a dans le pays qu'une seule route de voitures. Une âme intérieure trouverait le moyen de s'occuper de Dieu dans ces journées de voyage ; mais les préoccupations des chemins qui, en France, seraient absolument impraticables pour les chevaux, le soleil un peu chaud dont il faut se préserver sous peine de prendre des insolations, d'autres causes encore emportent facilement l'esprit dans les régions du vague et favorisent beaucoup la construction de châteaux en Espagne... ou en France. »

Assurément, pour un prêtre de cet âge, faible et cassé, et plus habitué à travailler à son bureau qu'à chevaucher à travers des casse-cou, il devait être difficile de charmer les ennuis de tels

voyages en faisant oraison. Un frère coadjuteur, qui fut parfois son compagnon de route, nous dit que bien souvent le pauvre Père, brisé par les secousses de sa bête, mettait pied à terre et faisait monter son *moucre*, sous prétexte qu'il devait être bien las; pour lui, à tout prendre, il trouvait encore moins douloureux de cheminer sur ses jambes.

L'Orient n'est pas la France. Les Jésuites missionnaires y portaient barbe, tarbouch et parasol; comme tout le monde aussi, ils fumaient la cigarette et personne ne songeait à s'en offusquer. Le P. Gautrelet, lui, jugeait qu'il y a des usages auxquels le missionnaire n'est pas tenu de se conformer. Il aurait bien voulu éteindre graduellement celui dont nous parlons. Quelques mesures furent édictées en ce sens. Mais pourquoi ne pas le dire? L'idée n'était pas heureuse et la tentative n'eut qu'un demi succès. Les climats ont leurs exigences ; pour être missionnaire on ne cesse pas d'être homme ; l'expérience démontra qu'il faut laisser la cigarette au nombre des menues consolations des missionnaires d'Orient.

Par ailleurs, la gêne et les privations ne leur manquaient pas; c'est un peu le pain quotidien en pays de mission. La correspondance du P. Gautrelet avec ses supérieurs, pour n'être pas très

explicite sur ce point, laisse entrevoir une situation bien précaire. Comment en pourrait-il être autrement « au milieu de populations pauvres à qui il faut donner beaucoup sans jamais rien recevoir? »

La première année que le P. Gautrelet fut à la tête de la Mission, l'allocation que lui faisait la *Propagation de la Foi* s'élevait à dix-huit mille francs. C'était l'unique ressource assurée pour faire face aux nécessités de plusieurs centaines de personnes. A la suite du choléra de 1865 et 1866 la détresse fut grande dans tout le pays; d'après la correspondance du P. Gautrelet, on ne trouvait pas à emprunter au-dessous de quinze ou dix-huit pour cent. Si près de leur pays, les Juifs ne pouvaient pas manquer d'exercer leur petite industrie. Sans doute la Providence suscitait à la Mission des pourvoyeurs qui ne la laissaient pas manquer du strict nécessaire. Mais qu'on se représente la situation du supérieur sur qui repose la responsabilité d'une telle administration et qui aussi longtemps qu'elle dura, pouvait dire que « pas une maison, pas une œuvre de la Mission n'était sûre du lendemain. »

Ce ne fut qu'au bout de cinq années qu'on pensa à le décharger. Il y avait longtemps que ses épaules fatiguées ployaient sous le fardeau, mais il ne demandait rien.

— « Je serais porté à croire, écrit-il en 1867, qu'on me laissera ici cette année. Laissons faire Dieu et ses anges qui nous avertiront quand il faudra partir. Je craindrais par-dessus tout de faire un pas hors de la volonté divine, et cela, même par le désir. Que désirerais-je et sais-je bien où est pour moi le plus grand bien? Si Dieu me ménage la consolation de vous revoir, il sait le bonheur que j'en ressentirai. S'il me refuse, je ne pourrai lui dire raisonnablement qu'une chose : Que votre volonté soit faite, car elle est toujours sage et toujours bonne ! Laissons faire celui qui fait bien toute chose. »

Cependant, à mesure que son séjour se prolongeait, l'humble religieux s'estimait plus impuissant à remplir sa charge. Ne pouvant réaliser tout le bien qu'il jugeait opportun d'entreprendre, il n'accusait que sa propre incapacité. Dans toute sa correspondance avec le Père Général de la Compagnie, on constate que son âme est sous le pressoir; un jour il laisse échapper ces mots ou se révèlent tout à la fois la grandeur de son humilité et celle de sa peine :

— « Quant à moi, mon Révérend Père, je ne me sens plus l'autorité suffisante pour arriver à quelque chose de sérieux; je perds tous les jours le peu de facilité que j'avais pour le travail, et la paresse prend la place de l'activité. Je deviens plus

timide et plus faible à mesure que j'avance en âge, et ma conscience me crie toujours plus fort qu'il n'est pas sûr pour moi d'être supérieur, ne sachant pas en remplir les devoirs. »

Ses désirs furent enfin exaucés. L'année suivante, répondant à une question qui lui avait été posée au sujet d'une prochaine mutation, il écrivait ces paroles où l'on voit ce qu'il pensait de celui qu'on allait lui donner pour successeur:

« Oui, j'ai bien entendu dire que quelque Père viendrait nous voir au printemps. Serait-ce le P. M...? Je m'en réjouirais ; mais serait-il destiné à me remplacer ici ? Ce serait une faveur que je n'ose espérer pour la Mission. Il est, ce cher Père, trop précieux, j'allais presque dire trop nécessaire à la province pour qu'elle fasse ce sacrifice. »

Puis, en terminant sa lettre, il ajoutait :

« Il est bien probable que je resterai ici encore deux ou trois ans, si Dieu ne dispose pas de moi avant ce temps; après quoi on aura besoin encore d'examiner s'il ne vaut pas mieux pour la Compagnie me laisser mourir en Orient que de rappeler un vieillard. »

Le 21 novembre de cette même année, le P. M... débarquait à Beyrouth; ce fut un beau jour pour le P. Gautrelet. Se dépouiller de son autorité et la remettre aux mains d'un supérieur qu'il n'a-

vait pas osé se promettre pour sa chère Mission, c'était double profit et double joie. Il alla lui même recevoir au bateau celui que le ciel et la France lui envoyaient, et ne voulut plus être jusqu'au jour de son propre départ que le plus petit et le plus obéissant de ses inférieurs.

Au bout de quelques jours, il s'embarquait pour rentrer en France, laissant en Orient un souvenir impérissable. Aussi bien que les missionnaires, les chrétiens et ceux-là même qui n'avaient jamais pu l'entretenir, avaient été subjugués par l'ascendant d'une vertu si peu ordinaire. Quand la nouvelle de sa mort parvint en Syrie, un Maronite du Liban fit au missionnaire cette question :

— Père, est-ce que les saints canonisés vivaient autrement que le P. Gautrelet [1] ?

[1] *État de la Mission de Syrie en 1869 :* Un séminaire comptant 75 élèves; un collège avec 120 élèves; écoles primaires gratuites, 52; écoles normales pour maîtres et catéchistes, 3; résidences de missionnaires, 6; une imprimerie très importante. — Personnel de la Mission : religieux de la Compagnie de Jésus, 79, presque tous Français; religieux indigènes, maîtres d'école, 27; religieuses indigènes, 103; aspirantes, 39. Total, 248 personnes.

CHAPITRE XI

1869-1879

Le P. Gautrelet Père spirituel au scolasticat de Fourvière. — Le Concile du Vatican. — L'air chargé de tempête. — La guerre. — Les convulsions du dedans. — Les religieux expient les défaites infligées à nos armes. — La résidence de la rue Sainte-Hélène envahie. — Celle de Fourvière occupée par les troupes. — Les garibaldiens. — Le dégoût de la terre et la soif du ciel. — Le P. Gautrelet nommé supérieur de la résidence de Lyon. — L'externat Saint-Joseph. — Ses premières années. — Les *Études*.

En le ramenant en France sur la fin de 1869, il semble que Dieu voulait donner au P. Gautrelet sa part des amertumes et des souffrances de l'année terrible qui allait se lever pour l'Église et pour la patrie.

Comme il avait un extrême besoin de repos, on lui épargna cette fois la charge d'une maison à gouverner ; mais nous verrons bientôt que ce ne fut pas pour longtemps.

On l'envoya en qualité de Père spirituel dans

cette maison de Fourvière dont il avait été supérieur quelques années auparavant et où l'on avait installé depuis peu le scolasticat. La communauté comptait plus de quatre-vingts personnes ; les fonctions du vénérable Père n'étaient donc point une sinécure ; mais il était là dans son élément. Du calme, du silence, du temps pour la prière et pour l'étude, la direction intérieure des âmes, et surtout pas d'honneurs et pas de responsabilité : si le saint religieux avait jamais pu et voulu se choisir à lui-même un genre de vie selon son goût, c'est assurément celui-là qui aurait eu ses préférences.

Néanmoins, la paix dont il jouit pendant cette année de repos relatif fut une paix amère. Il y avait trop de menaces dans l'air et tous les esprits sérieux pressentaient des tempêtes.

Le Concile venait de se réunir. Ce n'est pas ici le lieu de redire les émotions provoquées en France par les échos de ce qui se passait au Vatican. Les doctrines libérales combinées avec le vieux levain gallican avaient déterminé dans une partie notable de la société catholique un courant d'opinion peu favorable aux prérogatives du Pontificat romain. Tous les yeux étaient fixés vers Rome. Ce n'était pas dans les presbytères seulement que l'on discourait sur des points de théologie ; les salons eux-mêmes ne connaissaient

guère d'autres sujets d'entretien. On y tranchait d'ordinaire assez sommairement les questions à l'ordre du jour de l'assemblée conciliaire. Surtout, il était de bon ton de se ranger du côté de l'opposition, qui se donnait comme le parti national. Le vent de la mode soufflant de ce côté, on vit nombre de femmes du monde s'ériger en juges des évêques et de la foi. Cette insupportable légèreté qui attira aux *mères de l'Église* plus d'un trait de satire, leur valut de la part du P. Gautrelet un avertissement charitable et bienveillant dans la forme, mais très ferme pour le fond. Sous ce titre, *Lettre à une Dame du monde*, il rappela que l'Église n'a point été constituée d'après les principes de 1789, que Jésus-Christ y a fondé l'autorité et qu'il l'a remise non point à la multitude des fidèles, mais aux mains des pasteurs.

Hélas! il nous fallait d'autres leçons pour nous rendre humbles et nous arrêter sur une pente au bout de laquelle pouvait se trouver le schisme. Qui sait ce qu'il serait advenu de l'Église de France, si la nation grisée d'orgueil, de révolte et de jouissances avait eu le loisir de commenter la définition dogmatique proclamée par les Pères du Concile le 18 juillet? Les événements se chargeaient de faire une effroyable diversion. Le lendemain, la guerre était déclarée, et à partir de ce

jour on eut en France à se défendre contre une puissance plus envahissante que la Papauté.

Vint le 4 Septembre, Sedan, l'effondrement de l'Empire, l'avènement de la République. De telles secousses ne se produisent guère en notre pays sans que les prêtres et surtout les religieux aient à en pâtir. Déjà plus d'une fois depuis le commencement de la guerre, des bandes de misérables avaient tenté de venger sur quelques couvents les défaites infligées à nos armes. A partir du 4 Septembre ce fut bien autre chose. C'étaient les curés, les religieux, les Jésuites, qui avaient appelé les Allemands et qui ne cessaient de leur envoyer des armes et de l'argent. On avait dit cela au peuple et le peuple le croyait. Depuis qu'il a trop de lumières pour croire les mystères de la religion, le pauvre peuple de France a la foi assez robuste pour admettre les plus colossales sottises. Il y a aujourd'hui encore quantité de braves gens, qui ne sont pas sans quelque culture, à qui vous n'ôterez pas du cerveau que les Prussiens sont venus chez nous, appelés par les prêtres pour se venger de la France qui avait livré Rome à l'Italie.

Aussi, le gouvernement régulier jeté par terre, il n'y eut plus de sécurité pour les prêtres, moins encore pour les religieux. Nombre de couvents, dans les grandes villes surtout, durent être évacués pour un temps plus ou moins long. C'est ce

qui eut lieu à Fourvière dès le mois de septembre. Les jeunes religieux furent dispersés dans diverses maisons de France et de l'étranger ; parmi les autres quelques-uns acceptèrent l'hospitalité d'amis dévoués ; plusieurs partirent en qualité d'aumôniers militaires ; un petit nombre seulement resta pour garder le logis, et le P. Gautrelet fut de ceux-là.

Ces précautions n'avaient rien d'excessif. La ville de Lyon, pour nous servir de l'expression si modérée du P. Gautrelet, se fit pendant ces jours de désordre « une bien mauvaise réputation. » L'orgie populaire ensanglanta la rue et un moment l'on put se croire aux mauvais jours de 1792.

Dès le 5 Septembre, le lendemain de la proclamation du nouveau régime, la force publique avait cerné le quartier où se trouve la Résidence de la rue Sainte-Hélène. Puis, les hommes de l'Hôtel-de-Ville avaient pénétré dans la maison, sous prétexte d'y chercher les armes que l'on y tenait cachées [1].

[1] Cette sotte accusation de recéler des armes dans les souterrains de leurs maisons, que l'on renouvelle contre les jésuites toutes les fois que l'on éprouve le besoin de les molester est, parait-il, aussi ancienne que la Compagnie elle-même. Du vivant de saint Ignace, Paul IV étant en lutte avec les Espagnols, les jésuites de Rome furent dénoncés au Pape comme ayant chez eux un dépôt d'armes qu'ils faisaient

Dix religieux, cinq pères et cinq frères coadjuteurs furent arrêtés, pendant que d'autres parvenaient à s'enfuir. Conduits à l'Hôtel-de-ville, au milieu des avanies dont les accablait une foule ignoble, ils y furent jugés sommairement comme conspirateurs et traîtres à la patrie, et, comme tels, écroués à la prison Saint-Joseph, où ils passèrent vingt-six jours. Ils auraient probablement servi d'otages en cas de besoin ; mais la commune de Lyon n'eut à se défendre ni contre la Prusse ni contre la France. Le premier enivrement passé, les aventuriers qui trônaient à l'Hôtel-de-Ville eurent peur que leurs exploits ne leur attirassent des désagréments, et ils relâchèrent leurs prisonniers.

Les Jésuites de Fourvière pouvaient s'attendre aux mêmes violences ; mais la Sainte Vierge étendit sa protection d'une manière visible sur les nombreuses communautés religieuses qui avoisinent son sanctuaire ; le désordre semblait s'arrêter au pied de la sainte colline.

Cependant, une maison de Jésuites ne pouvait échapper complètement aux vexations des maîtres d'alors. Ce fut une série de perquisitions qui se

passer à l'ennemi. Une perquisition fut ordonnée et saint Ignace en personne reçut les gens envoyés à cet effet. (Voir Ribadeneira, *Histoire inédite des gloires et triomphes de la Compagnie de Jésus dans ses persécutions.*)

renouvelaient à chaque instant. Des individus, se disant envoyés par l'Hôtel-de-Ville, fouillaient partout, sous prétexte aussi de découvrir les dépôts d'armes, en réalité cherchant à faire main-basse sur quelqu'objet à leur convenance. Plusieurs fois les quelques Pères qui étaient restés, furent requis de faire patrouille comme gardes-nationaux et n'échappèrent à la corvée que moyennant des pourboires glissés à propos à leurs soi-disant officiers.

Pendant cinq mois, du commencement de novembre à la fin de mars, la maison servit de campement à différentes troupes de passage ; comme tant d'autres elle subit l'ignominie de la visite des Garibaldiens. Ils étaient au nombre de quatre cents. Ces soldats saltimbanques prenaient un plaisir satanique à profaner d'une manière plus immonde les lieux consacrés par la piété et tout spécialement les pèlerinages de la Sainte Vierge. On ne croirait pas, dit une relation conservée dans nos archives, les dégats et les horreurs que ces misérables accomplirent pendant le peu de temps qu'ils passèrent dans cette maison. Deux fois ils tentèrent d'y mettre le feu. Un jour, le Père Jules Gautier[1], alors ministre de la Résidence, rencontra un groupe de ces bandits qui emportaient leur charge de linge.

[1] Mort en 1886, la même année que le P. Gautrelet.

— Halte-là, leur dit-il, voulez-vous qu'on vous traite de voleurs ?

L'un d'eux lui met le revolver sur la poitrine.

— Tuez-moi, si vous voulez, on vous appelera encore assassins.

Subjuguée par tant d'énergie, la bande reporta pour cette fois son butin où elle l'avait pris. Mais elle se compensa par ailleurs. Tout fut saccagé, pillé et souillé. Détruire n'était que le moindre divertissement de ces brutes ; il leur fallait surtout salir. Quelqu'un visitant un établissement religieux où ils avaient campé comme à Fourvière disait : « En vérité, ce ne sont pas des Vandales qui ont passé ici, ce sont des pourceaux. »

Au nombre des châtiments de la France, il faut assurément compter la honte d'avoir dans ses malheurs appelé à son aide de tels auxiliaires et de les avoir glorifiés.

Le P. Gautrelet fut témoin d'une bonne part de ces sinistres exploits. Il contemplait, l'âme navrée, ce pauvre pays broyé par l'ennemi et s'agitant dans des convulsions qui lui rappelaient les possédés, tourmentés par les esprits mauvais.

Cependant, des hauteurs du surnaturel où son âme s'était établie depuis longtemps, sa foi lui faisait entrevoir des lueurs consolantes. Les mul-

titudes qu'il voyait se presser plus nombreuses que jamais au sanctuaire de Fourvière, les prières et les larmes de tant d'âmes meurtries lui faisaient présager des jours meilleurs [1].

« La vue des scènes sauvages dont la France est le théâtre, disait-il alors au cours d'une retraite au Sacré-Cœur de la Ferrandière, n'est pas faite pour réjouir le cœur. Il a pourtant deux côtés consolants, ce spectacle sinistre. On est consolé et encouragé en voyant le réveil de la foi et tant de démonstrations religieuses. Et puis le mal lui-même a son point de vue consolant; car il se montre sous des dehors si repoussants qu'il finira par faire horreur aux moins délicats. Prions donc et ne nous décourageons pas. »

Pour lui, les crimes qui souillaient le monde et les calamités qui le désolaient achevaient de dégoûter son âme des choses de la terre, et il en venait à ne plus regarder que du côté du ciel. Ce dégoût et ces aspirations forment la note dominante dans sa correspondance à cette époque.

[1] C'est dans ces jours de poignante angoisse que la ville de Lyon fit le vœu, si elle échappait aux horreurs du siège, d'entreprendre la construction de l'église de Fourvière, dont le plan était fait depuis plus de quinze ans. La première pierre fut posée le 8 décembre 1872 par Mgr Ginoulhac; son successeur, le cardinal Caverot, bénit le 2 juin 1884, la croix de pierre au sommet du frontispice, qui marquait la fin du gros œuvre.

« Hélas ! aujourd'hui qu'une éclaircie s'est faite et qu'on voit poindre l'aurore de jours plus calmes, le premier soin est de se compter pour voir si tous répondront à l'appel. Puis, après la paix, il y aura à panser bien des blessures, à relever bien des ruines ; malheureusement il y aura beaucoup de douleurs inconsolables et de ruines qu'on ne relèvera pas. Patience, le moment viendra où Dieu fera la grande restauration ; elle n'aura lieu qu'au ciel, là du moins elle sera parfaite. »

Mais pour le saint vieillard, l'heure n'était pas venue encore de cette suprême restauration, et il devait travailler encore dans la mesure de ses forces à relever bien des ruines.

En effet, l'ordre étant rétabli, le Père Gautrelet dut une fois de plus courber ses épaules sous un fardeau non-moins lourd que les précédents. Il fut nommé supérieur de la résidence de Lyon.

Il y rentra vers le milieu de juillet 1871. Il y avait près d'un an que la municipalité s'en était emparée dans les circonstances que nous avons dites. Depuis lors, elle avait servi à d'étranges usages et Dieu sait à quel genre d'exercices s'étaient livrés les hôtes divers qui s'y étaient succédé.

La plus grande partie de cette vaste maison avait été transformée en caserne pour des mobiles

venus on ne sait d'où et que l'on internait n'importe où, avant de les diriger sur quelque corps d'armée. Le grand réfectoire était devenu un restaurant de dernier ordre. L'église, bel édifice à peine achevé, fort heureusement affectée dès les premiers jours, à un dépôt de subsistances, n'avait eu à subir que des dégradations insignifiantes. Le reste de la maison était dans un état impossible à décrire. Quand le pauvre supérieur l'eut visitée dans le détail, il ne put retenir ses larmes. C'était comme une rage d'impiété et d'obscénité qui avait laissé partout son empreinte; des dessins et des inscriptions ignobles couvraient les murs. Inutile de dire que rien n'avait été épargné de ce qui pouvait être mis en pièces; le grand escalier avec ses pierres disjointes, menaçait de s'effondrer; les planches des parquets et çà et là des dalles même avaient été enlevées, sans doute dans l'espoir de découvrir quelques cachettes où les Jésuites auraient recelé leurs trésors. Il fallut des mois de travail pour réparer et surtout pour nettoyer.

Une bibliothèque qui comptait près de soixante mille volumes, le vrai trésor de cette maison, n'avait pas trouvé grâce; nombre de livres disparurent alors, un plus grand nombre furent avariés. Sans l'ingénieuse attention d'un libraire ami, qui mit en lieu sûr quantité d'ouvrages

précieux, on aurait eu à déplorer un irréparable désastre. Une remarquable collection de numismatique avait littéralement été mise au pillage et l'on ne put jamais en retrouver la trace.

C'est dans ces circonstances que le P. Gautrelet reprenait possession de la Résidence et s'y installait avec quelques Pères sous la protection d'une escouade de gendarmerie qui occupait encore une aile de la maison. Ce voisinage n'était pas sans utilité. Les passions irréligieuses de la plèbe n'étaient qu'à demi apaisées; les Jésuites rentrés dans leur demeure pouvaient craindre les visites et les coups de main de quantité d'honnêtes gens que le retour de l'ordre dérangeait dans leurs habitudes.

Pendant les premières semaines, le P. Gautrelet, s'estimant responsable de la sécurité de ses frères, ne connut guère de tranquillité; on le rencontra plus d'une fois la nuit parcourant les corridors, inspectant les abords de la maison. C'était aux pieds du Saint-Sacrement, dans la chapelle déserte, qu'il venait chercher un peu de repos. Ces préoccupations se font jour dans sa correspondance: — « J'ai certes bien besoin de confiance en Dieu dans ce moment et d'une paix que lui seul peut donner et conserver. »

Il semblait qu'on eût assez à faire dans ces conjonctures de se réinstaller chez soi et de re-

prendre ses travaux accoutumés. Cependant une œuvre nouvelle allait surgir.

Au plus fort de la tourmente, on avait résolu de profiter de la première accalmie pour ouvrir à Lyon un collège-externat. Sans différer plus longtemps, le projet fut mis à exécution. Un corps de bâtiment dépendant de la Résidence fut aménagé d'une manière fort modeste, et trois mois après la rentrée des Pères dans leur maison, le 24 octobre 1871, l'Externat Saint-Joseph inaugurait ses cours. Il comptait ce jour-là quarante-cinq élèves ; le chiffre monta à quatre-vingts avant la fin de l'année [1].

C'était le premier essai de réaction tenté en France de nos jours par la Compagnie de Jésus contre le système de l'internat. On voulait rendre à la famille cette part de travail et d'influence dans l'éducation dont les parents n'ont pas le droit de s'affranchir sans nécessité. L'initiative partie de Lyon a déterminé, on le sait, la création de plusieurs établissements semblables.

Le P. Gautrelet devenait ainsi supérieur de

[1] Il n'est que juste de reconnaître que la grande part dans cette fondation revient au R. P. Sébastien Gaillard, alors provincial de Lyon. Malgré quelques hésitations inévitables dans les commencements, et les tribulations qui survinrent plus tard, le collège Saint-Joseph ne cessa pas de prospérer. A l'époque des décrets il comptait 400 élèves ; ce chiffre s'est maintenu.

collège. Nous ne faisons pas difficulté d'avouer que ce n'était pas tout à fait son genre. Lui-même écrivait un jour à ce sujet :

« — Je fais ce que je ne voudrais pas faire et je ne fais pas ce que je voudrais faire ; c'est très bien : Dieu soit béni! »

Il fut secondé dans la fondation de l'externat par le P. Régis de Chazournes[1] qui en fut le premier préfet. Plein d'initiative et d'entrain, humaniste brillant, homme du monde, travailleur infatigable, le Préfet des études était, par tempérament et par caractère, aussi peu semblable que possible au P. Gautrelet. Mais le vénérable supérieur avait trop de sagesse pratique pour ne pas laisser à chacun de ses inférieurs cette liberté de se mouvoir dans sa sphère sans laquelle les hommes les mieux doués ne sauraient donner leur mesure.

Pendant le temps qu'il resta à la tête du collège, le P. Gautrelet ne faisait guère que d'assez rares apparitions parmi les élèves ; c'était d'ordinaire dans des circonstances un peu solennelles, comme, par exemple, aux séances de proclamation des notes à la fin du mois, lesquelles étaient accompagnées de quelques exercices littéraires ou dramatiques. Il clôturait régulièrement ces petites réunions intimes par une allo-

[1] Mort en 1884.

cution que son jeune auditoire écoutait religieusement. Son visage austère, sa voix éteinte, son grand air de sainteté commandaient le respect et donnaient à ses moindres paroles une autorité à part. Nous avons vu plus tard de ces enfants et de ces jeunes gens venir à la maison de Fourvière où ils retrouvaient d'anciens maîtres ; ils ne se retiraient pas sans avoir demandé la bénédiction du *saint P. Gautrelet* qui en était alors le supérieur.

Dès les premiers jours du collège naissant, grandit à son ombre une œuvre dont l'idée ni l'exécution n'appartiennent au P. Gautrelet, mais qui dut à sa très intelligente et très large sympathie de prendre un essor rapide.

Le Père chargé de la direction spirituelle des élèves imagina, pour les initier à l'accomplissement de leurs devoirs sociaux, d'organiser au collège même un patronage avec tous les services qu'il comporte : classes du soir, réunions du dimanche, exercices de piété, instruction religieuse, divertissements, caisse de secours, etc. Les élèves du collège venaient en aide à leurs protégés en procurant des ressources de toutes sortes. Leurs contributions volontaires, les libéralités qu'ils provoquaient de la part de leurs familles, les loteries dont ils se faisaient les agents très zélés, servaient à couvrir les frais considé-

rables de l'œuvre. Les plus grands et les mieux méritants étaient même admis à se mêler aux apprentis, et ainsi se commençait au collège, sur le terrain de la fraternité chrétienne, le rapprochement des classes. Le nombre des habitués du patronage ne tarda pas à dépasser celui des élèves; dès la seconde année ils étaient quatre cents.

Tant qu'il fut à la tête de la maison, le P. Gautrelet se montra le partisan déterminé de cette institution, qui ne laissait pas de donner des soucis et compliquait notablement le fonctionnement du collège. Il se montrait le visage tout épanoui aux fêtes de ses chers petits ouvriers, heureux de trouver l'occasion de dire à leurs parents quelques bonnes vérités. A ses yeux, des œuvres de ce genre devaient avoir la préférence des hommes de zèle et d'action; il ne dissimulait pas sa pensée à cet égard, et bien des fois il exhorta ceux de ses inférieurs chez qui il reconnaissait des aptitudes pour ce ministère à s'y dévouer exclusivement.

Cependant le gouvernement d'une grosse communauté qui comptait plus de quarante religieux appliqués à tant de travaux différents, une correspondance spirituelle qui devenait tous les jours plus considérable, la multitude des personnes qui recherchaient sa direction, tout cela n'empêchait point le laborieux supérieur de re-

prendre à ses moments perdus son instrument de prédilection, sa plume. Ce fut au milieu même des tracas de cette première année qu'il rédigea la plus grande partie de son livre, la *Franc-maçonnerie et la Révolution*.

Pendant un séjour de quelques semaines qu'il avait fait en Belgique l'hiver précédent, il avait mis la main sur une compilation très riche mais très indigeste de documents sur les sociétés secrètes. Il profita de quelques loisirs pour débrouiller ce chaos. Ce travail n'était guère en harmonie avec ses goûts et détonnait fort sur ses précédents écrits; mais il se disait que, sur le champ de bataille, le soldat ne choisit pas son ennemi. Comme il avait rencontré le protestantisme au début de son ministère sacerdotal, il n'hésita pas davantage quand se présenta l'occasion d'engager la lutte avec la franc-maçonnerie.

Le P. Gautrelet écrivit son ouvrage sous forme de lettres adressées à un homme du monde, ce qui lui permit de donner à son exposé un tour plus vif. La principale valeur de ce livre vient sans doute de ce que les révélations qu'il contient sont presqu'invariablement empruntées aux écrivains mêmes de la secte. Aujourd'hui ces machinations infernales ne font mystère pour personne; la franc-maçonnerie est assez puissante pour oser se produire; mais il y a vingt ans elle

avait encore besoin d'ombre et de mystère ; le P. Gautrelet fut un des premiers à la démasquer et « à établir par des preuves irréfutables sa terrible influence sur notre état social [1]. »

Le souverain Pontife daigna faire écrire à l'auteur pour lui témoigner sa satisfaction. C'était bien, avec la conscience d'un grand devoir accompli, la plus douce récompense que le P. Gautrelet eût jamais osé ambitionner.

Peu après se produisait dans la France catholique un ébranlement surnaturel qui devait aboutir à ces magnifiques pélerinages de Paray-le-Monial, dont le monde fut étonné, car on ne les croyait plus possibles. Assurément, le P. Gautrelet ne se borna point à encourager la généreuse initiative qui se manifestait autour de lui et dont nous avons parlé ailleurs. Ce réveil de la foi nationale, ces manifestations grandioses en l'honneur du Sacré-Cœur cadraient trop bien avec les vues de sa piété et les travaux de toute sa vie pour qu'il n'entrât pas lui-même dans le mouvement avec toute son ardeur et une sorte d'enthousiasme. On le voyait en ce temps-là sortir de sa réserve ordinaire et exposer d'une voix émue les pompes religieuses des pélerinages telles qu'il les rêvait.

[1] Lettre de Mgr Pie à l'auteur.

— Mon père, disait-il un jour à un jeune professeur de l'externat, faites donc un cantique populaire sur le Sacré-Cœur, que l'on puisse faire chanter par des milliers de voix aux prochaines processions de Paray.

Et comme celui-ci s'excusait : — Ah ! dit le Père Gautrelet; si j'étais poète et musicien!

Quelques jours après paraissait dans l'*Écho de Fourvière* le cantique *Pitié, mon Dieu*, qui fut, à un moment le chant national de la France repentante. L'idée du saint religieux avait été exécutée à son insu par un vaillant chrétien de Lyon qui consacre au service de sa foi son beau talent d'écrivain.

Pour le P. Gautrelet, s'il lui manquait le talent d'aligner des stances dévotes, en revanche il possédait éminemment le don de fortifier les sentiments de la piété en les ramenant aux sources de la doctrine. C'est ce qu'il fit encore à l'occasion des pélerinages. Deux opuscules relativement considérables sortirent alors de sa plume, se complétant l'un par l'autre : *Le salut de la France par le Sacré-Cœur* et *Des pélerinages et de leur rôle providentiet dans les sociétés chrétiennes.*

Cependant les écrits déjà nombreux du P. Gautrelet, sa science théologique, sa sagesse éprouvée, le désignaient au choix des supérieurs de la

Compagnie pour une fonction exceptionnellement délicate à laquelle il fallait pourvoir. Le P. Lazare Reynaud étant mort, on dut le remplacer comme supérieur de la maison de Fourvière et directeur des *Études*.

Fondée à Paris vingt ans auparavant par les P-P. Daniel et Gagarine pour aider par des travaux historiques au mouvement qui portait alors la société russe à se rapprocher de l'Église romaine, cette Revue n'avait pas tardé à élargir son cadre, en même temps qu'elle adoptait une périodicité régulière. On y aborda tous les terrains sur lesquels les droits de la vérité catholique ont besoin d'être vengés ou soutenus. Les *Études* des Jésuites français se firent promptement leur place dans le monde savant. Après la guerre de 1870, le siège de la rédaction fut transféré à Lyon dans la maison de Fourvière laissée vacante par le départ du scolasticat, installé lui-même à Aix-en-Provence

Le 6 janvier 1876, le P. Gautrelet prenait possession de son nouveau poste. C'était la troisième fois qu'il venait habiter cette maison de Fourvière, si bien placée pour la prière et pour l'étude, avec son incomparable horizon et cette atmosphère de paix et de piété qui entoure le sanctuaire de Notre-Dame. La Providence y appelait le vénérable religieux, non pour y goûter

le repos, mais pour travailler encore beaucoup et surtout pour beaucoup souffrir.

Nous n'essaierons pas de le suivre dans la laborieuse monotonie des quatre années qui suivirent. Là surtout, son action échappe à toute recherche; là surtout il fut le moteur et le régulateur qui met en œuvre les rouages divers et maintient leurs mouvements dans l'ordre et l'harmonie sans paraître lui-même. Trop défiant de son propre savoir-faire pour croire que ses travaux pussent figurer dans la Revue, il n'y signa jamais un seul article. Il fit plus et mieux. Toujours en éveil pour diriger la défense du côté où se produisait l'attaque, il indiquait les sujets à traiter, en débrouillait souvent les premières obscurités, en traçait les principaux linéaments, surtout stimulait et encourageait avec cette habileté du cœur que nous avons eu déjà l'occasion de mentionner, et qui lui faisait découvrir dans les hommes et dans leurs œuvres le côté avantageux.

D'autre part, la lourde responsabilité qui pesait sur lui, et dont la délicatesse de sa conscience toujours quelque peu timorée aggravait encore le poids, lui imposait une vigilance dont on aura peine à se faire une juste idée. Aussi, quelle scrupuleuse attention à tout ce qui était proposé pour paraître dans la Revue! Certes,

l'accomplissement de son devoir était alors hérissé de difficultés de plus d'une sorte. L'opinion toujours sévère à l'égard du Jésuite, prédicateur, professeur ou confesseur, l'est plus encore pour le Jésuite écrivain. On sait si de tout temps la malveillance s'est donné carrière sur nos écrits. C'est ici surtout qu'on s'est habitué à rendre l'ordre responsable de ce qui est le fait d'un seul de ses membres.

On comprend après cela que le religieux placé à la tête d'une publication, qui était l'œuvre et comme l'organe officiel des Jésuites de France, eut besoin d'un tact exquis pour combiner les exigences de la lutte avec celles de la prudence; l'on comprend aussi que dans les circonstances que l'on sait, le Directeur des *Études* ait considéré la circonspection comme la première vertu de son état et qu'il fût porté par raison autant que par tempérament à pousser la réserve jusqu'à ses extrêmes limites. Jamais ceux dont il dirigeait les travaux n'ont pu lui reprocher d'avoir manqué ni de bonté ni de fermeté; d'autre part, la Revue, dans ses dernières années, n'a point failli à sa mission.

Des esprits légers, superficiels, ont pu lui reprocher de n'être pas intéressante à la façon des romans ou de la petite littérature courante; elle n'y a jamais prétendu; mais les hommes sérieux

n'ont jamais pu l'accuser d'avoir ni méconnu les droits de la vérité, ni oublié les égards dus aux personnes.

Les ministres francs-maçons ont cru devoir la dénoncer au parlement au moment où ils préparaient contre les religieux les violences de 1880. C'est là tout à la fois pour elle un titre de gloire et une preuve que les ennemis de l'Église ne la jugeaient pas si inoffensive.

A la veille de l'exécution du 30 juin 1880, qui allait fermer la maison de Fourvière et disperser les rédacteurs, la Revue dut cesser de paraître. Cette suppression, — on nous permettra de le dire, car en cela nous ne sommes qu'un écho, — cette suppression causa des regrets et elle creusa une lacune qui ne fut point comblée. Nombre de personnes faisaient aux rédacteurs des *Études* l'honneur de consulter leurs articles pour se former un jugement sur bien des questions importantes et délicates.

Le P. Gautrelet ressentit plus que personne la douleur de cette ruine ; personnellement, il était déchargé d'un pesant fardeau, mais c'était une arme pour la défense de l'Église et de la vérité que l'on brisait entre ses mains. Ce fut une des grandes tristesses de ses derniers jours.

Moins d'un an après sa mort, les supérieurs de la Compagnie, cédant à des instances souvent re-

nouvelées, décidaient de reprendre la publication des *Études*. Cette résurrection que, vivant, le P. Gautrelet appelait de ses vœux, est-il téméraire de croire que sa prière, plus puissante maintenant, a contribué pour une grande part à nous l'obtenir ?

CHAPITRE XII

1879-1880

Les noces d'or du P. Gautrelet. — Premier hiver à Cannes. — Les décrets du 20 mars. — Trois mois de torture. — Expulsion des Jésuites de Fourvière. — La comédie légale. — Comment, en gardant les formes, le gouvernement d'un pays libre peut faire de l'autocratie.

Le 1er octobre 1879, nous célébrions à Fourvière une grande fête de famille, le cinquantième anniversaire de l'entrée en religion du P. Gautrelet. Tous les Pères des deux résidences de Lyon et plusieurs venus d'autres maisons et même de provinces étrangères étaient réunis au nombre de plus de quatre-vingts. La vénération qu'inspirait aux plus anciens comme aux plus jeunes la personne du saint jubilaire, donnait à cette solennité un caractère particulièrement religieux et touchant.

Le P. Gautrelet, profondément ému, n'était pas sans éprouver quelque embarras de tous ses té-

moignages où ses frères laissaient trop percer leur admiration pour ses vertus et ses travaux.

La note gaie ne manqua point ; le bon Père fut complimenté en vers, en prose et en musique. Après quoi, le Provincial de Lyon lui-même lui exprima en quelques paroles simples, mais sorties du cœur, la reconnaissance et les félicitations de tous, puis se mettant à genoux, il lui demanda sa bénédiction. A ce moment, toute la nombreuse assistance se prosterna et le saint vieillard nous bénit avec des larmes dans la voix. Quand nous nous fûmes relevés, le P. Gautrelet, faisant effort sur lui-même, essaya d'exprimer les sentiments qui débordaient de son âme.

L'apôtre saint Paul, nous dit-il en substance, a écrit une parole qui résume tout ce que je me sens impuissant à vous dire : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* [1]. Faites en sorte de ne garder de dette envers personne, si ce n'est celle de l'amour. Eh bien ! oui cette dette, je l'ai contractée plus que personne, je l'ai contractée envers la Compagnie et envers vous tous ; et c'est ma joie, qu'en la payant toujours cette bienheureuse dette, je ne puisse jamais l'acquitter.

C'était l'heureux début d'une année dont les amertumes devaient dépasser tout ce que le vé-

[1] Épitre de saint Paul aux Romains, III, 8.

nérable Père avait eu à subir pendant un demi-siècle de vie religieuse. Il écrivait à peu de temps de là à une dame du Sacré-Cœur qui célébrait aussi ses noces d'or : « A la fin de notre vie, pour perfectionner en nous la sienne, le Divin modèle se donne, mais dans sa passion, dans ses humiliations, dans son sacrifice, dans ses souffrances. » — C'était bien de la sorte qu'il allait se donner à son fidèle serviteur.

A quelque temps de là, le P. Gautrelet fut atteint d'une bronchite qui ne tarda pas à prendre un caractère alarmant [1]. Depuis plusieurs années déjà, il avait pendant l'hiver des périodes mauvaises. Dans l'état de faiblesse où il était réduit, il semblait que les quintes de toux dussent lui briser la poitrine. Lui seul n'y prenait pas garde, continuant sa tâche comme si de rien n'était. Cette fois, le médecin de la communauté, le pieux docteur Rapou [2], fils spirituel du P. Gautrelet,

[1] L'hiver de 1879-1880 fut exceptionnellement rude. Pendant deux mois il fut positivement impossible de voir, du coteau de Fourvière, la ville de Lyon plongée dans un brouillard épais et glacial.

[2] Le bon Dr Rapou lui aussi est mort, comme la plupart des personnes que nous rencontrons au cours de ce récit. Nous avons trouvé dans les lettres du P. Gautrelet une relation détaillée de ses derniers moments. Cette mort fut celle d'un saint. Peu avant d'expirer, il dit : « Que je suis heureux d'avoir aimé les jésuites, les ordres religieux, la Sainte Église, le Pape et la Sainte Vierge surtout. Oh! elle, comme

exigea qu'il allât passer l'hiver sous un ciel plus clément. Le P. Provincial donna l'ordre du départ.

— « Le P. Gautrelet, nous disait-il, faisant allusion aux soins délicats dont il avait été jadis l'objet de sa part, m'a assez persécuté lorsque j'étais sous son obéissance; maintenant, à mon tour. »

L'humble religieux vit dans cette mesure un excès d'attention, mais il obéit avec la simplicité d'un enfant. Il écrivait, quelques jours après:

« La charité de mes supérieurs m'a envoyé à Cannes ; j'en suis honteux, ne me sentant aucunement malade et ne souffrant de rien. Au fond je m'imagine que cette absence et ce repos me faciliteront la tâche que vous connaissez et me mettront à même d'expédier plus promptement mon petit travail. Je l'ai apporté avec moi et dès aujourd'hui j'espère m'y mettre. »

Il trouvait dans la petite résidence de Cannes avec une douce température un peu de loisir : il ne lui en fallait pas davantage pour abattre beaucoup de besogne. Il n'était pas venu pour se pro-

je l'ai aimée ! C'est vrai, c'est vrai. C'est là toute ma consolation. »

C'était en 1884, le Dr Rapou habitait alors près de la Trappe de Notre-Dame des Dombes; ce furent des religieux trappistes qui l'assistèrent; le spectacle d'une fin aussi pieuse les jetait dans le ravissement.

mener sur la plage ensoleillée de la Croisette. Aussi, selon sa vieille habitude, une heure après son arrivée, on l'avait trouvé installé à sa table de travail et la plume courait sur le papier.

Le saint vieillard put se préparer dans cette paisible retraite aux émotions que lui réservait cette année néfaste. Quand il rentra à Lyon, les fameux décrets du 29 Mars étaient déjà comme la hache levée sur la tête des victimes pour frapper à heure fixe.

Nous n'avons pas à écrire l'histoire de cette honteuse aventure qui restera l'idéal du brigandage accompli sous le couvert de la légalité ; nous n'aborderons de ce récit que ce qui touche à la vie de notre vénéré Père.

Les autocrates qui nous gouvernaient alors avaient fait dans les mesures de proscription une place à part à la Compagnie de Jésus ; ils l'avaient honorée d'un *décret* pour elle seule, c'était le premier ; le second concernait tous les autres ordres religieux en bloc. On les mettait en demeure de remplir, dans le délai de trois mois, les formalités requises pour recevoir la reconnaissance ou autorisation légale ; faute de quoi, ce délai expiré, les communautés devaient être dissoutes.

Pour les Jésuites on procédait plus sommairement. Inutile de les inviter à demander l'autori-

sation ; « ce ne serait ni convenable ni digne » [1], car nul gouvernement civilisé n'accorderait aujourd'hui le bénéfice de la reconnaissance officielle à « la Société dite de Jésus. » — On décrétait donc, en ce qui concernait les Jésuites, que le délai de trois mois leur était accordé uniquement pour qu'ils eussent le loisir de pourvoir à leur déménagement. Le 29 Juin passé, toutes les résidences de la Compagnie de Jésus devaient être évacuées; quant aux collèges, nos maîtres et seigneurs voulaient bien proroger d'un mois pour laisser s'achever l'année scolaire.

Telle était la situation au printemps de 1880, quand le P. Gautrelet revint prendre son poste de supérieur de la maison de Fourvière. Quelles furent ses tortures morales pendant les trois mois qui s'écoulèrent entre la sentence et l'exécution, c'est le secret de Dieu ; le saint homme était trop accoutumé à dominer ses impressions pour en rien laisser paraître à ce moment.

En semblables circonstances, il y a pour le simple religieux une jouissance indéfinissable à se sentir sans appui humain, abandonné à la Providence divine, comme une barque sur un océan bouleversé par l'orage et qui serait assurée de ne pas périr [2]. Mais pour les supérieurs, c'est

[1] Rapport de M. Lepère, précédant les décrets.

[2] C'est Donoso Cortès, je crois, qui écrit quelque part cette

tout autre chose : leur lot, dit saint Paul, c'est la sollicitude, *Qui præest, in sollicitudine* [1].

Il fallait songer à l'avenir d'une grosse famille dont les membres allaient être dispersés, pourvoir aux nécessités de la vie matérielle comme aux exigences de la vie religieuse.

Puis, vers quel inconnu on avançait chaque jour ! Comment s'exécuterait le coup de force que le gouvernement avait résolu en un jour de folie et qu'il ne pouvait plus éviter ? Qu'est-ce que la défense du droit imposait à ceux qui portaient la responsabilité des intérêts menacés, et qu'est-ce que la prudence leur interdisait ? Autant de questions qu'il fallait étudier et résoudre pendant ces trois mois de mortelle attente.

Certes, ce n'étaient pas les conseils qui manquaient. Dans ces cas-là chacun a sa recette infaillible ; si seulement on l'écoutait, tout serait sauvé. Ces officieux inventeurs de plans de campagne, parfaitement chimériques pour la plupart, ne sont pas pour simplifier les difficultés, d'autant que c'est d'ordinaire une vraie sympathie qui les inspire et qu'en ne déférant pas à leurs avis, on contriste et on froisse des amis. En 1880

belle pensée à propos de l'Église : N'y aurait-il pas un charme exquis à se voir ballotté par la tempête dans une barque, avec la certitude de ne pas faire naufrage?

[1] Rom., XII, 8.

les religieux firent ce qu'il était raisonnable de faire pour tenir tête à la violence ; plus intéressés que personne dans cette triste lutte contre les pouvoirs publics, ils n'épargnèrent rien pour éclairer leur marche et arrêter une ligne de conduite dans laquelle la sagesse ne dégénérât point en pusillanimité ni la fermeté en étourderie.

Vint enfin ce 30 Juin, la première de ces grandes journées où le gouvernement de la République allait faire le siège des couvents et y pénétrer en appelant les serruriers à la rescousse.

Le départ de quelques-uns des rédacteurs des *Études* avait un peu réduit le chiffre de la communauté. Nous étions encore à Fourvière quinze prêtres et quelques frères coadjuteurs. Le soir du 29 Juin, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, quelques amis vinrent passer la récréation avec nous. Plusieurs même demandèrent à rester sous notre toit, pour être plus sûrs de se trouver là quand on viendrait forcer notre demeure. Ce fut une triste nuit que quelques-uns trouvèrent bien longue. Le P. Supérieur en passa la bonne part devant le Saint-Sacrement.

A quatre heures du matin, quand sonna selon l'usage la cloche du réveil, la maison était déjà cernée. On avait pensé qu'en opérant au petit jour, on éviterait l'émoi populaire, *Ne fortè tumul-*

lus fieret in populo[1]. Cependant, pour plus de sûreté, la troupe avait été réquisitionnée; nous apercevions de nos fenêtres des piquets de soldats de la caserne de Saint-Just postés sur les avenues du plateau de Fourvière. Plus de cinquante agents de police, sans parler de ceux qui se dissimulaient sous des habits civils, circulaient aux abords du sanctuaire; ils portaient ostensiblement le revolver à la ceinture.

Ce déploiement ridicule de force armée ne suffisait pas cependant à rassurer complètement les exécuteurs. Ils étaient trois: M. Perraudin, commissaire central de police, M. de Blocqueville, commissaire du quartier et un serrurier du nom de Payet, qu'on avait dû aller chercher au faubourg de la Guillotière. Il n'y a pas d'indélicatesse à nommer ces-gens là, leurs travaux de cette mémorable journée leur ayant été comptés comme services exceptionnels. M. Perraudin fut en effet décoré quelques semaines après et son acolyte ne tarda pas à avoir de l'avancement.

La maison de Fourvière n'est pas en alignement sur la terrasse qui occupe le sommet du plateau. On y accédait par un passage à air libre, fermé sur la terrasse d'une porte massive capable de résister assez longtemps. Les commis-

[1] Évangile de saint Mathieu, XXVI, 5.

saires tiraient désespérément le cordon de la sonnette et personne ne répondait.

Cependant le quartier s'était éveillé, les habitants accouraient, les ouvriers de l'église en construction arrivaient sur le chantier, les pélerins de Fourvière, toujours nombreux le matin dans la belle saison, débouchaient d'un peu partout. La terrasse se couvrait de monde et messieurs les exécuteurs, qui avaient bien sonné et appelé une grosse demi-heure, commençaient à faire une posture plaisante devant cette grosse porte. Ils songeaient à aller quérir une échelle pour enjamber la muraille, quand sur l'invitation de nos conseils, on consentit à introduire Monsieur le commissaire et ses deux suivants. C'était une avance courtoise; on le fit remarquer à M. Perraudin qui remercia. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice qu'il demeura correct dans tout le cours de ses opérations. On ne saurait faire plus proprement une laide besogne.

La porte extérieure franchie, le P. Provincial, le P. Gautrelet et quelques autres, assistés de nos conseils et de nos amis, firent entrer le commissaire dans un parloir. Là, on le somma de représenter le mandat du parquet l'autorisant à violer notre domicile. On sait que la loi française est formelle sur ce point. Le pouvoir administratif, en pénétrant de force dans la maison d'un citoyen,

foule aux pieds l'un des principes élémentaires du droit chez les nations civilisées.

M. Perraudin répondit qu'il venait pour faire exécuter le Décret concernant les communautés des Jésuites, et qu'il n'avait d'ailleurs d'autre mandat que celui de son chef hiérarchique, le préfet du Rhône.

— En ce cas vous n'entrerez pas.

— Mais c'est déjà fait.

— Vous vous trompez; vous n'êtes pas ici dans l'intérieur de la communauté; la porte qui y donne accès est fermée à clef et vous n'y entrerez pas sans effraction.

C'est ce que le rusé personnage aurait bien voulu éviter. On parlementa ainsi l'espace d'une grande heure. Enfin, il fallut bien se résigner à crocheter une serrure. A ce moment, Me Jacquier lut au serrurier l'article du Code qui le déclarait passible de poursuites pendant trente ans, pour l'acte de violence auquel il allait s'associer. Les commissaires sortirent et M. Perraudin s'avança le premier vers la porte située au fond du corridor des parloirs. Là se tournant vers le P. Gautrelet:

— Ainsi donc monsieur le Supérieur, vous ne voulez pas me faire ouvrir?

— Non, monsieur.

Le commissaire fit un signe à l'ouvrier; le

crochet grinça dans la serrure. Cela ne dura qu'un instant, mais un instant sinistre.

Quand la porte céda, M. Perraudin nous trouva tous lui faisant face, immobiles, silencieux. Le malheureux devint blême ; il entra d'un air assez embarrassé ; son calepin et son crayon l'aidaient toutefois à faire une contenance. Il allait et venait, affectant de prendre des notes. Voyant un corridor qui conduisait à un corps de logis attenant à la maison principale, il demanda où l'on allait par là. On le lui expliqua. Là-dessus, M. de Blocqueville jugea à propos d'intervenir d'une manière tout à fait spirituelle :

— Je vous l'avais bien dit, la maison a des communications secrètes avec tout le quartier.

Enfin, après une inspection assez minutieuse de nos chambres, s'étant bien assuré que nous n'avions pas fait de préparatifs pour une résistance à main armée, M. Perraudin, nous voyant tous réunis dans une salle, nous demanda à chacun notre nom, qu'il coucha sur le calepin où il écrivait depuis trois heures. Puis, se tournant vers le P. Gautrelet, de sa voix la plus mielleuse, il dit :

— Maintenant, monsieur le Supérieur, ces messieurs vont quitter la maison. Vous avez une issue au fond du jardin. Je pense que, pour vous épargner des désagréments, il vaudrait mieux

sortir par cette porte que par celle de la terrasse.

Avec sa bonté ordinaire, le P. Gautrelet allait être dupe de cette insinuation perfide, mais une protestation se fit entendre :

— Nous n'avons pas besoin de nous cacher ; nous pouvons sortir de chez nous sans honte. Nous n'avons aucun motif de craindre des manifestations hostiles.

Le commissaire savait ce qui l'attendait et il aurait bien voulu jouer un bon tour à la foule massée sur le plateau de Fourvière, en nous faisant disparaître à son insu. Toutefois il n'insista pas.

La violence avait été légalement constatée ; nous étions en mesure de traîner devant les tribunaux du pays le gouvernement qui venait de commettre contre nous un attentat qualifié crime par nos lois. Pour le moment, il ne nous restait qu'à quitter cette demeure d'où l'on nous chassait et aller déposer notre plainte devant la justice.

Pour accomplir sa mission jusqu'au bout et nous bien jeter dans la rue, M. Perraudin et son acolyte durent nous accompagner jusqu'à la grande porte extérieure. Nous nous faisions nos adieux les uns aux autres, et recevions la bénédiction de notre vénéré Supérieur ; chacun de nous portant son petit bagage, nous avions bien

l'air de gens qui vont sur le grand chemin à la garde de Dieu.

Or, voici qu'à peine la porte s'était-elle ouverte devant nous, une immense acclamation retentit : « Vivent les Pères ! Vivent les religieux ! » — Plusieurs milliers de personnes couvraient la place, on entourait chacun des expulsés, on leur baisait les mains ; plusieurs se mettaient à genoux en leur demandant de les bénir. J'ai vu de braves ouvriers maçons ou terrassiers en habit de travail, avec le tablier de basane, nous serrer la main en pleurant. Ce ne fut pas sans quelque peine que nous parvînmes à traverser la place au milieu de ces témoignages d'une sympathie qui nous arrachait des larmes à nous-mêmes.

Nous entrâmes dans le sanctuaire, pour y prier quelques instants, bien émus et bien tristes, mais cependant heureux et fiers d'avoir été à notre tour jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Cependant le P. Gautrelet était resté dans la maison avec les exécuteurs. Pour lui, il devait boire le calice jusqu'à la lie. Sous ses yeux, le commissaire central ferma la porte de la chapelle et y apposa les scellés. Il déclara ensuite qu'aux termes de ses instructions le P. Gautrelet pouvait demeurer à titre de propriétaire et de gardien de l'immeuble. Il poussa la bienveillance jusqu'à

prendre sur lui d'autoriser provisoirement un père âgé de quatre-vingts ans à y demeurer également.

Sa laborieuse besogne ainsi terminée, M. Perraudin s'en alla à l'Hôtel-de-Ville rendre compte à M. Oustry, préfet du Rhône. Il reçut sans doute des félicitations, en attendant la croix d'honneur qui ne tarda pas beaucoup à venir[1].

Ce n'était que le coup d'essai de ce malheureux homme; on jugea que c'était un coup de maître, et M. Perraudin fut chargé de conduire toutes les exécutions de ce genre qui se succédèrent à Lyon jusqu'à la fin de cette triste année et dans l'une desquelles le sang coula, un homme fut tué et plusieurs autres blessés.

On sait quel fut l'épilogue judiciaire de ces attentats accomplis par le gouvernement sur la personne et le domicile de citoyens français.

Une plainte en référé était, dès le jour même, introduite devant le tribunal civil. Le surlendemain, le préfet du Rhône comparaissait en personne; le P. Gautrelet assisté de quelques-uns de ses frères représentait les victimes. On n'était point encore blasé sur ces audaces ; l'émotion de

[1] Il était tout naturel que le régime qui déshonorait la croix d'honneur en la donnant pour de tels services en fît plus tard un article de commerce, avec lequel des aventuriers puissants se sont amassé des rentes.

la rue avait gagné le prétoire. Il y eut un frémissement dans la multitude qui se pressait à l'audience lorsque Me Genton ouvrit sa plaidoirie par cette apostrophe au représentant du gouvernement :

— Monsieur le Préfet, si nous étions en Angleterre, il y a trois jours que vous vous seriez assis au banc des accusés.

Le tribunal eût infailliblement fait justice et appris aux francs-maçons tout-puissants que la force n'est pas le droit ; mais la partie avait été réglée d'avance. On sait que, grâce à un jeu de procédure que l'honnêteté vulgaire ne comprend pas, l'action de la justice peut être paralysée quand le gouvernement est en cause. Voici comment :

Le préfet élève ce qu'on appelle un *déclinatoire*, c'est-à-dire, récuse le tribunal comme incompétent, sous prétexte qu'il s'agit d'un acte administratif, lequel ne ressortit point aux tribunaux ordinaires. Dans l'espèce, le tribunal, considérant que les questions de domicile privé sont essentiellement de la compétence des tribunaux civils, que les cours de justice ont précisément pour objet de protéger les personnes et les biens des particuliers contre les violences de n'importe qui, que c'est l'honneur des sociétés civilisées que la maison du plus humble citoyen soit invio-

lable même pour la première puissance de l'État, rejette l'exception, se déclare compétent et retient la cause pour être jugée au fond.

L'homme du gouvernement prend alors un *arrêté de conflit*, lequel suspend provisoirement les débats jusqu'à ce qu'un tribunal *ad hoc* ait statué sur la question de compétence.

Le tribunal des conflits avait été récemment reconstitué en vue des services dont le gouvernement sectaire pouvait avoir besoin ; il fut présidé par le ministre Cazot, signataire des *Décrets,* lequel devenait par conséquent juge et partie. De fait, il fallut sa voix pour créer une majorité dans le tribunal et rendre la sentence qui dépossédait les tribunaux civils et renvoyait les plaignants au Conseil d'État. Ce tribunal suprême avait lui-même été remanié dans l'année et sa décision était connue d'avance.

Pour qui ne se laisse pas éblouir par la fantasmagorie des mots, tout cela ressemble à une méchante comédie. En somme, cette machine juridique, avec ses ressorts compliqués, permet au gouvernement d'une nation soi-disant libre d'abriter l'autocratie sous le masque de la légalité ; du même coup, elle rend illusoires les garanties que les institutions modernes donnent aux simples particuliers contre l'arbitraire du pouvoir.

Les hommes du gouvernement violent vos droits ; vous les déférez aux tribunaux ; les prévenus déclarent qu'ils ont agi *administrativement ;* grâce à cette distinction, ils échappent aux juges dont l'indépendance assure l'équité, et ils vont se faire innocenter par un tribunal qu'ils président et qu'ils ont composé à leur convenance.

N'est-ce pas l'absolutisme moins le nom et la franchise ? [1].

[1] A huit ans de distance de ces événements, il n'est pas sans intérêt de passer en revue les noms des personnages qui en furent les tristes héros. Nous les enregistrons comme ils se présentent, sans établir de hiérarchie, nous permettant d'exprimer le vœu que le même inventaire soit fait partout où de semblables exécutions ont eu lieu.

M. Perraudin, commissaire central, décoré à la suite des exécutions, pour services exceptionnels. *Mort* en 1885 d'un mal répugnant (cancer à la langue), sans conversion et sans secours religieux. Enterrement civil, suivi par un très petit nombre d'individus.

Le préfet Oustry, mort en 1888, réconcilié avec Dieu et regrettant son passé. Appartenait à une famille chrétienne, avait été élevé pieusement, et comme tant d'autres, avait sacrifié sa conscience à son ambition.

Payet, serrurier, rue Chaponnay, Lyon. A fait faillite dans l'année qui suivit le crochetage. A dû quitter Lyon. On dit qu'il est *mort* de faim.

Abel Peyret, rédacteur du *Petit Lyonnais*, le seul homme qui, au moment où les religieux étaient jetés à la rue, ait fait entendre les cris : « *Vive la République! A bas les Jésuites!* »

A dû peu après s'expulser lui-même. Rayé du tableau des avocats, poursuivi pour escroqueries, bafoué par ses anciens amis politiques. On le dit *mort* dans la misère.

Deux ministres ont contresigné les Décrets :

1° *M. Lepère, mort* en 1884. Tout récemment, il était question d'élever un modeste monument sur sa tombe. Les conseils municipaux de Sens, de Joigny, d'Auxerre ont refusé dédaigneusement de souscrire. Même histoire que celle du préfet : élevé chrétiennement, dévoyé par la politique et le plaisir, amené par l'ambition à commettre des iniquités qu'il réprouvait intérieurement. A eu le temps de revenir à la religion et le courage de se repentir.

2° *M. Cazot.* Devenu pésident de la Cour de cassation, premier magistrat de la République, a eu ce que l'on appelle par euphémisme commercial, des *malheurs*; a dû donner sa démission : on ne parle plus de lui. Décidément ces hauts justiciers aiment trop les *affaires*.

M. Grévy, président de la République, expulsé de l'Élysée par le peuple français dans une explosion d'indignation et de dégoût. Puisse l'opprobre qui l'a atteint, après tant d'honneurs et de profits, lui enseigner que les présidents de République, aussi bien

Que les rois, dans le ciel, ont un juge sévère !

Puisse-t-il, lui aussi, s'humilier et se repentir! Cela lui sera plus utile au tribunal de Dieu que la fiction parlementaire à l'abri de laquelle un chef d'État peut sanctionner les iniquités les plus révoltantes, sans cesser d'être un type de vertu constitutionnelle.

Gambetta, le premier instrument des loges dans toute cette campagne qui dure encore, n'a pas survécu longtemps à l'expulsion des religieux; au bout d'un an, il a fait une fin sur laquelle plane encore un mystère malpropre.

M. Jules Ferry, l'homme de l'article 7, président du Conseil, lors des Décrets. Expulsé lui aussi au moment de sa plus haute fortune. Est présentement l'homme de France le plus chargé de haines et de malédictions. Semble fléchir sous le poids et fait pitié à voir.

Et nunc... intelligite, erudimini qui judicatis terram.

CHAPITRE XIII

Le lendemain de l'expulsion. — Douleurs silencieuses et ignorées. — La résidence de Fourvière propriété de la Sainte Vierge. — L'*Assomption* de Cannes. — La Mère Gautrelet. — Petit traité fraternel de la confiance en Dieu. — La mort d'une *sœur bien aimée*.

L'exécution du 30 Juin ayant dispersé la communauté de Fourvière, le P. Gautrelet restait presque seul dans cette vaste maison qui avait abrité dans ses beaux jours près de cent religieux. Le coup était rude, mais le saint vieillard vivait trop dans le surnaturel pour s'en laisser abattre. Comme cet évêque des premiers siècles, il estimait que souffrir persécution est une fonction essentielle de notre ministère[1].

Il était aussi trop Jésuite pour ne pas trouver très convenable d'être chassé quelquefois dans

[1] *Exilium veluti sui ministerii officium accepit.* Brev. rom. St. Eusèbe de Verceil, 16 décembre.

le cours d'une longue vie. Le soir du jour de l'expulsion, il avait repris son travail, interrompu depuis vingt-quatre heures. Parmi ses lettres de direction, nous en avons trouvé une qui porte la date du 30 juin ; elle contient à peine une allusion aux événements de la matinée. Ni son train de vie, ni son humeur, ni l'imperturbable douceur de sa physionomie ne parurent se ressentir de la secousse. Il fallait bien garder assez d'énergie et de confiance en Dieu pour consoler les autres. A quelques temps de là, il écrivait :

« Nous vivons ici, trois prêtres et quelques Frères coadjuteurs, dans une sorte de solitude qui deviendrait pénible si les occupations n'étaient pas là pour distraire. Nous attendons patiemment la continuation du 30 juin... C'est un coup bien fatal et bien dur que celui qui nous frappe en nous isolant et nous privant de ce qui fait la consolation, le bonheur et la force du religieux. Dieu, nous l'espérons, nous fera la grâce d'en tirer parti, puisqu'il est de foi que la persécution est une faveur et l'objet d'une béatitude. Le spectacle du monde est attristant, mais rappelons-nous que Notre-Seigneur ne veut pas que nous ayions peur et que saint Paul nous recommande d'être toujours joyeux. Fermez donc la porte à la tristesse, maintenez-vous dans la reconnaissance et la dilatation du cœur et glori-

fions Dieu dans ces mauvais jours par une paix inaltérable, une confiance que rien n'ébranle et un amour que rien n'affaiblit. »

(Lettre du 19 août 1880.)

Pour qui a connu la réserve du P. Gautrelet, ces quelques lignes donnent à entendre plus qu'elles ne disent. On ne saura jamais ce qu'il y eut de souffrances intimes pour les expulsés, dans les premiers temps qu'ils passèrent hors de chez eux. Nous ne parlons pas des privations matérielles. Mais on ne recommence pas sa vie à tout âge; beaucoup de religieux furent frappés au cœur le jour où ils franchirent le seuil de leurs couvents. Parmi nous, dans la seule province de Lyon, il y eut dans l'année vingt-quatre morts, le double de la moyenne ordinaire.

Cependant la mauvaise saison revenait avec son accompagnement ordinaire de malaises de plus en plus aigus. Dès le mois d'octobre, le P. Gautrelet était repris d'une toux que rien ne calmait. Comme un de ses frères lui conseillait de demander à repartir pour le midi :

— « Non, répondit-il, je ne suis plus qu'une vieille carcasse qui ne vaut pas la peine d'être soignée. »

Mais le bon Dr Rapou intervint encore, déclarant qu'au point où était arrivé son saint direc-

teur, il n'achèverait certainement pas l'hiver, si on ne se hâtait de l'envoyer respirer un air plus doux. Le P. Gautrelet quitta donc cette chère maison de Fourvière et, cette fois, pour n'y plus revenir.

Quelques mois après, devant les menaces de confiscation qui pesaient sur les propriétés des religieux expulsés, on dut se résigner à la vendre.

La ville de Lyon en eût fait volontiers l'acquisition. Un site incomparable, un vaste et bel enclos et plus encore peut-être le plaisir d'implanter sur la sainte colline un établissement bien laïque et bien désagréable pour la piété des pèlerins, c'était plus qu'il n'en fallait pour séduire les édiles d'alors. Des offres superbes furent faites et, si les Jésuites avaient eu la cupidité qu'on leur prête, l'occasion était bonne pour une affaire de premier ordre. L'inépuisable générosité des catholiques Lyonnais vint résoudre la difficulté de manière à satisfaire tous les intérêts. Une souscription produisit en quelques jours la somme nécessaire et la maison avec ses dépendances, soustraite tout à la fois à la rapacité du fisc et aux convoitises de la municipalité, entra dans le domaine de Notre-Dame de Fourvière. Si les anciens propriétaires avaient eu besoin de consolation, ils la trouvaient dans cet arrange-

ment qui faisait passer leur demeure aux mains de la très Sainte Vierge.

Le P. Gautrelet retourna donc chercher à Cannes le bon soleil qui lui avait déjà conservé la vie l'hiver précédent. Ce fut sa résidence pendant les six dernières années de sa vie. Il ne fut arraché que deux fois à sa paisible retraite, d'abord pour gouverner le collège de Marseille pendant un intérim de quelques mois au commencement de 1881, puis pour aller à Rome en 1883, prendre part à la congrégation générale qui devait donner un successeur au R. P. Beckx.

On l'avait enfin déchargé de toute supériorité et il pouvait se livrer sans contrainte à son attrait pour la prière et le travail :

« Je suis ici comme on met en lieu sûr, au moment du combat, les enfants et les vieillards qui ne peuvent plus se servir de leurs armes. Ma santé se soutient ; je fais quelques riens et Dieu me fait la grâce de ne pas m'ennuyer. » (Lettre du 30 décembre 1881.)

La vénération dont il était l'objet parmi nous se traduisait par quelques attentions un peu exceptionnelles que le saint vieillard subissait, mais auxquelles il ne se résigna pas sans peine. Comme on le rappelait vers le Nord, quand les grosses chaleurs de l'été rendaient le séjour de Cannes trop fatigant pour lui, sa conscience

s'émut de ces allées et venues qui ne lui paraissaient pas conformes à l'esprit de la pauvreté religieuse. Il exposa son inquiétude à son conseiller ordinaire, le vénérable P. Rubillon, assistant de France. Celui-ci le rassura : « Obéissez simplement, lui écrivait-il, et personne, je pense, ne se scandalisera de voir un vieillard de soixante-quinze ans passer l'hiver dans un endroit et l'été dans un autre, quand ses supérieures le jugent à propos. »

On a vu plus haut que la privation de la société de ses frères était pour le P. Gautrelet une souffrance sérieuse. Cette épreuve allait s'aggraver, encore. Les expulseurs n'avaient pas épargné la petite résidence de Cannes. *Trois* Pères la composaient, on les avait *dispersés* et aucun d'eux n'habitait la maison qui leur appartenait. La gracieuse chapelle qu'ils venaient de construire et qu'ils avaient eu à peine le temps d'inaugurer était comme toutes les autres fermée et gardée par les sceaux de la République. Le P. Gautrelet dut accepter l'hospitalité d'une communauté religieuse qui ne craignit pas de s'attirer des désagréments, en recueillant un de ces êtres dangereux contre lesquels l'État éprouvait le besoin de se défendre. Il écrivait le 17 décembre :

« Me voici à Cannes depuis quelques semaines. La douce température de ce pays, le repos et le

calme me font espérer que je passerai ici l'hiver sans encombre. Je reste à l'aumônerie des Dames de l'Assomption, mais je ne suis pas leur aumônier; je suis admirablement bien au point de vue du climat, de la tranquillité, des soins. Je puis travailler, je ne souffre pas et quoique le spectacle de tout ce qui se passe soit bien propre à attrister, grâce au travail et à la présence de Notre Seigneur je mène une vie douce, trop douce même quand je pense à la position de tant d'autres. »

A ce moment, sa sœur craignant qu'il ne manquât de quelque chose, eut la charitable pensée de mettre à sa disposition une somme de mille francs. Le Père refusa, car il n'avait besoin de rien, assurait-il. Sur de nouvelles instances, il consentit à accepter cette fraternelle aumône, non pour ses nécessités personnelles, mais, pour ceux de ses frères qui, grâce à la persécution, partaient alors pour renforcer sa chère mission d'Orient.

— « Pour eux, oui, écrivait-il; la seule province de Lyon aura tout à l'heure envoyé plus de quarante missionnaires en Syrie et en Arménie. »

Comme toujours la tempête accomplissait son rôle providentiel, et en forçant les religieux à s'expatrier, elle transportait au loin des semences de vie.

Cette généreuse sœur, pour laquelle le P. Gautrelet avait toujours atténué quelque peu l'austérité de sa vertu, jusqu'à l'appeler quelquefois *ma bien-aimée sœur*, était alors dans un état de santé qui inspirait des inquiétudes sérieuses. D'une année seulement moins âgée que son frère, elle se dévouait depuis près de soixante ans au service des malades à l'hôpital d'Auxonne, et il y avait plus de vingt-cinq ans qu'elle gouvernait sa communauté.

La Mère Gautrelet était un type de religieuse hospitalière, alliant les tendresses et les délicatesses d'une mère avec une énergie et une fermeté toutes viriles. Le général Ducrot disait d'elle : « Cette femme est une ligne droite. » — Lors de l'invasion du choléra en 1856, elle fit son devoir avec cette simplicité, ce naturel qui donne à l'héroïsme un je ne sais quoi d'achevé, comme dit Bossuet. Le P. Gautrelet lui écrivait alors :

— « J'ai honte de moi en voyant ce que vous faites. Une de vos journées en vaut bien dix des miennes. »

Une autre fois, dans une épidémie qui remplissait l'hôpital de varioleux, comme le médecin lui recommandait certaines précautions pour sa propre personne, insistant sur le danger de la desquamation. — « Quel mot ! répliqua-t-elle en riant ; et les anges gardiens donc ? »

Pendant toute la durée de la guerre, la petite phalange des hospitalières d'Auxonne eut à soigner de trois à quatre cents malades. La Mère Gautrelet fit des prodiges ; un jour qu'un médecin militaire s'étonnait que quelques femmes pussent suffire à pareille tâche :

— « Monsieur, lui dit-elle, quand le moissonneur se lève à quatre heures du matin et travaille jusqu'à neuf heures du soir, il laisse pas mal de javelles derrière lui. »

Le maréchal de Mac-Mahon vint à son tour visiter l'hôpital, et après avoir vu à l'œuvre la mère Gautrelet et ses filles. — « Vraiment, disait-il à son entourage, ces femmes-là sont vaillantes comme des grenadiers de Magenta. »

Le P. Gautrelet n'était jamais venu voir sa sœur que lorsqu'il était appelé pour donner la retraite à la communauté. Sauf des circonstances exceptionnelles, il ne lui écrivait guère plus d'une fois par an. Il savait que cette femme forte avait moins besoin que d'autres du secours de ses lumières et de ses encouragements ; c'en était assez pour réduire cette correspondance au strict nécessaire.

Mais lorsque la vénérable religieuse fut atteinte du mal qui en quelques mois devait miner sa robuste constitution, lorsque surtout son frère sut qu'à la souffrance physique s'ajoutait le lourd

surcroît de l'angoisse de l'âme, il ne crut pas devoir plus longtemps faire violence aux vrais sentiments de son cœur. Pendant toute l'année 1881, ses lettres se suivirent à intervalles de plus en plus rapprochés, et il trouva pour consoler la chère malade des accents où sans doute domine toujours la foi du religieux, mais où la tendresse du frère ne sait plus se dissimuler. A notre avis, on pourrait extraire de ses lettres un excellent petit traité de la confiance et de la paix à l'usage spécial des âmes pures éprouvées par la terreur des jugements de Dieu.

— « Le cœur est-il encore sous le pressoir? Oh! ma chère sœur, ne mettez pas en doute l'amour de Notre-Seigneur pour sa petite servante... Je trouve pour mon compte une grande assurance à me tenir aux pieds du Divin Maître. Il me semble qu'il ne peut me chasser de là... Et même je suis intimement convaincu qu'on ne peut se tenir à ses pieds que parce que l'on est déjà dans son cœur (13 janvier 1881).

Et quelques jours après :

— « En vérité, chère sœur, si le bon Dieu ne donne pas le ciel à ceux qui lui ont consacré leur vie et dont l'unique souci a été de lui plaire, dites-moi, pour qui le réservera-t-il?

» Les pensées qui nous attristent et nous découragent ne viennent pas de Dieu, mais du démon,

ennemi de Dieu et des âmes... Si votre sort dépendait de votre frère, craindriez-vous? Non, vous me connaissez assez pour être sûre de n'avoir rien à redouter. Est-ce que Notre-Seigneur n'est pas votre frère, votre ami? Et vous avez peur de Jésus-Christ! »

Nous ne résistons pas au plaisir de citer encore; vraiment on peut se demander s'il est possible de parler de la souffrance avec plus d'onction; on voit que comme son Maître, le saint religieux était savant dans l'infirmité [1].

— « Vous êtes toujours sur la croix, je le sais. Ah! que la science de la souffrance est difficile à apprendre et que la pratique est loin de la théorie! Cependant le Divin Maître est là; il ne nous chargera pas au-dessus de nos forces, et s'il nous éprouve, c'est en accordant la grâce de profiter de l'épreuve. Courage donc! Les jours et les nuits passent péniblement, mais enfin ils passent, le mérite ne passe pas. Un jour de souffrance accepté pour Dieu, enduré avec patience, lui est plus agréable que des semaines entières de travail et de dévouement. Souffrir, c'est plus que travailler. L'office de victime est de tous le plus excellent et le plus lucratif... Il me semble que le lit du malade est comme un autel où il est immolé par la souffrance... »

[1] *Virum dolorum, scientem infirmitatem. Isaïe,* LIII.

Cette pensée plaît à l'homme de foi qui s'est accoutumé à voir Jésus-Christ partout; elle revient d'elle-même sous sa plume. — « Après la chapelle, l'infirmerie est la pièce la plus respectable de la maison. Sur l'autel, Jésus-Christ s'offre et s'immole en personne ; à l'infirmerie, il s'offre et s'immole dans ses membres. Notre-Seigneur, pendant sa vie mortelle avait des tendresses particulières pour les malades. Il n'a changé ni ses sentiments ni ses habitudes. Vous voyez bien que c'est le moment de dire l'*Alleluia*. »

La Mère Gautrelet avait auprès d'elle ses deux nièces qui depuis longues années étaient venues la rejoindre au poste de dévouement. C'est par elles que le P. Gautrelet était tenu au courant des progrès du mal ; c'est par elles et pour elles aussi qu'il faisait passer avec une exquise délicatesse ses pieuses consolations.

— « Dites à ma sœur que je suis bien des fois chaque jour près d'elle par la pensée et par le cœur. Je prie Notre-Seigneur, pour l'amour duquel nous nous sommes séparés, de la consoler et encourager, comme je voudrais pouvoir le faire par ma présence. Il le fera infiniment mieux que je ne saurais le faire malgré tout mon désir. »

La Mère Gautrelet s'éteignit doucement le 2 mars 1882 ; cette mort fut un deuil public. La

ville d'Auxonne s'honora elle-même par les regrets qu'elle donna à cette grande servante des pauvres et la pompe extraordinaire dont elle voulut entourer ses funérailles. Le maire se fit l'interprète des sentiments de tous en prononçant devant l'immense multitude qui y assistait, l'éloge de « celle qui avait consacré cinquante-neuf ans de sa vie à soigner toutes les souffrances et à consoler toutes les douleurs. »

En d'autres temps, on ne verrait là que l'accomplissement d'un devoir de simple convenance, mais aujourd'hui il y a quelque mérite pour un homme public à rendre hommage au dévouement qui se cache sous la bure et la cornette d'une religieuse.

A la nouvelle de cette mort, le P. Gautrelet écrivit à ses nièces une lettre que nous nous reprocherions de ne pas reproduire tout entière. On y sent trembler les larmes. Les personnes qui ont connu le saint vieillard, le verront là sous un aspect nouveau, on dirait volontiers plus *humain*. Nous ne craignons pas qu'elles en soient scandalisées :

Cannes, 3 mars 1882.

» Vous voilà donc une seconde fois orphelines... C'est bien le mot.

» Dites avec moi : Seigneur, vous nous l'aviez

donnée, vous nous la reprenez. Que votre saint nom soit béni !

» Oui, mes chères nièces que j'aime comme mes filles puisque vous n'avez plus de père ni de mère, il faut adorer et aimer la sainte volonté de Dieu. Que le souvenir de celle que nous avons perdue nous rappelle la nécessité de nous dévouer, de nous sanctifier, de rendre notre vie toujours plus agréable à Dieu et plus utile au prochain. La vie est courte, mais le ciel est là... nous y retrouverons ceux que nous avons perdus.

» Voulez-vous m'en croire?... Ne restez pas dans votre douleur, allez au devoir. Ne craignez pas d'oublier votre chagrin. Faites-le pour Dieu et pour celle que vous pleurez. Soyons utiles aux défunts en priant pour eux, en nous dévouant à Dieu, en nous dépensant pour le prochain. C'est là aimer sérieusement et utilement.

» Vous relèverez vos cœurs ; vous serez l'édification de la communauté et aussi la consolation de celui qui vous aime, non plus seulement comme des nièces mais comme ses sœurs et j'allais dire comme ses enfants. »

Deux ans après, à l'automne de 1884, le P. Gautrelet vint une dernière fois à Auxonne donner les exercices de la retraite à la communauté des Hospitalières. L'aumônier le conduisit tout d'abord à la salle de réunion des religieuses pour

lui montrer le portrait de sa sœur, œuvre d'un peintre de mérite et parfaitement ressemblant. Le saint vieillard le regarda avec un léger sourire, puis il récita lentement le texte de saint Paul : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* [1]. Il n'en dit pas davantage et se recueillit profondément.

Si détaché que fut le P. Gautrelet, la perte de sa sœur avait été pour lui un coup profondément douloureux ; mais c'est dans de telles circonstances que l'on peut mesurer les délicatesses de son humilité. Personne, dans son entourage, ne sut qu'il venait d'être frappé dans ses plus chères affections. Sa correspondance même ne porte pas trace de la blessure qu'il avait au cœur. Plusieurs lettres écrites à une date très rapprochée de la mort de sa sœur et à des personnes avec lesquelles il traitait sur le ton d'une intime confiance, ne font pas même mention de son deuil. Ceux qui ont connu le saint homme ne s'en étonneront pas; son incroyable mépris de lui-même ne lui eût pas permis d'entretenir quelqu'un de ce qui n'intéressait que sa personne.

[1] Jésus-Christ réparera notre corps misérable sur le modèle de son corps glorifié. Philipp. III, 21.

CHAPITRE XIV

M^lle^ Louise de M... — Les origines de la *Pieuse-Union*. La véritable part du P. Gautrelet dans l'œuvre. — Il emploie le frein beaucoup plus que l'éperon. — Il rédige les constitutions. — Mort de la fondatrice. — La première fleur du parterre de la *Pieuse-Union*.

Nous arrivons maintenant en face d'une œuvre importante dans laquelle le P. Gautrelet eut une part trop considérable pour qu'il soit possible de n'en point parler au cours de ce récit. D'un autre côté, la discrétion impose ici au narrateur des limites étroites ; le temps n'est pas venu de raconter, avec les développements qu'elle comporte, l'histoire à laquelle le saint religieux se trouve mêlé.

La *Pieuse-Union* — nous ne désignerons pas autrement l'œuvre dont il s'agit — reconnaît pour fondatrice Mademoiselle Louise de M..., sœur de l'amiral de M..., ancien ministre de la marine et aussi grand chrétien que vaillant soldat. Made-

moiselle Louise de M... fut elle-même une personne d'un rare mérite, unissant à une haute intelligence cette élévation et cette ardeur de sentiments qui pousse aux généreuses entreprises et cette force de volonté que rien ne rebute. On disait d'elle qu'il y avait dans cette femme l'étoffe d'un homme d'État. Une fois éprises de l'amour de Dieu, de telles âmes ne se contentent pas des voies frayées.

C'est en 1857 que mademoiselle Louise de M... se mit sous la direction du P. Gautrelet, alors provincial de Lyon ; il ne cessa plus d'être pendant près de trente ans son conseil, sa lumière, son appui. Les trésors de grâce qu'il ne tarda pas à découvrir dans l'âme de sa fille spirituelle le ravissaient au point qu'il estimait ses communications avec elle comme une faveur singulière de la bonté divine à son égard.

Dès lors aussi, l'idée de la *Pieuse-Union* commençait à poindre dans l'esprit de mademoiselle Louise de M... Ce n'est pas le P. Gautrelet qui la lui avait suggérée, non plus qu'il ne fut dans la suite l'organisateur de l'œuvre. Maintes fois, au contraire, dans sa correspondance, il semble avoir à cœur de décliner toute participation, et bien plus encore, toute initiative dans la fondation nouvelle.

Voici comment il répondait aux premières

ouvertures qui lui étaient faites vers 1860 :

« ... Je serais heureux aussi de contribuer à la réalisation d'un désir que je partage ; vous savez que je n'en ai guère l'espoir : outre mes occupations qui m'en enlèvent la facilité, il y a au fond de mon cœur comme une réponse secrète qui me fait comprendre que cette grâce n'est pas pour moi : je ne m'en plains pas, je m'en humilie, et je porte envie à ces âmes généreuses que Dieu a préparées par le sacrifice et l'amour souffrant à être les apôtres de son Cœur si aimant et si souffrant, j'envie votre sort, et vous félicite de cette faveur que je regarde comme insigne. »
(Lettre du 12 novembre 1860.)

Plus tard, quand l'œuvre était déjà entrée depuis plusieurs années dans la période d'exécution, le P. Gautrelet refusait encore avec beaucoup d'humilité, mais aussi beaucoup d'énergie d'y rien mettre du sien. Les lettres qu'on va lire précisent très bien et ses sentiments et son attitude.

— « J'ai dit, il est vrai, que pour moi *le dernier mot de Dieu n'était pas dit sur votre œuvre*. Cela signifie que je ne connais pas l'avenir. Vous savez que deux sentiments m'ont toujours accompagné : la *confiance* que Dieu bénirait, et l'*incertitude* du comment. Je vous ai toujours dit : Je n'ai pas la grâce de lumière, mais j'ai la grâce de

confiance dans le bien qu'elle est appelée à faire. » (Lettre du 20 août 1873.)

— « Je ne voyais pas comment je pourrais vous être utile en rien, ni à vous ni à l'œuvre. Mes idées, ou plutôt mes affections n'ont pas changé, mais Dieu ne trouve pas en moi l'instrument convenable pour s'en servir; je manque de la lumière spéciale et de la grâce particulière, nécessaire pour cette création ou formation. Je le sens : je vous l'ai dit maintes fois ; vous faites l'incrédule, mais il faudra bien se rendre à l'évidence.

» Je vois avec une intime consolation votre œuvre s'asseoir et s'enraciner. Oui, tenez à votre plan. L'avenir vous donnera raison. Ce qui m'offusquait est précisément ce qu'il y a de plus essentiel et le caractère le plus significatif et le plus intéressant. Ce n'est pas la première fois que je me fourvoie, mais Notre-Seigneur qui a commencé saura bien continuer et achever, je ne dis pas *avec* ou *par*, mais sans et presque *malgré* l'inintelligent ouvrier qui, n'étant que goujat, voulait faire l'architecte. Vous allez ici vous récrier et prendre la défense de ce pauvre homme, je vous en sais gré, mais vous ne changerez pas la vérité. » (Lettre du 30 septembre 1873.)

Ce qui inspirait au saint religieux cet humble

langage, ce n'était point seulement sa défiance accoutumée de ses propres lumières, mais encore et surtout le respect pour l'action de l'Esprit-Saint dans les âmes, qu'un sage directeur a le devoir de constater et de contrôler, mais à laquelle il ne doit jamais se permettre de mêler ses vues personnelles.

Persuadé que mademoiselle de M... était l'instrument choisi de Dieu pour l'établissement de la *Pieuse-Union*, le P. Gautrelet se fit une obligation de conscience de lui laisser le dernier mot, alors même qu'il ne pouvait se dispenser de donner son avis. Lorsque, dans ces dernières années, l'association ayant pris sa forme définitive, il en rédigea les constitutions, il écrivit à sa fille spirituelle, en lui envoyant une partie de son travail :

— « Vous trouverez peut-être des articles qui ne cadreront pas avec vos idées ; non seulement vous êtes libre de les éliminer, mais c'est votre devoir de faire passer tout à votre laminoir et d'écarter tout ce que vous croiriez tant soit peu hasardé ou suspect. *Vous avez grâce pour cela.* » (Lettre du 23 janvier 1880.)

Il n'était pas hors de propos de rappeler ces détails. Nombre de personnes ont pu croire que l'établissement de la *Pieuse-Union* était l'œuvre du P. Gautrelet. L'intérêt de la vérité, qui prime

tous les autres, nous faisait un devoir de citer les témoignages qui ne permettent pas de lui en attribuer l'honneur.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a pensé à réunir sous une règle religieuse des personnes vouées à toutes les œuvres de zèle et de charité, mais d'ailleurs ne se distinguant extérieurement des autres personnes du monde que le moins possible.

Telle fut l'idée première de sainte Angèle de Mérici dans l'institution des Ursulines et de saint François de Sales dans celle de la Visitation. Les circonstances ne permirent point de la réaliser alors. Les nécessités spéciales de notre temps nous y ramènent. L'animosité croissante contre les ordres monastiques, les tendances de plus en plus accentuées des législations modernes à leur rendre la vie impossible, la persécution organisée ainsi contre elles à l'état chronique, semblent appeler des modifications dans les formes anciennes de la vie religieuse. Déjà, plusieurs Instituts se sont fondés sur des bases en rapport avec cet état de choses, assurant tout à la fois à leurs membres et les avantages de la règle et la possibilité de se dévouer sans avoir à redouter les vexations administratives.

C'est là une pensée fondamentale que nous trouvons à l'origine de la *Pieuse-Union*. D'autre

part, une société assez ouverte pour que les âmes affamées de perfection et de dévouement y puissent trouver place, quelles que soient d'ailleurs les exigences de la position sociale, une règle assez large pour laisser se produire toutes les bonnes et utiles initiatives, assez intérieure et assez forte pour relier toutes les volontés dans l'unité d'esprit, tel fut l'idéal entrevu et poursuivi par la fondatrice.

Comme dans toutes les créations de ce genre, le plan ne fut ni réalisé ni même conçu tout d'un jet. Il se dessina à la longue et après bien des essais et des tâtonnements. Parmi les moyens que Dieu emploie pour manifester sa volonté, il faut toujours compter le temps et l'expérience. C'est la leçon que le P. Gautrelet répéta pendant vingt-cinq ans à mademoiselle de M... et à ses compagnes. Dès 1860 il écrivait :

— « *Commencer*, oui, vous savez que c'est ma pensée. Il y a assez longtemps que l'on *réfléchit*, que l'on parle, que l'on écrit ; il faut *faire*... Mais ne commençons pas par le *parfait*, nous ne pourrions pas descendre et il faut monter ; les œuvres commes les personnes doivent avoir leur enfance. » (Lettres du 16 octobre 1860.)

Deux ans après, mademoiselle de M.... lui ayant exprimé le désir de le voir et de se concerter avec lui sur des mesures à prendre, il l'ex-

hortait encore à laisser au temps et à la grâce de Dieu de débrouiller les obscurités.

« J'aurais certainement une grande consolation à vous voir, à m'entretenir avec vous des intérêts de votre œuvre ; mais elle ne me paraît pas arrivée au point où mon intervention puisse être vraiment utile : telle est ma conviction personnelle bien arrêtée... Dieu garde encore le secret par rapport à l'avenir de cette œuvre, probablement il veut lui laisser encore pousser plus avant des racines dans l'humilité et l'obscurité. Respectons ses desseins et laissons-le conduire une œuvre qui est la sienne ; qu'il nous suffise de savoir que nous travaillons pour lui et qu'il le sait. » (Lettre du 6 mai 1862.)

On voit que le sage directeur fit dans toute cette grave entreprise beaucoup plus usage du frein que de l'éperon. Quinze ans plus tard il écrivait encore :

« Le dernier mot n'est pas encore dit sur cette œuvre, et Notre Seigneur seul sait ce qu'il veut et ce qu'il fera. Toujours est-il qu'elle aura commencé sous les auspices de la croix, qu'elle n'aura grandi que dans la souffrance, et que l'action de Dieu, quoique très réelle, s'est si bien cachée, que ses pauvres petites créatures se sont évertuées à faire quelque chose, sans trop pouvoir se satisfaire et se promettre d'aboutir.... O

pauvre petite fourmi ! » (Lettre du 10 août 1877.)

Mais la prudence ne paralysait point l'affection et le dévouement du saint religieux pour la congrégation naissante que les épreuves marquaient à ses yeux du signe des complaisances divines.

— « Maintenant, disait un jour, Mademoiselle de M..., le P. Gautrelet aime la *Pieuse-Union* plus que moi. »

En 1881, la Société reçut de Rome un bref laudatif ; c'était une première prise de possession officielle de la vie ; le P. Gautelet put alors mettre la dernière main à la rédaction de ses constitutions [1].

L'œuvre achevée, Mademoiselle Louise de M.... termina par une sainte mort une vie dont l'amour de Dieu avait été l'unique occupation et qu'elle même résumait en deux mots :

— « J'ai dit : Dieu seul ! J'ai eu : Dieu seul ! »

Elle expira le 27 juin 1885, assistée par le père de son âme, qui l'avait soutenue dans sa laborieuse tâche et qui devait si tôt la rejoindre dans le sein de Dieu. Devant sa dépouille mortelle, et au milieu de la pieuse émotion des assistantes, le P. Gautrelet entonna, non point le *De profundis*, mais le *Te Deum*. Cette héroïque servante

[1] Enfin l'institut de la Pieuse-Union a été approuvé par décret pontifical en date du 16 mai 1886.

du Sacré-Cœur de Jésus laissait en effet un parfum de sainteté qui devait attirer sur sa tombe plus de prières confiantes que de larmes et de regrets. Il y a peu de de mois, l'officialité diocésaine faisait dresser, avec le soin minutieux qu'on apporte en pareil cas, le procès-verbal d'une guérision miraculeuse obtenue par l'intercession de la Mère Louise de M...

Un an auparavant, le P. Gautrelet avait également assisté dans son dernier passage la plus jeune des filles de cette admirable mère, « la première fleur que le Divin Maître ait cueillie dans le parterre de la *Pieuse-Union*. »

Mademoiselle Marie S... appartenait à une famille d'Annonay, distinguée moins encore par le rang et la fortune que par les traditions de foi, de piété et de charité qui y étaient héréditaires. De bonne heure elle fit à Dieu le sacrifice de toutes ses espérances mondaines, et dès lors elle ne connut jamais de réserve dans son holocauste. Toutefois les combats ne lui manquèrent point ; une nature ardente et forte lui en fournit des occasions fréquemment renouvelées. Le P. Gautrelet fut encore le guide préparé par la Providence pour cette âme d'élite ; il lui fit faire en peu de temps beaucoup de chemin. Voici comment s'exprime une note venue de l'Assomption de Cannes :

— « Mademoiselle Marie S... qui était bien la plus douce et la plus angélique créature que j'aie connue, disait que tout ce qu'il y avait de bon en elle était l'œuvre du saint Père. Gautrelet. »

Atteinte, peu après son entrée à la *Pieuse-Union*, du mal de poitrine qui allait l'emporter à la fleur de l'âge, elle fut envoyée à Cannes pour y passer l'hiver sous un ciel plus clément. Admise dans la communauté de l'Assomption où le P. Gautrelet recevait lui-même l'hospitalité, elle put aisément profiter de sa direction. Il lui enseigna le grand art de se sanctifier par la souffrance et la parfaite oblation de soi-même sur la croix. L'âme de la jeune fille avait une merveilleuse ouverture pour cette mâle doctrine. Aussi elle s'élevait sur les sommets avec un élan et une constance qui jetaient le saint vieillard dans une sorte de stupeur :

— « Je me sens inspiré, disait-il, de pousser cette enfant à tous les sacrifices, car en ce genre rien ne l'effraye, et je crois qu'elle a peu de temps à en faire. »

Au mois de mai 1884, on la ramena à M.... C'était pour recevoir la dernière bénédiction de celle qui était devenue sa mère et pour donner à toute la petite famille de la *Pieuse-Union* le consolant spectacle d'une fin manifestement marquée

du signe des prédestinés. Le P. Gautrelet, rappelé lui aussi vers le nord pendant la saison chaude, se trouva présent à cette bienheureuse mort. Ici nous transcrivons les dernières pages d'une notice sur la vie et la mort de cette enfant de bénédiction ; elles ont une fraîcheur et un parfum auxquels il n'y a rien à ajouter.

« Le 16 juin le R. P. Gautrelet lui donna les derniers sacrements, à la suite d'une crise douloureuse ; elle les reçut avec une joie profonde, avec le calme de l'âme qu'aucun regret ne trouble et qui, toujours fidèle, accomplit jusqu'à la fin les volontés de son Maître.... Après la cérémonie, s'apercevant que plusieurs d'entre nous pleuraient non loin d'elle, elle nous tendit ses chères mains et avec un accent de tendresse et de conviction profonde, elle nous dit : « Ce sera toujours l'*Unum sint... au ciel comme sur la terre.* » — Le mardi et le mercredi furent un peu plus calmes ; elle reçut son frère et sa mère appelés en toute hâte, leur fit ses dernières recommandations et les vit partir jeudi avec cette sérénité qui ne se démentit pas un seul instant.

» Le jeudi, les progrès du mal furent rapides ; le P. Gautrelet lui appliqua toutes les indulgences ; les signes avant-coureurs de la mort se multipliaient d'heure en heure, et malgré les assurances du médecin qui espérait qu'elle passerait

encore la nuit, aucune d'entre nous ne partagea cette illusion.

» Elle dormit quelques heures d'un sommeil douloureux, puis se réveillant avec ce sourire qui ne la quittait plus depuis trois jours : *Cette fois c'est la mort*, dit-elle, *allumez mon cierge ;* » et comme on lui répondait qu'il était allumé, elle reprit avec la même tranquillité : « *Vous voyez bien que c'est la mort, puisque je n'y vois plus.* » Mais son regard ne resta voilé qu'un instant, elle nous distingua toutes jusqu'à la fin ; elle demanda à recevoir une dernière fois Notre-Seigneur, et pendant qu'on allait chercher le Saint-Sacrement, elle dit à celle de nous qui la gardait :

— « *Ah ! ma petite sœur, quelle joie m'inonde, quelle paix, quel bonheur !...* »

» Elle renouvela ses vœux en union avec toutes ses sœurs, et après avoir tendu ses bras vers la Sainte Hostie, elle demeura quelques instants absorbée dans cette possession divine.

» Elle demanda qu'on lui récitât le psaume *Lætatus sum*, qu'elle avait toujours appelé *son psaume chéri ;* un sourire céleste illuminait ses traits pendant que le R. P. Gautrelet lui en commentait quelques versets et aussitôt après, jetant un regard sur le crucifix placé en face d'elle, elle s'écria avec un accent d'ineffable reconnaissance :

« *O Jésus, merci... merci... merci de votre croix!...* »

» Elle demanda qu'on lui récitât le *Suscipe*, répéta plusieurs fois elle-même : « *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis*, » puis sur la proposition qu'on lui fit de dire le Magnificat : « *Chantez-le* », s'écria-t-elle. Comme nous ne répondions rien, elle repéta avec plus de force encore :

— « Oh! chantez-le donc, si vous en avez le courage. »

« Elle demanda aussi un cantique qu'elle aimait particulièrement, mais elle n'eut pas la force de l'entendre. Sa vie s'en allait rapidement; le P. Gautrelet récita les dernières prières et prononça plusieurs fois le nom de Jésus. Notre angélique mourante rassemblant alors toutes les forces qui lui restaient, ou plutôt concentrant dans son cœur toute cette vie qui l'abandonnait, nous l'entendions appeler celui que déjà peut-être elle contemplait sans voile...

— « *Jesus!*... Veni! Veni! Veni !... »

« Ce furent ses dernières paroles et, quelques minutes après, à l'aurore de la fête du Sacré-Cœur, à l'heure même où les premiers rayons du soleil éclairaient cette grande journée, notre ange déployait ses ailes, emportant dans son cœur où elle venait de le recevoir. Celui qui allait devenir son juge!... »

CHAPITRE XV

Le trait caractéristique de la sainteté du P. Gautrelet, une humilité *effrayante*. — Sa modestie, son oubli de soi-même. — L'humilité difficile et rare entre toutes. — Sa bonté exquise pour ses inférieurs, pour les pauvres et pour les malades. — Son indomptable patience. — La charité se fait tout à tous ; elle accomplit des métamorphoses. — Un saint austère devient aimable et enjoué. — Mortification. — La religion du travail. — Les écrits du P. Gautrelet.

Quelques jours après la mort du P. Gautrelet, le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul, nous lisions, dans le Bréviaire romain, ces quelques lignes où est esquissée la physionomie de ce grand serviteur de Dieu :

« Au milieu de toutes ces importantes affaires, on le vit toujours uni à Dieu, affable pour tous, égal à lui-même, simple, droit, humble, fuyant avec horreur les honneurs, le confortable et le bien être [1]. »

[1] *Haec inter et alia gravissima negotia, Deo jugiter intentus, cunctis affabilis ac sibi semper constans, simplex, rectus,*

L'âme encore pleine des souvenirs du vénéré Père que nous venions de perdre, nous fûmes frappé de la ressemblance de ce portrait avec le P. Gautrelet lui-même. Nous ne doutons pas que ceux qui l'ont connu ne partagent cette impression.

Il y a toutefois dans la physionomie morale comme dans tout visage humain quelque trait caractéristique qui lui donne son originalité. Nous n'hésitons pas à dire que cette note saillante de la vertu du P. Gautrelet fut son humilité, cette *humilité effrayante*, comme disaient certaines personnes qui l'ont vu de près; on a pu s'en convaincre déjà en parcourant ces pages. Il était aisé de voir que ses pensées, ses désirs, sa volonté tout entière étaient orientés dans ce sens. Une devise trouvée dans son Bréviaire nous révèle le fond de son cœur : — « *Gloriabor in infirmitatibus meis.* » Parole empruntée à saint Paul, et difficile à traduire : c'est le cri d'une âme qui a remporté un plein triomphe sur l'orgueil, qui en vient à trouver sa complaisance dans ses misères, à savourer le sentiment de son néant.

La correspondance du P. Gautrelet est tout imprégnée du parfum de sa vertu de prédilection;

humilis, ab honoribus, divitiis ac deliciis semper abhorruit. (In festo S. Vincentii a Paulo.)

elle se trahit souvent à son insu, mais quelquefois aussi il fait spontanément ses confidences à cet égard et de la manière la plus heureuse :

— « Je crois vraiment que je n'ai rien de mieux à faire que de m'enfermer dans ce petit asile, bien solitaire et bien obscur, mais séjour assuré de la paix, *l'humilité ;* mais encore faut-il que ce soit de l'humilité de bon aloi, qui dilate l'âme tout en paraissant la rapetisser et qui la réjouisse malgré la vue un peu triste de ses misères infinies. »

Le mépris de soi-même amène cet oubli de sa propre personne qui semblait devenu naturel au P. Gautrelet. Parmi ceux qui ont le plus vécu avec ce saint religieux, nul ne se souvient de l'avoir entendu, non pas dire quelque chose à son avantage, mais parler de lui-même et de ses œuvres d'une manière quelconque ; et pour qui a un peu étudié la nature humaine, il est hors de doute que c'est là ce qu'il y a de plus laborieux et de plus rare dans la vertu.

Sa correspondance, si considérable cependant, depuis qu'une foule d'âmes d'élite recouraient à sa direction, est à peine une ressource pour son biographe, car elle ne fournit pas de renseignements sur sa personne. D'une lettre à une autre il aura changé de résidence et de situation, l'entête seul nous en avertit. Si parfois, pour ré-

pondre à quelque question plus pressante, il lui arrive, surtout dans les dernières années, de donner des nouvelles de sa santé, bien vite, après quelques lignes, il s'interrompt : — « Mais qu'est-ce que je vous raconte-là ? Et qu'importe la santé d'un pauvre vieux qui n'est plus bon à rien ? » Et il revient au sujet de sa lettre, lequel invariablement regarde le bien d'une âme et le service de Dieu.

Son extérieur était la vivante traduction de cette rare humilité. La seule vue de ce saint religieux fut toujours une très éloquente prédication. Son visage, son regard, sa démarche, sa parole, sa personne tout entière portait une telle empreinte de modestie qu'on ne l'approchait point sans être ému de respect.

Toujours sous l'empire du sentiment de sa propre indignité, le P. Gautrelet était sobre de paroles. On le voyait d'ordinaire, dans des discussions où son opinion eût fait autorité, écouter les interlocuteurs avec intérêt, ayant l'air de s'instruire et gardant le silence tant qu'on ne lui demandait pas son avis.

Un jour, dans une société assez nombreuse, un de ces voyageurs qui connaissent à fond un pays pour y avoir fait une excursion d'amateur, racontait sur l'Orient quantité de choses fort inexactes et de façon à contrarier la plupart des assistants :

« Ce fut pour moi, nous dit l'un d'eux, le sujet d'une profonde édification, de voir le vénérable vieillard, qui avait passé cinq ans de sa vie où l'autre n'avait pas passé cinq semaines, ne pas élever la moindre contradiction quand il lui aurait été si facile de mettre à la raison l'impertinent conteur. »

Il y a une humilité difficile et rare entre toutes, celle qui triomphe de l'amour-propre d'auteur. Le P. Gautrelet, qui fut un écrivain acharné et passa à écrire tout le temps que les obligations de sa charge et le ministère des âmes lui laissaient libre, ne semblait pourtant pas connaître cette susceptibilité si délicate et souvent si farouche. Lui-même allait au-devant des critiques avec une simplicité d'enfant. Le zèle seul l'obligeait à se produire : — « Il me semble que ce petit écrit pourrait faire quelque bien. Qu'en pensez-vous? » — C'était tout ce qu'il savait dire pour recommander ses ouvrages.

— Mon Père, lui répondit un jour un de ses inférieurs qu'il consultait ainsi, il me semble que vous avez déjà traité ces choses-là dans un autre de vos livres.

— Vous croyez! eh bien! n'en parlons plus.

Et le manuscrit n'alla pas plus loin. Dans ses dernières années encore, occupé à refondre un ouvrage considérable, il prenait fréquemment

l'avis d'un jeune Père, qui en était venu à ne plus oser lui soumettre de remarques, parce qu'elles étaient infailliblement suivies de corrections, dont celui-ci ne voulait cependant pas assumer la responsabilité.

La charité pour le prochain est comme un épanouissement naturel de l'humilité. Qui se méprise soi-même sera toujours bon pour les autres. Le P. Gautrelet exprimait gracieusement cette relation de deux vertus capitales; il écrivait un jour à une supérieure de communauté : — « Pour être ainsi bonne, bonne et encore bonne, il faut être humble, bien humble et toujours humble. »

Quant à lui, si profondément humble, il fut admirablement bon; ce fut là encore un trait caractéristique de sa sainteté! On s'était accoutumé à dire *le bon P. Gautrelet;* et vraiment quand on l'a connu, il semble que cette épithète fasse corps avec son nom.

Cette exquise bonté illuminait son visage d'un sourire qui en changeait complètement l'expression sévère. Son effrayante maigreur, sa gravité et, pour tout dire en un mot, l'austérité de cette figure d'ascète eût éloigné bien des gens que le bon sourire attirait.

Bon pour tous, il l'était surtout pour ses inférieurs, et ceux-là furent nombreux, le P. Gautrelet ayant exercé longtemps parmi ses frères les

plus hautes charges. Pas un qui sur ce point ne lui rende témoignage.

Mais plus encore que les autres vertus de ce parfait religieux, son exquise bonté échappe à l'analyse. Car, plus que les autres vertus peut-être, la vraie et complète charité tient de la nature du parfum qui vous enveloppe, vous pénètre, vous réjouit, sans que vous puissiez le saisir. Souvent c'étaient de petites attentions dignes d'un cœur de mère : une douceur qu'il portait lui même à un de ses enfants atteint de quelque malaise, une visite qu'il allait faire à celui qu'il savait affligé de quelque peine. Surtout, s'il croyait avoir lui-même contristé le dernier d'entre eux, rien ne pouvait plus l'arrêter. Un jour, il lui était arrivé de répondre à un tout jeune professeur qui venait le voir pour une affaire de peu d'importance : — « Je n'ai pas le temps, vous reviendrez à un autre moment. » — Le mot à peine dit, il en eut du remords. Un peu après, le professeur qui n'y pensait plus voit venir dans sa chambre, au quatrième étage, le charitable supérieur, qui l'invite à l'accompagner dans une petite promenade, le fait causer tout à l'aise et lui donne à entendre de mille manières délicates qu'il est fâché de l'avoir éconduit.

Bien souvent il lui arrivait la nuit de parcourir la maison, soit pour s'assurer que nul danger

ne la menaçait, soit surtout par crainte que quelqu'un de ceux dont il avait la charge ne fût exposé à un accident. Dieu bénit cette paternelle vigilance. Une nuit qu'il faisait ainsi sa ronde, il entendit les soupirs étouffés d'un pauvre frère coadjuteur surpris d'un mal subit et incapable d'appeler à son aide. Grâce à de prompts secours, on le tira d'affaire, mais il eût péri selon toute vraisemblance, si le P. Gautrelet ne se fût trouvé là au moment où l'on pouvait encore conjurer l'attaque.

C'était surtout quand il y avait un malade dans la maison que le bon Père se faisait une obligation d'interrompre son sommeil pour aller le visiter. Dans les derniers temps de son séjour à Fourvière, alors que lui-même était réduit à une sorte d'extrémité, il fallut que le Dr Rapoux interposât son autorité pour l'empêcher d'aller faire sa visite nocturne à un frère coadjuteur malade.

— « Mais le plus malade des deux, lui disait le médecin, c'est vous. »

On a vu au cours de ce récit combien les pauvres lui étaient chers. L'obscurité dans laquelle il cacha toujours avec un soin jaloux sa vie et ses vertus ne pouvait manquer de recouvrir davantage encore ses charités. Nous savons seulement que les solliciteurs de toute nature connaissaient la porte du P. Gautrelet. Lui, il ne sa-

vait point refuser. Trop délicat en matière de pauvreté pour garder de l'argent, il venait discrètement frapper à la porte du P. Procureur :

— « Donnez moi un peu d'argent, je vous prie. »

On savait ce que cela voulait dire ; les demandes se renouvelaient souvent, et le Procureur ne se faisait pas faute de dire que le P. Supérieur donnait bien au delà de ses ressources.

Les quémandeurs abusaient souvent de sa bonté. La charité, dit saint Paul, est un peu crédule, *omnia credit*, parce qu'elle ne suppose pas le mal ni la fourberie. Le bon Père finissait bien quelquefois par s'en apercevoir.

— Que voulez-vous, disait-il, mieux vaut être trompé vingt fois par des fripons que de refuser une fois à un véritable malheureux.

Dans ses dernières années, à Cannes, n'étant plus supérieur, il ne pouvait pas aussi librement suivre les inspirations de sa charité. Néanmoins il ne se résignait pas à laisser sans secours un pauvre qui s'adressait à lui. D'autre part, sa conscience ne lui eût pas permis de disposer de la moindre monnaie sans permission. Aussi c'était chose profondément touchante de voir le vénérable vieillard venir trouver son supérieur, solliciter humblement l'autorisation de faire une charité, ou rendre compte et s'excuser quand il n'avait pas cru devoir différer.

L'esquisse que saint Paul a faite de la charité et qui nous est revenue tout à l'heure en mémoire, nous la représente encore comme trempée et pacifiée dans la patience. Notre saint religieux fut bien encore l'homme patient, plus irrésistible, au témoignage de l'Esprit-Saint, que le violent[1].

— « Dans une situation comme la mienne, disait une personne exposée à de perpétuelles contradictions, il faudrait la patience du saint P. Gautrelet. »

C'est à cette inaltérable possession de soi-même dans la paix que se rapporte l'impression finale qu'il a laissée dans le souvenir d'un grand nombre de ceux qui ont vécu longtemps avec lui. Le témoignage qui nous est revenu le plus communément est celui-ci : Jamais on ne surprit dans le P. Gautrelet un de ces mouvements d'humeur qui échappent à la nature sans que la volonté y ait aucune part. A force de luttes contre lui-même, le saint religieux semblait avoir éteint en lui toute impressionnabilité.

— « Nous étions ébahies, nous dit une religieuse de la maison où il reçut l'hospitalité à Cannes, de voir le P. Gautrelet travailler à côté

[1] *Melior est patiens viro forti (Prov.* XVI. *32). Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram (Math.,* V, *4).*

d'une salle où l'on donnait des leçons de piano aux petites filles, aussi tranquillement que s'il n'eût rien entendu. »

Dans cette même maison, beaucoup de personnes venaient réclamer son ministère. On l'appelait à tout instant au confessionnal ; il fallait monter un étage pour aller à la chapelle. L'eût-on interrompu dix fois en une matinée, le saint vieillard posait sa plume et recommençait à gravir son escalier que l'oppression dont il souffrait alors lui faisait pourtant trouver bien long. Un jour, une personne, travaillée de scrupules, le fit appeler huit fois dans une après-midi ; ce ne fut que la huitième fois que le Père lui fit répondre qu'il ne lui était pas permis d'entendre les confessions à une heure aussi avancée, mais qu'il la recevrait volontiers le lendemain.

Cette merveilleuse longanimité n'était pas le fait du tempérament; le P. Gautrelet avait conquis à la pointe de l'épée l'empire sur lui-même. Pour se faire tout à tous et les gagner tous à Jésus-Christ, la charité apostolique est obligée de faire de ces transformations et bien d'autres encore.

Ce grave religieux dont l'aspect était tout d'abord si austère, en qui des gens superficiels auraient cru reconnaître un de ces anachorètes à la vertu farouche, qui ne se souviennent du monde

que pour le maudire, était à l'occasion d'une aménité charmante, d'une largeur d'esprit qui ne redoutait point la grâce ni l'enjouement, parfois d'une condescendance à étonner, à scandaliser peut-être des moralistes chagrins. Nous en pourrions citer plus d'un trait.

Une personne très pieuse qui fut jusqu'à la fin sous sa direction, écrit dans ses souvenirs :

« J'étais en relation avec une jeune veuve que j'avais connue heureuse et aimée. Elle était jeune, jolie, malheureuse, tout autant d'écueils pour sa vertu. Hélas! si elle ne tomba pas, elle fut bien près de le faire. Ses confidences m'effrayaient. Je voulais rompre avec elle. Je demandai conseil au P. Gautrelet. — Gardez-vous en bien, me dit-il; quand une personne se noie, ce n'est pas le moment de retirer la corde. Soyez plus aimable, plus affectueuse que jamais.

» Je persuadai à ma pauvre amie d'aller le trouver. Il la subjugua par son indulgence, sa délicatesse, sa bonté, et elle fut sauvée. »

Il y avait en effet, dans ce cœur que l'on aurait pu croire éteint, d'incroyables délicatesses. Une de ses filles spirituelles était sous la menace d'un mal terrible; la pauvre nature s'était révoltée d'abord et ce n'est qu'après une sorte d'agonie que l'on avait dit devant Dieu le *Fiat* de la résignation. On avait fait part au P. Gautrelet de

cette douloureuse victoire. Celui-ci répondit sur-le-champ :

— « Ce n'est point l'heure d'écrire, mais vous souffrez trop pour que j'attende à demain. Que me dites-vous donc de votre santé, ma pauvre enfant, et que je comprends bien vos appréhensions et vos combats !... Vous avez accepté, c'est bien. C'est ce que Jésus voulait ; c'est ce qu'il demandait en échange des grâces qu'il vous a faites et de celle qu'il vous prépare. Mais moi, votre père, moi qui suis, après Dieu, le seul confident de votre peine, m'inspirant de l'exemple de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, n'ai-je pas comme lui le droit de dire à Dieu : « Père, que votre volonté s'accomplisse, mais cependant, s'il est possible, éloignez ce calice, ayez pitié de la faiblesse de sa nature. O Père, je vous en supplie, épargnez-lui cette amertume. »

A côté de cet accent si religieux et si paternel tout à la fois, voici maintenant la note gracieuse qui semble faire écho aux plus aimables anecdotes de saint François de Sales.

Une autre de ses filles spirituelles lui avait présenté ses frères auprès desquels, en qualité de sœur aînée, elle devait remplir le rôle de mère. Le P. Gautrelet s'était beaucoup intéressé à ces jeunes gens. Quand il fut question de marier l'aîné : — « Ah ! ça, dit-il un jour à made-

moiselle X..., ces affaires ne se font pas toutes seules, il faut y prendre peine. Sans doute, L... est beau garçon, mais cela ne suffit pas, il lui manque ce quelque chose qui se fait regarder. Il n'est pas assez *jeune homme*. Il me semble, entr'autres choses, qu'il faudrait un certain tour de main dans la manière de mettre la cravate, les gants,... que sais-je? Je ne puis pas lui dire cela, moi, mais sa sœur peut le lui dire. »

C'était alors carnaval. On recevait force invitations pour dîners et soirées. Mademoiselle X..., qui n'aimait pas le monde, répugnait fort à accepter. Elle alla chercher conseil auprès de son guide.

— « A moins d'être malade, lui fut-il répondu, vous irez partout avec votre frère et surtout vous serez aimable et vous viendrez me dire si L... a eu du succès. »

Enfin tout s'arrangea, le mariage se fit et l'on vint rendre visite au bon Père avant de partir pour le voyage de noces. On allait à Rome. L'accueil fut ce que l'on pouvait attendre, tout affectueux et paternel; le bon Père donna les plus chaudes recommandations pour ses amis de Rome, où, grâce à lui, toutes les portes s'ouvrirent aux voyageurs. Ils purent même obtenir une audience privée du Saint Père.

Au retour, on vint encore le remercier et lui

raconter les détails de la bienheureuse entrevue au Vatican. Mademoiselle X..., lui ayant dit que l'émotion qu'elle avait ressentie aux pieds du Souverain Pontife l'avait empêchée de parler :

— « Ce bon Pape, repartit le P. Gautrelet, il fait des miracles, mais au rebours de ceux de l'Évangile : Notre-Seigneur faisait parler des muets et lui, il rend muette une grande parleuse. »

Ces aimables saillies, qui lui étaient plus ordinaires qu'on ne pense, l'eussent été bien davantage si l'humilité, la crainte de froisser tant soit peu n'eussent contenu la verve d'un esprit naturellement très observateur et très fin. Que de fois une malice prête à jaillir se fondait dans ce bon sourire qui renfermait tant d'indulgence!

On ne saurait pousser plus loin les saintes délicatesses de la charité que ne le faisait ce vénérable religieux dans les conversations où le prochain était en jeu. Jamais on ne put citer de lui une parole au désavantage de n'importe qui, et alors même qu'il était question des pires ennemis de la religion, sa charité trouvait encore le secret de tempérer les indignations de son zèle.

Si indulgent pour les autres, le P. Gautrelet, à l'exemple de tous les saints, était sévère envers lui-même. C'est là peut-être ce qui frappait de prime abord, dans la vertu de ce grand serviteur de Dieu — « Le P. Gautrelet, nous écrit le plus

ancien des compagnons de sa vie religieuse, fut un *saint austère.* »

Il se traita toujours avec la dernière rigueur. Le détail de ses mortifications ferait repasser devant nos yeux ce que nous lisons dans la vie des pénitents illustres. Ceux qui habitaient près de lui à Fourvière, alors qu'il était âgé de plus de soixante-dix ans, étaient effrayés de la violence et de la durée des disciplines qu'il prenait presque chaque soir ; le frère coadjuteur chargé de sa chambre en retrouva bien des fois les traces sanglantes.

Nous avons parlé ailleurs de la sévérité de son régime. Il y fut fidèle jusqu'au bout ; jamais on ne put obtenir qu'il y apportât quelques adoucissements. Dans ses dernières années, à Cannes, nous le servions, sans qu'il y prît garde, un peu plus délicatement que ne le comportent les usages de la vie religieuse. Il s'en aperçut cependant et s'en plaignit à son supérieur. — Mon Père, lui répondit celui-ci, n'ayez pas d'inquiétude, ceci nous a été donné pour les pauvres malades.

— « Mais, reprit-il, si on nous donnait un manteau de soie, nous ne le porterions pas. »

C'est surtout dans le train ordinaire de la vie que le saint religieux pratiquait une mortification doublement héroïque et précieuse, parce qu'elle était de tous les instants et parce qu'elle

échappait aux regards. Assis ou agenouillé, le P. Gautrelet semblait s'être interdit de s'appuyer jamais. Dans un homme exténué comme il l'était d'ordinaire, ce seul fait dénote une âme singulièrement énergique et la victoire sur soi-même devenue comme une habitude.

A plus forte raison ne se serait-il jamais permis une plainte si justifiée qu'elle pût être. L'épuisement de ses forces et des malaises sérieux ne lui paraissaient pas un motif de s'arrêter. Il semble même qu'en ce point il ait, comme tous les saints d'ailleurs, passé les bornes de la discrétion.

Il devait un jour descendre de Fourvière pour assister en ville aux obsèques du père d'un de nos religieux. A l'heure dite, le Père qui devait l'accompagner se présente dans la chambre du P. Gautrelet.

— Décidément, mon Père, dit celui-ci, il vous faudra aller seul ; je ne puis plus marcher. Les pieds me font trop souffrir.

— Mon Père, vous devriez faire venir un pédicure.

— Non ce n'est pas nécessaire ; cela n'est rien.

Chemin faisant, le P. N... qui connaissait de longue date son supérieur, ayant été avec lui dès le noviciat, se dit : Pour que le P. Gautrelet capitule, il faut que cela soit grave. — Il s'en va

donc, au sortir de la cérémonie, voir le P. Provincial, se munit d'un ordre en forme et remonte à Fourvière avec le pédicure. Le P. Gautrelet dut s'exécuter. Le pied était dans un état effrayant ; l'opération fut longue et pénible :

— Je n'ai jamais vu cas semblable, disait le praticien en s'en retournant ; il y a des années que ce père doit souffrir le martyre.

Mais la grande mortification de ce véritable fils de saint Ignace fut encore sa prodigieuse assiduité au travail. Le P. Gautrelet eut, si l'on peut s'exprimer ainsi, la religion du travail, et cette religion, il la pratiqua toute sa vie avec une ferveur extraordinaire. Plusieurs d'entre nous étaient persuadés que, comme saint Liguori, il avait fait le vœu de ne jamais perdre un instant. Parmi les devises écrites de sa main et trouvées dans son bréviaire, il y a cette parole de la sainte Écriture : « *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare*[1]. Il en donnait le commentaire quand il écrivait des lignes comme celles-ci :

« Travailler et souffrir un peu pour Dieu, c'est à quoi doit nous servir cette pauvre vie. »

On a vu comment, dès le début de sa vie

[1] Tout le travail dont ta main est capable, hâte-toi de le faire. (*Livre de l'Ecclésiaste*, IX, 10.)

sacerdotale, son état de santé ne lui permettant pas le ministère de la parole, il résolut d'y suppléer par l'apostolat plus fécond peut-être de la plume. Ce fut son outil à lui ; il ne s'en sépara plus l'espace de cinquante ans, et, à le voir ainsi fidèle à la tâche, on peut bien lui appliquer le mot du P. Lacordaire : « Il s'était crucifié à sa plume. »

Ce n'est pas à dire qu'il renonçât à la chaire ni au confessionnal. Bien au contraire ; les exhortations, les conférences, les retraites données par le P. Gautrelet dans les communautés religieuses auraient suffi à occuper un ouvrier ordinaire ; et quant au ministère de la confession, il occupa dans la vie du P. Gautrelet une place trop considérable pour ne pas lui consacrer un article spécial de sa biographie. Mais ce qui montre la sainte passion de ce parfait religieux pour le travail, c'est précisément que, malgré tant d'occupations diverses et malgré les soucis d'une administration qui devait non seulement prendre son temps, mais épuiser ses facultés, il parvint encore à composer sur toute sorte de sujets de piété, de doctrine, de polémique, vingt-cinq ouvrages au moins dont plusieurs sont fort considérables. Nous en avons mentionné plusieurs à la date de leur publication ; d'autres sont demeurés en manuscrits. Nous avons, par exemple, retrouvé

dans ses papiers des notes fort volumineuses et plus d'à moitié rédigées pour un ouvrage sur la *Mort* ; un autre travail moins avancé sur le plan de la franc-maçonnerie gouvernementale à l'égard des congrégations religieuses et de l'enseignement chrétien ; un projet d'association entre les prêtres séculiers, etc, etc.

Pendant les années qu'il passa à Cannes et qu'il aurait pu si légitimement donner au repos, le vaillant ouvrier publia encore plusieurs écrits, entr'autres ses *Méditations* pour les hommes du monde devant le saint Sacrement. Mais son principal travail fut la revision de son grand ouvrage sur l'état religieux, publié dès 1849, qu'il refondit alors entièrement et qu'il eut la consolation de voir paraître un an avant sa mort. Il se proposait d'y ajouter un troisième volume, dans lequel il aurait traité les questions relatives à la situation faite aux communautés religieuses en ce temps de persécution administrative. Cette dernière partie de son œuvre est malheureusement restée inachevée.

En général, les écrits du P. Gautrelet sont peu remarquables au point de vue littéraire ; il y a, comme l'on dit, plus de fond que de forme ; surtout la forme moderne lui est assez étrangère. En fait de livres, lui-même ne fréquentait guère que les anciens.

L'esprit du P. Gautrelet avait une puissance de compréhension peu ordinaire ; il avait promptement saisi un sujet par tous ses côtés ; il le distribuait méthodiquement selon l'ordre le plus naturel et le plus simple ; puis il écrivait rapidement, uniquement préoccupé de mettre la vérité dans tout son jour et peu soucieux de la toilette qu'il lui donnait. Aussi, ses livres ne sont pas précisément d'une lecture courante et facile, mais bien de ceux qui apprennent beaucoup et que l'on consulte quand on veut savoir.

Pour tout dire, ce grand travailleur ne comprenait pas qu'on s'épargnât. Si sa paternelle indulgence pour ses inférieurs eut quelquefois le dessous, ce fut quand elle se trouvait en conflit avec son zèle pour le bien. Il ne savait guère refuser un ministère qui lui était demandé, et il arrivait assez souvent que l'on était chargé dans sa maison au delà d'une juste mesure. Sa grande facilité pour toute espèce de travail, peut-être aussi le manque d'expérience personnelle de la prédication proprement dite, l'empêchaient de se faire une idée exacte de la pesanteur du fardeau qu'il mettait parfois sur les épaules de ses inférieurs. Quoi qu'il en soit, l'un d'eux, vieux missionnaire, qui avait avec lui son franc-parler, lui dit un jour à ce propos :

— Mon Père, de tous mes supérieurs, vous êtes

celui que j'ai le plus aimé et qui m'a le plus fait souffrir.

Le bon Père se contenta de répondre :

— En tous cas, c'était bien sans le vouloir.

CHAPITRE XVI

Le P. Gautrelet, directeur d'âmes. — Correspondance spirituelle. — Il ne s'attarde point avec les personnes *qui ont fait leur siège;* il pousse toujours en avant et plus haut. — Caractère de sa spiritualité. — La guerre à l'amour-propre; l'oubli de soi-même. — La confiance encore et toujours. — Patience et confiance! — L'homme *savant dans l'infirmité.* — Béatitude de la souffrance. — Apostolat de *la souffrance.* — Le ministère de la consolation.

Cette étonnante activité qui se déploya en tant de travaux divers, le P. Gautrelet en dépensa une bonne part dans le ministère plus intime de la confession et de la direction. On peut dire que c'était là sa spécialité. Ce saint religieux fut un grand directeur d'âmes. Homme intérieur avant tout, il excella à conduire les âmes dans les voies de la spiritualité.

Il fut toujours très recherché comme confesseur ; rien ne le prouve mieux que le nombre de ceux de ses frères qui, vivant sous son gouvernement, demandaient dispense pour s'adresser à

lui : car la règle des ordres religieux interdit généralement aux supérieurs d'être en même temps confesseurs pour leur communauté. La sainteté sans la bonté décourage les faibles, la bonté sans la sainteté dégénère en complaisances funestes ; la bonté unie à la sainteté, c'est l'idéal du confesseur. C'est ce qui explique la supériorité du P. Gautrelet dans ce ministère délicat et difficile entre tous.

On a déjà vu avec quelle invincible patience il se prêtait à des exigences même déraisonnables. Qu'on le fît appeler ou qu'on allât le trouver chez lui, on était sûr à tout le moins de ne pas le déranger.

— Vous me rendez service, disait-il un jour à une personne qui s'excusait de l'avoir demandé au confessionnal, car vous me donnez l'occasion d'exercer la puissance que Dieu m'a donnée.

Une autre lui ayant dit qu'elle s'étonnait qu'il voulût bien s'occuper d'une âme aussi misérable, il répondit avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire : — « Dieu s'en occupe bien ! »

Le P. Gautrelet n'avait pas l'habitude de faire de longues morales ; mais, même pour des confessions qui se renouvelaient toutes les semaines, la petite exhortation ne tombait point dans la banalité. Il y avait toujours un mot saillant, un point mis en lumière, quelque chose que l'on

pouvait recueillir et emporter. On sentait dans ces courtes paroles l'homme nourri de la méditation et peut-être aussi éclairé d'une manière plus ou moins immédiate par l'Esprit de Dieu. Un homme du monde disait en sortant d'auprès de lui :

— Ce Père lit dans mon âme beaucoup mieux que moi-même.

D'ailleurs, ce n'était point seulement au confessionnal que l'on recherchait le secours de cette rare sagesse. On se rappelle le mot du P. R..., assistant de France :

— Le P. Gautrelet, ah ! c'est l'homme de bon conseil, qui ne voit que Dieu, les âmes et l'éternité !

Aussi, bien des personnes avaient l'habitude d'aller le consulter dans les circonstances délicates :

— « Je le vois encore, écrit un homme de haute intelligence, père de famille, et qui recourait souvent à lui, je le vois à sa table, avec son air grave et recueilli, m'écoutant les yeux fixés sur son crucifix, comme s'il l'interrogeait sur la réponse à me faire. »

C'était bien de ce côté en effet qu'il cherchait les inspirations toutes les fois qu'il avait à traiter avec les âmes. Un prêtre, qui faisait une retraite sous sa direction, avait témoigné le désir de le

consulter à loisir sur certaines affaires. Pour être moins dérangé, le P. Gautrelet convint d'aller le trouver dans sa chambre. A l'heure dite, il se présente, le retraitant s'excuse et demande quelques instants pour noter ses questions.

— « Pendant que j'écrivais, nous dit-il, le P. Gautrelet était derrière moi ; quand je me retournai au bout de quelques minutes, je vis le saint vieillard à genoux et les bras en croix, priant avec la ferveur d'un ange. »

Un certain nombre de personnes qui avaient expérimenté le bienfait de sa direction n'y renonçaient pas aisément. Elles imploraient à distance ses conseils et ses exhortations. De là une correspondance spirituelle qui, dans les dernières années du P. Gautrelet, ajoutait un lourd surcroît à sa tâche quotidienne.

— « Hélas ! écrit-il un jour, s'excusant de son retard à répondre, j'ai là devant moi cinquante à soixante lettres qui attendent. »

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, ces lettres n'étaient pas prodiguées sans discrétion. Le P. Gautrelet n'était pas homme à gaspiller son temps en conversations écrites ou parlées, qui ne fussent sérieusement utiles. Une observation que l'on put faire maintes fois, c'est que, du moment qu'il s'occupait d'une âme, il entendait qu'elle avançât. Il parlait quelquefois de ces personnes

qui vont tout doucement leur petit train, au demeurant bonnes chrétiennes, pieuses même, si l'on veut, mais cantonnées de parti pris dans une certaine médiocrité de vertu qui leur suffit. — *Elles ont fait leur siège*, disait-il. Plein de charité et de condescendance pour leur faiblesse, ce n'était pas toutefois avec celles-là qu'il s'attardait.

Le P. de Foresta, de douce et sainte mémoire, disait : « On se plaint qu'il n'y ait plus de saints, moi, j'en trouve partout où je vais. » — Le P. Gautrelet aurait pu dire de même ; cette mystérieuse attraction, qui fait que les amis de Dieu se cherchent et se rencontrent, amena sur son chemin nombre d'âmes d'élite. De loin comme de près, il fut leur guide, et les lettres de direction qu'il leur écrivait ne sont pas le moindre monument de sa sainteté et de son savoir.

Parfois cependant cette correspondance paraît l'inquiéter ; il se demande si elle est bien pour la plus grande gloire de Dieu.

— « Faut-il vous le dire ! J'ai des scrupules de vous écrire... Je m'excuse devant Notre-Seigneur et lui dis : Voyez, j'ai besoin que l'on prie pour moi ; j'ai besoin de l'intérêt et de l'appui des cœurs que vous aimez. »

Il ne fallait rien moins que l'excessive délicatesse de la conscience du saint religieux pour qu'un tel scrupule pût s'y faire jour. Rien de plus

surnaturel que toute cette correspondance; le ton, l'expression, aussi bien que les sujets qui y sont traités, ne laissent transpirer autre chose que la charité sacerdotale qui ne sait et ne veut savoir que Dieu et les âmes. Vainement on y chercherait un écho des événements ou de la politique du jour. Telle lettre est datée du 4 septembre 1870, qui ne fait pas même mention de la naissance de la République. On pourrait également citer telle personne que le P. Gautrelet dirigea pendant des années sans l'avoir jamais vue. Quand on exprime un désir à cet égard:

— « L'essentiel, répond-il, est de se voir au ciel, et de glorifier Dieu pendant que nous sommes sur la terre. »

Ce n'est pas qu'il ne lui en coûtât quelquefois de se refuser à de très pressantes invitations. Il était attendu au cours d'un voyage dans une communauté où tout le monde le regardait comme un père et pour laquelle il avait lui-même une affection spéciale :

— « J'ai fait le sacrifice de M..., écrit-il; le cœur est chez moi souvent victime de la tête, et c'est dans l'ordre. »

Une autre fois, on le sollicite de faire sur son chemin un léger détour pour une visite bien désirée ; le saint religieux ne sachant plus comment

faire agréer ses excuses, se rejette sur sa qualité de supérieur.

— « Quant à aller à N..., écrit-il, vous comprendrez facilement que si le P. Gautrelet pouvait se permettre cette excursion, le supérieur ne le peut. »

Ainsi affranchi de toutes les entraves que des considérations humaines mettent au travail de la grâce, le saint directeur poussait vigoureusement en avant les âmes où il avait reconnu l'appel de Dieu.

L'objectif qu'il leur proposait, c'était la guerre constante à l'amour-propre, l'abnégation se traduisant par l'oubli toujours plus complet de soi-même. Il leur enseignait à poursuivre cet amour-propre jusque dans ses derniers retranchements, leur signalant sa présence et son action jusque dans les craintes, les anxiétés, les mille inquiétudes de conscience dont on se laisse embarrasser. Il excelle à démêler ces sentiments compliqués et à simplifier les voies tortueuses. Qu'on lise par exemple cette page qui dénote une observation si fine et si juste :

— « Vous êtes donc toujours la même, industrieuse à vous tracasser, craignant de ne pas craindre, vous troublant de n'être pas troublée, vous inquiétant de ne pas être inquiète... Au fond de tout cela, pour peu que vous creusiez, vous trou-

verez une véritable misère, un amour-propre subtil et secret qui remue ciel et terre pour être satisfait. Oui, l'amour-propre est là au fond. Vous voudriez bien être *riche* en vertus, en mérites, en sacrifices, en bonnes œuvres, *belle* en sainteté, en amour de Dieu, en générosité, et vous ne pouvez pas venir à bout de vous trouver telle que vous voudriez. De là vient ce désappointement et ce désespoir de la nature. Croyez-moi, consentez à être pauvre, consentez à être laide, consentez à n'être rien. Qu'il vous suffise que Jésus soit riche, beau, aimable, qu'il soit tout, alors vous serez tranquille. Votre paix, ayant pour fondement l'humilité, l'anéantissement de vous-même, l'amour pur et parfait de Dieu, deviendra inébranlable. Occupez-vous moins de vous-même et davantage de Notre-Seigneur ; oubliez-vous pour penser à lui, et tout ira bien. »

La correspondance spirituelle du P. Gautrelet revient fréquemment sur ce point : ne pas s'arrêter à ses propres misères, même pour en gémir, regarder plus haut, pour ne voir et ne chercher que Dieu ; s'oublier soi-même et se perdre en Dieu, c'est à ses yeux le dernier effort de l'abnégation et la perfection de la vertu :

« Voilà, écrit-il à une personne fatiguée de ses troubles intérieurs au point d'en être malade, voilà ce qu'il vous faudrait ; le remède à votre

mal, la condition d'un grand progrès, et j'ajoute, la meilleure tisane et l'onguent le plus efficace, même pour votre malaise physique. »

Telle est la recette que le sage médecin applique à toutes les infirmités morales ; s'agit-il par exemple de combattre les aversions qui naissent de la divergence des caractères :

« Oui, dit-il, c'est bon de prier pour les personnes qui inspirent de l'éloignement, c'est bon de leur faire des avances ; mais il y a quelque chose de mieux, un remède plus énergique, c'est de dédaigner toutes ces considérations de sympathie ou d'antipathie, qui sont indignes d'une âme religieuse. *Tenez-vous plus haut!* Ne voyez que Notre-Seigneur en tout et en toutes. Aimez Notre-Seigneur ; le reste, laissez-le. »

C'est là, on peut le dire, le fond de sa spiritualité, le tout de sa direction, l'orientation qu'il donne aux autres et qu'il prend pour lui-même.

« En y réfléchissant, je trouve que ce qui rapetisse l'âme, c'est ce regard replié sur elle-même ; ce qui l'agrandit, c'est la contemplation de Dieu. Ce qui l'abaisse, c'est de se voir elle-même ; ce qui l'élève, c'est de voir Dieu ; ce qui l'attriste, la décourage, l'affaiblit, c'est de se considérer ; ce qui la réjouit, l'excite, l'anime et la fortifie, c'est de fixer les yeux sur Dieu si beau, si grand, si aimable, si puissant. Il y a là une direction que

je veux chercher à m'appliquer. Notre grandeur, notre joie, notre sainteté, notre bien ne peut venir que de Dieu. C'est en le contemplant, en l'étudiant, en l'aimant, en nous oubliant en lui, en nous perdant dans la sainte occupation de son service, de sa gloire et de son amour que nous participons un peu à sa divine perfection. »

Dans cette voie, on trouve la confiance, la confiance si difficile à acquérir, plus difficile à conserver au milieu du combat de la vie intérieure.

La confiance, c'est la note dominante de cette doctrine spirituelle, suave et forte tout ensemble. Comme le disait fort bien un religieux expérimenté qui avait parcouru une partie de la correspondance du P. Gautrelet, on pourrait tirer de là un beau traité de la confiance en Dieu. La confiance y résonne comme un perpétuel refrain ; c'est le dernier mot de toutes les leçons. S'il veut qu'on descende bien bas dans la connaissance de ses misères, ce n'est que pour trouver dans cet abîme la perle de la confiance.

— « Soyez humble, cela doit être, vous ne le serez jamais assez, mais ne confondez pas l'humilité avec l'humeur triste et chagrine produite par la crainte et qui produit elle-même le découragement...

» Pour l'amour de Dieu ne soyez pas triste. Si

vous saviez combien Notre-Seigneur vous aime, vous ne vous laisseriez pas aller à des idées noires. »

S'il veut qu'on se déprenne de soi-même, ce n'est que pour arriver à se mieux attacher à Dieu ; qu'on se perde de vue soi-même, c'est parce qu'alors on verra Dieu en tout et partout ; qu'on ne soit plus rien pour soi-même, c'est parce qu'alors Dieu sera tout, et ainsi la confiance sera assise sur une base inébranlable. Cet enseignement revient à tout propos et souvent avec un rare bonheur d'expression.

« Ne craignez pas de trop attendre, de trop espérer. Croyez-vous que l'âme confiante puisse être déçue ? Estimer Dieu plus miséricordieux qu'il n'est, et lui dire un jour : Seigneur, je vous croyais meilleur !... Non, c'est impossible. »

Et comme la confiance, si affermie soit-elle ne supprimera pas les épreuves, il faut quelle ait pour compagne *la patience*.

Le P. Olivaint avait pris pour devise : *Courage et confiance* !... Le P. Gautrelet dira : *Patience et confiance!* c'est son mot à lui. Au fond, l'idée est la même. Le véritable emploi du courage dans les luttes de la vie chrétienne, c'est de souffrir ; la plupart du temps, l'encouragement doit se formuler dans ce mot : Patience ! de sorte, qu'à bien regarder, si les mots diffèrent, en réalité

le courage et la patience se ressemblent beaucoup.

Le martyr de la Commune disait : Courage ! Un coup de clairon qui pousse au combat. *Patience !* fut le mot d'ordre préféré du P. Gautrelet, chez qui la force avait peut-être l'humeur moins impétueuse et moins agressive.

« *Patience et confiance !* — Les deux instruments de la sainteté... J'en reviens là. Il me semble que ces mots combinés ensemble forment un onguent à nul autre pareil et qui possède une incomparable efficacité pour guérir toutes les blessures. »

Et pour marquer le trait d'union entre les deux termes de sa devise :

« Gardez la *confiance*, afin de conserver la *patience* qui vous est nécessaire. Cette vie est semée de tant d'épines, assaisonnée de tant d'amertumes, traversée par tant de contrariétés qu'il est toujours besoin de patience et de confiance, et qu'on finit par comprendre le mot d'un saint docteur qui paraît une énigme ou plutôt un contre-sens aux gens du monde : « Le *vrai* chrétien vit avec patience et meurt avec délices. Pour lui, vivre, c'est souffrir, et mourir, c'est le bonheur.»

Vivre, c'est souffrir ! — Cette parole nous amène à signaler encore un des côtés saillants de la correspondance spirituelle du P. Gautrelet. La

souffrance est un de ses thèmes favoris ; on voit que sur ce sujet, il est, comme dit le livre de Job, *plein de discours*.

Il avait affaire à des âmes capables de comprendre la philosophie chrétienne de la douleur, cette folie de la croix qui transfigure la souffrance et la change en béatitude : *Beati qui lugent !* Il leur sert cette doctrine dans toute son austère sublimité.

« O la belle vocation que celle de victime, pourvu que le sacrifice soit bien accepté et que l'amour assaisonne la souffrance. »

« Dieu me fait comprendre qu'on ne s'unit à la sainteté, qu'on ne s'unit à Lui que par le sacrifice. Je n'en connais encore que le nom, je me réjouis de ce qu'il vous en donne la réalité dans l'intérêt de sa gloire et du bien des âmes. »

Et encore :

« Si les saints du ciel pouvaient souhaiter quelque chose sur la terre, c'est une vie de sacrifice et d'immolation qu'ils ambitionneraient. Vous chercheriez Dieu dans la prière, vous le trouvez dans le sacrifice. Si vous comprenez bien ceci, rien ne vous recueillera aussi efficacement que le sacrifice et l'immolation quotidienne de vous-même. La croix est pour vous en toute chose : or, là où se trouve la croix, là aussi se trouve Jésus. »

Il y a encore dans la première épître de saint Pierre une parole qui revient fréquemment sous la plume du pieux directeur : « *Communicantes passionnibus Christi, gaudete* [1]. Réjouissez-vous de ce que vous communiez aux souffrances de Jésus-Christ. — Cette belle expression lui fournit l'idée d'un rapprochement entre la souffrance et la communion eucharistique ; la souffrance pour l'âme pure lui apparaît aussi comme un sacrement.

« Dieu a bien des moyens de se donner à nous. S'il n'emploie pas toujours les sacrements pour nous faire arriver sa grâce, qu'importe, pourvu qu'elle arrive ! S'il vient à nous sous le symbole de la croix, de la souffrance, s'il entre en nous par les plaies faites au corps et à l'âme et en s'ouvrant violemment un passage jusqu'au cœur, qui le trouvera mauvais, et sera-ce Mère A. du Sacré-Cœur qui s'en plaindra ? »

D'autres fois, il se plaît à commenter la pensée si poétiquement exprimée dans une hymne liturgique : Le céleste Artisan se servant de la douleur pour tailler et polir les pierres vivantes qui doivent entrer dans la construction de la Jérusalem céleste [2] :

« Le Divin Maître, dont l'amour est aussi fort

[1] I. Petr. 4.

[2] Voir l'hymne de la Fête de la Dédicace.

qu'il est tendre, continue en vous son œuvre. La pierre qu'il taille et prépare pour prendre place dans l'édifice éternel est toujours sur le chantier, et le divin ouvrier ne se lasse pas de polir, et pour cela il emploie le marteau, le ciseau, et quand on croit que c'est fini, il revient à la charge et repolit encore. Qu'il soit à jamais béni de ses paternelles rigueurs et de sa constante sollicitude pour votre âme qui lui est bien chère. »

Combien d'autres pages sur cet inépuisable sujet, non moins belles et touchantes.

« Le chef-d'œuvre de Dieu sur la terre, c'est l'âme souffrant avec amour, humilité, résignation, contentement en Dieu, c'est là le triomphe de la grâce sur notre nature.

» Laissons le divin ouvrier faire son œuvre, il semble qu'il démolit, et il bâtit ; il semble qu'il tue, et il vivifie ; il paraît nous dépouiller, mais il nous enrichit... Au premier coup d'œil, on croirait qu'il enlève la force et le pouvoir d'agir pour nous enchaîner dans l'impuissance et l'infirmité, et c'est là que l'âme est vraiment forte et puissante et qu'elle agit divinement...

» Laissez-le faire, vous serez riche quand vous n'aurez plus rien, vous serez forte quand toute puissance naturelle aura été anéantie ; vous serez digne instrument quand vous serez réduite à zéro. Notre-Seigneur sera tout, fera tout, quand

tout vous manquera et que vous ne serez et ne pourrez plus rien. »

Enfin, s'élevant plus haut encore dans le surnaturel, l'homme de Dieu raconte la vertu apostolique de la souffrance. A celle qui devait être mère d'une nouvelle famille religieuse par l'établissement de la *Pieuse-Union* il écrivait :

« Vos souffrances, vous le savez, ne me surprennent pas, et je serais peut-être étonné si tel n'était pas votre partage. En vous donnant son amour et vous demandant le vôtre, le divin Sauveur ne pouvait pas se dispenser de vous donner sa croix et de vous demander de participer à sa sainte passion. Que vous dirai-je donc? Vous êtes à votre place, étant sur la croix. Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont voulez procurer la gloire, veut que vous accomplissiez votre mission par les mêmes moyens que lui.

» Prêter à l'œuvre de Dieu le concours de son esprit, de ses pensées, de son intelligence, c'est quelque chose. Y participer par ses désirs, ses affections, sa bonne volonté, c'est mieux. Y mettre la main, se dépenser pour le succès, y dévouer sa fortune, son temps, sa vie, il semble qu'on ne puisse faire plus. Et pourtant tout cela est facile et paraît peu de chose en comparaison de la souffrance du corps et de l'âme, de la passion intérieure et extérieure. Jésus-Christ est là pour

nous l'apprendre par son exemple, et l'expérience nous le dit assez. On donnerait un mois de travail pour une heure de certaine souffrance. »

C'est à cette hauteur que l'homme de Dieu allait chercher la consolation pour les âmes ferventes et éprouvées, qu'il estimait capables d'entendre la langue des saints.

Un de ses frères en religion, jadis missionnaire au zèle dévorant, se voyait réduit par les circonstances à une inaction qui faisait son désespoir[1]. Le P. Gautrelet, qui recevait ses douloureuses confidences, lui répondit une série de lettres où l'on pourrait relever nombre de passages extrêmement remarquables sur la souffrance considérée comme instrument d'apostolat.

« Dieu vous veut missionnaire et apôtre jusqu'au bout. Sans doute, ce n'est plus le temps des missions et des excursions apostoliques qui vous ont occupé pendant bien des années, mais c'est toujours l'apostolat, celui de la souffrance et du sacrifice, le plus grand et le plus efficace de tous ; les autres genres d'apostolat ont besoin de celui-ci pour devenir fécond, etc. : *Nisi granum frumentis.*

» Tant que le chrétien, le prêtre a un cœur pour aimer et un corps pour souffrir, il a ce qu'il

[1] Le P. Francisque Dubost, mort à Beyrouth en septembre 1888.

faut pour être apôtre... Persuadez-vous donc bien que vous n'avez pas cessé d'être missionnaire, que vous l'êtes plus véritablement que jamais.

» Oui, croyez-moi, Révérend et cher Père, jamais vous n'avez plaidé plus éloquemment la cause des pauvres pécheurs que lorsque, épuisé, abattu par la maladie, frappé au cœur par les peines et les impuissances, et, comme le dit le Prophète, *lapidibus quadris conclusus*, sans issue et sans horizon ici-bas, prosterné aux pieds de de Notre-Seigneur, vous adorez, vous remerciez, vous demandez, vous réparez... »

Une autre fois, pour apaiser le tourment de cette âme altérée d'apostolat, il exalte l'efficacité des saints désirs, si puissants devant Dieu, puis il ajoute non sans une pointe de gaieté :

« Peut-être ni vous ni moi n'avons jamais sérieusement médité cette parole de David : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ.*

« Exterminer tous les pécheurs de la terre dans une matinée ! Qu'en pensez-vous ? C'est bien de l'ouvrage. Comment entendre ces paroles, sinon du désir, de la prière, de l'amour qui combat pour Dieu et établit son règne sans autres armes que les supplications, les larmes, la souffrance ?

» Vous verrez un jour, mon cher Père, que Dieu a été très libéral à votre égard en vous faisant si largement part de sa croix. Vous com-

prendrez le don que vous avez reçu... Ce don n'est pas celui des *langues*, ni celui des miracles, ni même dans un sens plus particulier le don de l'apostolat... Mais le don de la souffrance, de la souffrance morale surtout et de l'agonie du cœur, en un mot le don de la croix. Voilà le don par excellence, celui que je vous envierais, s'il était permis d'envier, et si Notre-Seigneur ne savait pas mieux que nous ce qui convient à chacun. *Beati ! Beati !* Ne l'oublions pas, le ciel et la terre passeront, mais la vérité de cette parole ne passera point. »

Le P. Gautrelet eut bien souvent à exercer le ministère de la consolation, la plus divine portion du divin apanage du prêtre après les sacrements. On voit quelle onction il y savait mettre. La foi, la piété et une tendre compassion, c'est le triple arome dont il composait ses émollients.

Au besoin il savait mieux que personne mêler le vin de la doctrine à l'huile de la charité. Il nous souvient d'une dame restée veuve de bonne heure, et qui songeait à entrer en religion, afin de s'offrir elle-même en holocauste pour l'âme de son mari, dont la vie et la mort en dehors de toute pratique religieuse lui inspiraient les plus vives alarmes. Mais ce qui la désespérait, c'est que, disait-elle, s'il était damné, ses sacrifices seraient inutiles. C'était une tentation spécieuse.

Pour toute réponse, le P. Gautrelet, à qui elle confiait sa peine, lui exposa cette très juste et très consolante doctrine : Dieu voit dans l'avenir comme dans le présent. Il a vu les prières, les larmes, les pénitences que vous offririez un jour pour cette chère âme ; vous devez croire qu'elles ont eu toute leur efficacité et qu'elles ont obtenu de la miséricorde divine des grâces exceptionnelles pour le mourant.

Cet aperçu fut un trait de lumière pour la fervente chrétienne qui ne tarda pas à exécuter son dessein.

« Je ne sais pas, nous disait ensuite le P. Gautrelet avec son humilité ordinaire, si les docteurs ont quelque chose à dire contre cette manière de voir, mais pour moi j'y tiens de tout mon cœur. »

CHAPITRE XVII

La correspondance spirituelle du P. Gautrelet (suite). — Le côté gracieux; le côté élevé. — L'amour ardent pour la personne de Notre-Seigneur. — Un saint ne prend d'intérêt qu'aux *affaires* de Dieu. — Ce que d'autres font pour Dieu, il le considère comme fait à lui-même. — La tendre dévotion du P. Gautrelet pour le Saint-Sacrement. — Piété peu consolée, qui chante plus de *Miserere* que d'*Alleluia*.

Nous ne pouvons donner ici, on le comprend, qu'une idée très incomplète de la volumineuse correspondance que l'on a bien voulu nous communiquer, et de laquelle il serait facile d'extraire un grand nombre de pages dignes d'être conservées. Toutefois, nous n'aurions pas fait connaître comme il convient cette littérature ascétique, si nous n'en faisions ressortir par quelques citations cueillies çà et là le côté gracieux et le côté élevé.

Nous disons *gracieux*, et certes le mot n'a rien d'excessif. Oh! assurément, le P. Gautrelet n'était pas un humaniste; il ne se mit jamais en

quête des agréments du langage, dans ses lettres moins que partout ailleurs. Néanmoins, il rencontre fréquemment, et l'on dirait, presque à son insu, des traits que n'eût pas dédaignés saint François de Sales.

Il n'aime pas la dévotion triste ; il ne veut pas non plus qu'on cherche son paradis sur terre. Voici comment il entend la vie pour une personne qui aime Dieu.

« Ainsi donc vous vous obstinez à être triste ; mais vous aurez beau faire, ce métier ne vous convient pas, et, si je ne me trompe, il y a encore de la gaieté dans votre tristesse. Ne point ressentir de peine, vous le savez bien, ce n'est pas de cette vie ; il faut attendre un peu, le ciel viendra en son temps, et alors tout sera joie et bonheur.... Ne pas ressentir de joie et ne se nourrir, ne vivre que d'amertumes, ce n'est pas, ce ne doit pas être l'état d'une âme qui possède Dieu, en qui vit et règne Jésus-Christ, qui a la ferme espérance d'aller au ciel et la consolation de souffrir pour Dieu. Rire et pleurer tout à la fois, se réjouir et s'attrister tout ensemble, voilà la condition du chrétien ici-bas. *Vous serez triste pendant que le monde se réjouira*, disait Notre-Seigneur à ses disciples, mais il ajoutait : Soyez heureux, tressaillez d'allégresse, parce que vos noms sont écrits dans le ciel.

» Vous le voyez, vous êtes beaucoup plus proche de la perfection que vous ne pensiez, vous qui ne savez définir si vous êtes gaie où si vous êtes triste. »

Son sujet favori, la confiance, lui fournit une série inépuisable d'images expressives.

« Toutes ces misères dont vous vous plaignez qui vous font de la peine, vous inquiétent, vous resserrent le cœur, il faut les prendre et les jeter *comme du fumier* au pied de la croix. »

On peut mieux choisir encore que le pied de la croix pour jeter ce fardeau importun.

« Quant à vous, jetez une bonne fois à l'eau tous les doutes et toutes les craintes, ou plutôt jetez-vous vous-même dans le cœur de Notre-Seigneur qui vous est ouvert. La paix soit avec vous !... »

Et ailleurs :

« Les grands bras de la miséricorde sont encore infiniment plus grands que vous ne croyez. Jugez s'ils ne vous atteindront pas, vous qui vous êtes placée où plutôt que le divin Sauveur lui-même a placée si près de son cœur. Je me trompe, ce n'est pas son bras qui vous atteindra ; c'est son cœur même qui vous attire et qui vous servira à jamais de demeure et d'asile, de palais, et de paradis. »

N'y a-t-il pas l'idée d'un tableau plein de

grâce et de fraîcheur dans ces quelques lignes :

« Restez devant Notre-Seigneur, comme une petite plante qui s'étale au soleil du printemps et s'épanouit sous ses rayons. »

Ou bien encore dans celles-ci :

« Le cierge qui brûle, calme, recueilli, silencieux, dans le sanctuaire, aux pieds du divin Maître, vous dira quelle doit être votre vie. »

Ailleurs, c'est la lampe du sanctuaire qui lui fournira une image consolante pour une personne que l'âge et les infirmités empêchent de travailler comme autrefois :

« La petite lampe qui brûle devant le tabernacle et qui ne jette plus qu'une faible lueur, très insuffisante pour éclairer la maison de Dieu, lui rend encore gloire à sa manière et dans la mesure de son pouvoir. »

A une personne très pieuse et très dévouée que des devoirs absorbants empêchent de se recueillir comme elle le voudrait, le sage directeur écrit :

« Ne craignez pas tant les distractions. Quand la grâce, la charité, le désir du bien en sont les principes... Ne craignez pas d'ouvrir portes et fenêtres dans votre âme, pourvu que Notre-Seigneur entre par les portes et les fenêtres. »

Quand on le force à parler de lui-même, qu'on insiste pour avoir des nouvelles de sa santé, le bon vieillard répond :

« Je ne me suis jamais promis une longue vie et je sens toujours plus vivement que je ne vis que d'emprunt et que du jour au lendemain le souffle de Dieu peut éteindre cette petite lampe où une mauvaise mèche n'est alimentée que par quelques gouttes d'huile.

» Merci de l'intérêt que vous me témoignez ; continuez seulement à prier pour cette pauvre créature de Dieu, qui n'a pas encore pu apprendre la première leçon du catéchisme : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. »

Écoutons-le encore rendre un compte sommaire et pittoresque de l'intérieur de son âme, où le ciel n'est pas toujours sans nuage :

« Oui, je connais le ton du *De profundis* et du *Miserere*. Je ne sais guère chanter d'autre air que celui-là, si ce n'est encore le chant du désir qui presse une âme de sortir de sa misère et de s'élever vers Dieu. »

On pourrait aisément multiplier ces citations. Elles sont suffisantes pour montrer une fois de plus que la langue de la piété ne répudie point les grâces de l'esprit.

La correspondance spirituelle du P. Gautrelet est empreinte d'un autre caractère qu'il est plus malaisé de mettre en relief, c'est l'élévation de la doctrine. Il faut pour cela citer autre chose que

des mots heureux. La lettre qu'on va lire est particulièrement remarquable à ce point de vue. Nous ne pensons pas que l'on trouve mieux dans les auteurs que l'on peut regarder comme les classiques du genre.

« Non, je ne suis pas effrayé de votre état. Lisez le psaume XXIII^e^ : *Le Seigneur me conduit...* Vous y trouverez des sentiments qui vous conviennent et que vous goûterez. Laissez Dieu vous dépouiller de tout, et surtout de vous-même et presque de vos bons désirs. Je veux dire du *sentiment du désir*, de cette impression plus ou moins sensible que vous éprouvez pour les choses qui sont de son service et de sa gloire, car le *désir substantiel*, qui n'est autre chose que *l'aspiration de l'amour*, est bon, excellent et ne saurait aller trop loin.

» Le sentiment tient, jusqu'à un certain point, de notre organisation et la nature aime à s'y appuyer comme sur la réalité. Plus vous serez pauvre, plus vous deviendrez riche. *Nous n'avons rien*, disait Saint-Paul, *et nous possédons tout.* Qu'est-ce à dire : *Nous n'avons rien ?...* Tout nous échappe, force, santé, sentiments, désirs, capacité, vie, prière sensible, amour, espérance, crainte même, tout disparaît; nous approchons du néant, du rien. Plus d'appui, de soutien sensible; tout nous abandonne, nous abandonnons tout ;

nous nous abandonnons nous-mêmes et notre être semble se perdre. O Dieu ! où êtes-vous ! O Jésus qu'êtes-vous devenu ? Vous que j'aime mille fois plus que moi-même, vous l'unique objet de mes désirs, de mes tendances, de mes actions, de mes souffrances, de mes sacrifices, vous m'échappez ! ô pauvreté ! ô dénùment !

» Et pourtant, *nous possédons tout*. Oui, c'est alors que nous sommes riches, parce que dans ce vide absolu Dieu entre, pénètre, règne et qu'il *est tout* en nous, c'est alors que la *mort est absorbée par la vie*, le néant par l'être, la nature par la grâce, l'imperfection par la sainteté de Dieu, dans laquelle l'âme se trouve plongée. Allez donc, allez sans crainte sur cet océan d'amour où Jésus-Christ vous servira de pilote. Le *Seigneur me conduit, rien ne me manquera*. Allez, laissez-vous plonger dans ce néant intérieur et contentez-vous de dire à Dieu : *Mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché, mes gémissements vous sont connus. Je suis vôtre, ô mon Dieu, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'habiter éternellement votre maison* : Votre amour, votre grâce, cela me suffit.

» Puisque vous prenez goût au *Miserere*, dites-le, mais je crois que vous le chanterez encore sur un air joyeux et que la reconnaissance et l'amour lui donneront une signification qu'il n'a pas pour tous.»

Cependant, il y a encore dans ces nombreuses lettres de direction quelque chose de meilleur que la sublimité de la doctrine ; car la science, dit saint Paul, n'est rien sans l'amour[1]. C'est l'amour de Dieu qui imprègne de son parfum toutes ces pages. On sent en les lisant une âme toute remplie de Dieu, qui déverse de son trop plein sur celles qui l'approchent. Jésus-Christ a tout envahi dans cette âme de prêtre, toutes les pensées comme toutes les affections. On voit qu'à l'exemple de l'apôtre, il ne veut savoir que Jésus-Christ, car il ne sait parler que de lui.

Telle est en effet la direction qu'il donne à sa propre piété. S'il recommande tant aux personnes qu'il conduit de regarder à l'amour de Dieu plus qu'à leur propre indignité, il ne fait que leur répéter la leçon qu'il s'est adressée à lui-même. Toute sa vie, le saint religieux a dû réagir contre une sorte de timidité qui était dans le fond de son caractère, le défaut ou mieux l'excès de sa vertu maîtresse, l'humilité ; de là une certaine propension à la crainte, et une sorte d'affaissement moral dont il était le premier à sentir le danger. Le correctif, il le trouve dans la doctrine de l'amour envers la personne de Notre-Seigneur

[1] *Si habuero... omnem scientiam, caritatem autem non habuero, nihil sum.* 1 *Cor.* XIII, 2.

Jésus-Christ. Les quelques notes de ses retraites qui n'ont pas disparu, portent la trace de ce combat entre la nature pusillanime et la volonté qui cherche sa trempe dans l'amour.

« Je veux m'attacher à me faire de justes idées de Notre-Seigneur. J'ai peine à me persuader que ce divin Sauveur aime les hommes, pour lesquels cependant il a opéré toutes ces merveilles. Il me semble le voir toujours environné de sa sainteté infinie qui repousse le péché, de sa justice qui doit le punir, de sa grandeur qui le rend inaccessible à nos supplications... Évidemment, ce n'est pas le but qu'il s'est proposé dans l'Incarnation et dans l'Eucharistie...

» Jusqu'ici je n'ai pas compris *pratiquement* qu'une chose domine tout dans l'œuvre de la Rédemption, dans les mystères de Notre-Seigneur, dans la pensée di-ine, et que cette chose, c'est l'amour.

» *Sic Deus dilexit... Dilexit me et tradidit semetipsum pro me...* Il aime les hommes, ses frères... sa *famille*, son héritage, ses *rachetés. Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Il aimait les apôtres : Jean..., Pierre..., *Lazare...* Prodige d'amour et mystère de foi... Il m'aime, moi aussi : *Et nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis.* »

On a remarqué que le nom de Lazare est souligné dans cette énumération. Il faut se souvenir

que le P. Gautrelet avait reçu au baptême le nom de l'ami du Sauveur.

Dans une autre page de ses notes, il écrit à propos de sainte Marie-Madeleine :

« Il me semble que je ne puis que gagner à prendre cette grande sainte pour une de mes protectrices. Puissé-je comme elle suivre Notre-Seigneur jusqu'au Calvaire ! Puissé-je l'aimer d'un amour ardent, aussi pénétré de confiance et de sainte liberté que d'humilité et et de contrition. »

A côté de ces lignes, il a écrit en vedette :

«... *Elle avait un frère qui s'appelait Lazare !* »

L'amour de Dieu fut bien au pied de la lettre le tout de sa vie, amour voulu plutôt que senti, dont il entretenait l'ardeur par le dévouement et le sacrifice, véritable aliment de la charité. Les affaires de ce monde, grandes ou petites, ne l'intéressaient que par leur rapport avec le service et la gloire de Dieu ; on peut dire qu'en dehors de là, tout lui était indifférent. Du moment, au contraire, qu'il s'agissait de la religion, de l'Église, du Pape, en un mot des *affaires* de Dieu, rien ne le laissait froid. Dévoré lui-même de zèle pour son unique Seigneur, impuissant à réaliser les grandes choses qu'il avait conçues pour son service, il connut toute sa vie ce tourment infligé par l'amour, qui est une grande part

de la passion des saints. Il écrivait un jour sous cette impression douloureuse :

— « Je suis depuis quelque temps dans une disposition d'âme qui me désole ; je vois à faire et je ne fais rien. Je n'ose me décider à travailler, sûr de ne pas aboutir. Chaque jour, je me lamente au pied de la montagne, ne faisant pas un pas pour monter. En vérité, ce n'est pas vivre que de ne rien faire pour Dieu. Ce n'est pas vivre que de ne pas aimer, et ce n'est pas aimer, dit saint Grégoire, que de ne pas agir. »

Voici une page où se traduit davantage encore la douleur amère de l'apôtre au spectacle des maux qu'il ne peut guérir.

« Maintenant où allons-nous ? Chaque jour vient enfoncer plus avant le fer dans la plaie ; chaque jour nous apporte son contingent d'amertume, d'affliction et d'une indignation qui est à elle seule une souffrance. Je me demande en ce moment quels offices Notre-Seigneur veut que nous remplissions et dans quelles dispositions principalement il faut nous conserver. Je sens un immense besoin de *patience*, de cette patience charitable qui plaint les pécheurs, qui souffre avec Jésus-Christ, qui prie avec lui. Je ne sais comment tourner à bien, c'est-à-dire à la gloire de Dieu et à la perfection de l'âme, ces mille et une raisons de sainte colère, d'exaspération, qui

tourmentent, agitent, irritent, mais ne sanctifient pas toujours. Le plus court et le meilleur, je pense, c'est d'entrer plus avant dans le Cœur de Jésus et de s'identifier avec lui dans les sentiments divers qui l'animent. Demandez pour moi cette grâce ; ma pauvre âme est ravagée, ruinée...

» Et puis, plus d'autre joie que de souffrir pour l'Église, plus d'autre bonheur ici-bas que d'être victime avec Jésus-Christ !... »

Mais aussi, dès qu'une initiative se produisait, qu'une œuvre se présentait, utile en quelque façon à l'honneur de Dieu et au bien de l'Église, elle était sûre de rencontrer chez le P. Gautrelet une chaude sympathie ; il n'était pas de ces sages qui craindraient de perdre leur réputation de gens pratiques s'ils n'accueillaient avec froideur une idée généreuse.

Pour lui, il ne marchandait point ses encouragements ; on voyait qu'il était heureux des bonnes intentions d'autrui ; il semblait, s'il est permis de retourner ainsi une parole de l'Évangile, estimer comme fait à lui-même tout ce que l'on faisait ou désirait faire pour Dieu.

Pusieurs d'entre nous ne peuvent se rappeler sans émotion avec quel accent du cœur le saint vieillard applaudissait à leurs travaux, saluait l'apparition de quelque modeste ouvrage, avec quel empressement il les remerciait et les félici-

tait. Quand il apprit la fondation à Paray-le-Monial de la Revue du *Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, il ne dissimula pas que cette idée l'enthousiasmait. Un autre jour, comme on lui racontait les progrès de l'œuvre de l'*Adoration nocturne* à Dijon et surtout à Aix, où un bon nombre d'étudiants de la Faculté de Droit s'étaient enrôlés dans la phalange des adorateurs, le P. Gautrelet fut ému jusqu'aux larmes : « Je vois là une espérance, disait-il. »

Afin de contribuer pour sa part à promouvoir cette œuvre admirable, il se mit à composer un recueil de méditations à l'usage des hommes du monde et pour les aider à passer fructueusement leur heure de garde devant le Saint-Sacrement. Ce fut l'un de ses derniers écrits.

Son amour pour Notre-Seigneur l'eût enchaîné lui-même au pied du tabernacle, si le zèle ne lui eût point assigné ailleurs une tâche pour laquelle les journées ne furent jamais assez longues. On a vu déjà au cours de ce récit comment, à force d'économiser son temps, il parvenait à se ménager de fréquentes visites à Notre-Seigneur. Dans ses dernières années, il crut pouvoir faire à sa piété une part plus large. A l'Assomption de Cannes, on le voyait avec une profonde édification passer plusieurs heures chaque jour au pied de l'autel. Il se tenait là, parfois prosterné jusqu'à terre, le

plus souvent à genoux, immobile comme s'il eût été insensible à la fatigue. « Nous l'avons vu, dit une personne de la maison, en adoration, depuis neuf heures jusqu'à midi; mais régulièrement, outre son heure d'action de grâces après la messe, il passait une autre heure dans la matinée et deux au moins le soir, à la même place et dans la même attitude. »

Cette persévérance dans la prière est d'autant plus admirable qu'il y était rarement consolé. Pour qui est un peu au fait de la vie spirituelle, ce ne sera pas un scandale, pas même un étonnement d'apprendre qu'un si saint religieux ne trouvait dans son oraison qu'aridité et que dégoût, qu'il en était réduit à lutter comme un débutant contre l'ennui et surtout le sommeil.

— « Je pense, disait-il un jour à l'un de ses frères, que le bon Dieu fera miséricorde à un pauvre malheureux qui, pendant une heure chaque matin, se débat péniblement contre le sommeil et les distractions. » Et ce disant, il donnait à entendre par un petit sourire, à moitié triste, que le malheureux dont il parlait n'était autre que lui-même.

Une autre fois, il écrivait au sortir de sa retraite annuelle :

« Je ne vous parle pas de ma retraite. C'est toujours pour moi le temps des *exercices*, selon

l'expression de saint Ignace. Il y a effectivement exercice, effort, combat. Jamais je ne l'ai mieux compris. Mais cela doit-être, *militia vita hominis.* »

De fait, cet admirable religieux, si fervent, si intérieur, si fidèle en toutes choses, si uni à Dieu, ne connut guère de la piété que les labeurs et les luttes. Lui qui dans le ministère de la confession usait pour les autres d'une largeur qui étonnait, mais qui est de tradition chez les saints, il était pour son propre compte d'une délicatesse qui allait jusqu'au scrupule. Les charges qu'il eut à remplir, la responsabilité qu'elles lui imposaient, le tinrent toute sa vie dans l'angoisse ; aussi les peines intérieures furent, on peut le dire, son pain quotidien. De loin en loin, il en laisse paraître quelque chose dans sa correspondance, et il est facile de voir à travers maint passage discret que le cantique de sa dévotion personnelle est beaucoup plus le *Miserere* que l'*Alleluia*.

— « Continuez à prier pour moi ; je me sens misérable à faire peur. Heureusement, les miséricordes de Dieu sont infinies. »

Et ailleurs :

— « Je ne sais quel abîme semble se creuser entre Notre-Seigneur et sa chétive créature, toujours plus profond ; heureusement on me fait espérer la décharge de la supériorité, pesante à

ma faiblesse. Demandez-lui pour cette âme desséchée, devenue comme un parchemin aride et froissé, quelques gouttes de cette rosée bienfaisante qui rend la vie aux morts et fait reverdir les branches stériles. »

« J'en suis toujours au *Miserere* et au *De profondis*, et il me semble que je ne puis descendre assez bas dans ce *De profondis*. Restez au *Magnificat* et à l'*Alleluia*. Cela vaut mieux. A chacun sa partie ; je suis chargé de la basse et je ne m'en acquitte que trop bien. »

Quand Dieu laisse ses plus fidèles serviteurs privés de ces consolations intimes qui rendent tout facile, c'est qu'il les juge de force à se passer d'un secours nécessaire à de plus faibles courages, et que, s'il y a dans cette voie malaisée plus de sueurs et de larmes à répandre, il y a aussi plus de mérites à recueillir.

CHAPITRE XVIII

1881-1886

Les dernières années. — Le soir d'un beau jour. — Le parfum de la sainteté. — La première plainte: Je ne puis plus travailler. — Le départ de Cannes. La bénédiction. — Les hirondelles ne reviennent pas toutes. — Clermont. Montluçon. — Derniers entretiens spirituels. — *Vir fidelis*. — La fête du Sacré-Cœur. — On se reposera après la mort. — Le dernier jour semblable à tous les autres.

A mesure que le P. Gautrelet approchait de sa fin, sa vertu semblait se perfectionner encore et resplendir davantage comme aux dernières heures d'un beau jour d'été, la lumière prend des tons plus chauds et plus harmonieux.

Les forces physiques baissaient sensiblement, mais ni l'intelligence, ni la volonté ne subirent le contre-coup de ce déclin. Arrivé à sa quatre-vingtième année, le saint vieillard n'avait rien de sénile, au sens désagréable du mot; le ressort n'était point détendu, le soldat de Jésus-Christ était toujours dans le rang et faisait son ser-

vice. Le grand âge du vénérable Père, son accablement, ne faisaient qu'imprimer à l'accomplissement de tous ses devoirs de prêtre et de religieux le cachet d'une fidélité poussée jusqu'à l'héroïsme.

En même temps, ce parfum de sainteté qu'il avait toujours porté avec lui, devenait plus pénétrant et plus actif ; on ne l'approchait point dans ces dernières années sans en éprouver la salutaire influence. Elle se fit sentir surtout dans cette maison de l'Assomption qui lui donna pendant quatre hivers une si charitable hospitalité. Un jour, au retour de la saison hivernale, les sœurs tourières préparaient son appartement; quelqu'un leur demanda pourquoi elles mettaient tant d'en train à leur ouvrage.

— C'est, répondit l'une d'elles, que nous allons recevoir un saint et que sa présence ici est une bénédiction.

On se pressait à sa messe, qu'il célébrait pourtant à une heure bien matinale pour des personnes qui vont d'ordinaire chercher à Cannes le doux soleil et le *far niente*. — « J'aimais bien alors, nous écrit l'une d'elles, que les cérémonies fussent courtes ; néanmoins, bien que la messe du P. Gautrelet durât trois gros quarts d'heure, je n'aurais pas voulu manquer d'y assister, tant la vue de ce saint prêtre à l'autel me pénétrait d'une

dévotion que je ne trouvais pas ailleurs. »

Il y avait parmi les élèves du couvent une petite Anglaise qui, pour exprimer le religieux respect que le saint vieillard lui inspirait, l'appelait naïvement : *Papa bon Dieu.*

Les communautés religieuses saisissaient avidement l'occasion d'entendre sa parole. Le vénérable Père ne cessa, malgré sa faiblesse, de donner plusieurs retraites chaque année. L'abbaye de Lérins, rétablie depuis peu dans l'île célèbre bien connue des hivernants de Cannes, fit elle-même appel à son dévouement. Le P. Gautrelet donna les exercices de saint Ignace dans l'antique monastère de saint Honorat, où son souvenir est ineffaçable.

A l'automne de 1884, il vint encore une fois prêcher la retraite aux religieuses hospitalières d'Auxonne. Ce fut la dernière.

« L'édification, écrit l'aumonier, fut plus grande que je ne puis le dire. Ce saint homme ne prenait jamais un moment de récréation ; toujours au travail ou en prière ; avec cela une charité, une affabilité, une douceur que rien ne lassait. La délicatesse et la pureté de sa conscience étaient telles qu'il ne passait pas plus de deux ou trois jours sans se confesser. »

A son retour à Cannes, il rentra dans notre résidence dont la petite communauté avait repris

possession. C'est ainsi que pendant les trois derniers hivers nous eûmes la consolation de le posséder au milieu de nous et de nous édifier de ses admirables exemples.

Il était difficile de lui faire accepter des services qui cependant paraissaient indispensables. Il consentit enfin à laisser à un autre le soin de sa chambre, après toutefois que lui-même avait fait son lit; sur ce point, une sorte de pudeur exquise le rendit toujours intraitable. Il s'ingéniait d'ailleurs à se rendre utile, tenant à avoir quelque charge dans la maison ; il resta jusqu'à la fin réglementaire et sacristain de la petite communauté. C'était un spectacle touchant de voir le bon vieillard préparer l'autel pour la sainte messe, serrer les ornements, mettre toute chose en place avec le soin minutieux qu'aurait apporté à cette fonction le plus fervent novice.

Si la souplesse des membres et la finesse du regard laissaient à désirer, on sentait du moins que le cœur était à l'ouvrage. Servir la messe était encore une de ses dévotions préférées ; il ne manquait guère de servir celle du prêtre qui la disait après lui.

Cependant, il n'était que trop visible pour nous que le bon Père s'acheminait doucement vers sa fin. La seule fois que son supérieur l'entendit se plaindre, ce fut pendant l'hiver de 1885 · Il ne

pouvait plus travailler, disait-il; le sommeil était irrésistible. Il n'y avait pas de maladie, mais le sang glacé par l'âge ne circulait plus. Les médecins avaient recommandé de le surveiller de près, car il pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre. — « Le P. Gautrelet ne vit plus que par habitude, » nous disait le docteur que nous consultions d'ordinaire.

C'est dans cet état pénible qu'il passa sa dernière année. Il ne capitulait point pourtant, montrant lui aussi, selon le mot de Bossuet, « qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. »

Pendant l'hiver de 1886, le Père supérieur de la Résidence de Cannes organisa une retraite en solitude pour les hommes du monde. Elle eut lieu dans un vaste hôtel, situé à l'extrémité de la pointe d'Antibes et demeuré inoccupé cette année-là. Trente retraitants, y compris quelques prêtres, firent les exercices de saint Ignace dans ce désert idéal, entre ciel et mer.

Le P. Supérieur aurait bien désiré emmener le P. Gautrelet pour l'aider dans une œuvre si importante. La vue du saint religieux eût été à elle seule une si éloquente prédication. Pour lui il était tout prêt; heureux, disait-il, d'être utile à quelque chose; il se disait, d'ailleurs, très-vaillant et il le croyait peut-être. Mais, ayant pris conseil et réfléchissant que les retraitants ne

manqueraient point de se précipiter à l'envi chez celui que dans la contrée on regardait comme un saint, que tout le fardeau des confessions serait à sa charge et l'écraserait, le P. Supérieur pensa que la prudence lui imposait de se priver de son aide et fit appel à un autre de ses confrères.

Ceci se passait au mois de février 1886 ; le P. Gautrelet, entré dans sa quatre-vingtième année, s'affaiblissait tous les jours davantage, si bien que, lorsque revint la saison des chaleurs, on se demanda s'il serait encore possible de l'acheminer vers le nord. Diverses raisons retardèrent le départ ; enfin, vers le commencement de juin, notre vénéré Père, toujours accompagné d'étape en étape par l'un de nous, se mit en route pour Clermont, où on lui avait assigné sa résidence.

Il avait un pressentiment que c'était pour ne plus revenir. Un prêtre ami, qui vint lui faire ses adieux, lui dit :

— « Au revoir, mon Père ; au mois d'octobre ! »

— » Le mois d'octobre, reprit-il, en branlant la tête d'un air significatif ; il ne faut plus que je regarde si loin. Priez pour que je sois bien prêt. Et à la garde de Dieu ! »

Au moment de quitter la maison, il se mit à genoux devant son supérieur et lui demanda sa

bénédiction. Il n'y avait que peu d'années que celui-ci était lui-même sous l'obéissance du P. Gautrelet, et il se regardait toujours comme son enfant. Très-ému, il s'acquitta du devoir de sa charge, mais cela fait, se mettant lui-même à genoux pendant que le saint vieillard se relevait :

— « Et maintenant, mon Père, dit-il, à mon tour ; veuillez me bénir. »

Sur la route, le P. Gautrelet s'arrêta dans diverses maisons où ses frères l'attendaient; tous remarquèrent avec douleur l'altération de ses traits et l'abattement qu'il n'était plus maître de dissimuler. Lui-même répétait qu'il ne ferait plus désormais de longs voyages. A Avignon, l'un d'eux lui dit : « Mon Père, l'air des montagnes de l'Auvergne va vous rajeunir : vous nous reviendrez comme les hirondelles. »

— Ah! reprit-il, les hirondelles ne reviennent pas toutes.

Il arriva enfin à Clermont. Avant les décrets de 1880, la Province de Lyon y avait un noviciat. La communauté, bien réduite depuis lors, n'occupait qu'une partie de la maison. Heureux de posséder pour plusieurs mois, pensaient-ils, celui qui était l'objet de notre vénération à tous, les Pères de Clermont n'épargnèrent rien pour rendre son séjour au milieu d'eux aussi profitable que possible au rétablissement de ses forces ; le

P. supérieur avait poussé l'attention jusqu'à l'installer dans sa propre chambre.

Au bout de quelques jours, le saint vieillard semblait en effet regaillardi, si bien qu'on n'hésita point à le laisser partir pour Montluçon, où il était appelé dans une maison religieuse dont il s'était beaucoup occupé et où il devait mettre la dernière main à une œuvre qui lui tenait à cœur.

Il y arriva le 22 juin au soir ; comme on s'empressait pour s'informer de sa santé :

— « Je vais, dit-il en souriant, comme un homme qui perd tous les jours quelque chose; je décline, mais je ne suis pas encore mort. » — Et, ce disant, il se redressait avec un air brave.

Ce soir-là même, selon son habitude, on le trouva assis à sa table et la plume allait son train.

Dès le lendemain et chacun des jours suivants, il voulut encore adresser une exhortation à la Communauté ; il affirmait que ces petits entretiens n'ajoutaient aucun surcroît à sa fatigue. On obtint pourtant qu'il y renonçat, et le dimanche 26 juin, il prit la parole pour la dernière fois. Comme par une inspiration providentielle, il choisit pour sujet à développer cette parole des Saints Livres : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (1) : Celui-là sera sauvé, qui aura

[1] Évangile selon saint Mathieu, X, 22.

persévéré jusqu'à la fin. C'était bien l'épilogue qui convenait à sa propre vie.

Une semaine se passa ensuite pendant laquelle le vénérable Père poussa activement, malgré une extrême faiblesse, le travail pour lequel il était venu. On remarqua pendant ces derniers jours la parfaite lucidité de son jugement et la fraîcheur de ses souvenirs. Il parlait à chaque personne de la communauté de choses anciennes et intimes avec une sûreté de mémoire qui étonnait.

Quelqu'un fit à ce propos une remarque fort judicieuse : cette rare conservation de ses facultes n'était-elle point une récompense de la pleine possession de soi-même que le saint religieux avait acquise avec tant d'efforts et pratiqué avec tant de constance, en même temps que du dégagement où il gardait son cœur vis-à-vis de toute préoccupation d'amour-propre ? Livrant doucement ainsi ses facultés à Notre-Seigneur, il les employait toujours sans les surmener jamais.

L'oppression croissante et une sorte de lassitude mortelle ne furent pas capables, même en ces derniers jours, de faire brèche à cette héroïque régularité qui plus d'une fois déjà a été signalée comme un des traits distinctifs de la sainteté du Père Gautrelet. Après des nuits d'insomnie, brisé

par une toux presque continuelle, il était debout à quatre heures, faisait son heure de méditation à genoux, disait la sainte messe et se mettait au travail pour la matinée entière.

Il se plaignait seulement d'être l'objet de trop de soins, et aux questions qu'on lui adressait sur son état de santé :

— « Continuation du même chapitre, disait-il, je décline, je me réduis de jour en jour. La volonté de Dieu soit faite ! »

Il ne sortit pendant toute cette semaine que pour faire quelques pas dans le jardin. Sa chambre ouvrait dans une petite tribune au-dessus du chœur de la chapelle ; c'est là qu'il passait tout le temps que le travail ou la charité ne prenaient pas.

Le samedi 3 juillet, fête du Sacré-Cœur [1], était jour de grande solennité dans la maison religieuse où se trouvait le P. Gautrelet. Il n'osa point dire la messe de communauté; elle devait être longue et il craignait de ne pouvoir demeurer debout. Il se réserva pour la messe d'actions de grâces, et ce fut la dernière qu'il célébra.

Le soir, il y eut procession du Saint-Sacrement;

[1] La fête du Sacré-Cœur est fixée au vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. En 1886, la fête de la Visitation qui ne se déplace point, étant tombée ce vendredi, on dut renvoyer la solennité du Sacré-Cœur au lendemain.

il lui fut encore impossible d'y prendre part, mais il resta prosterné à la chapelle pendant près d'une heure et demie.

Au sortir de la cérémonie, on lui amena le plus jeune des orphelins de la maison, un enfant de cinq ans, nommé Ignace, avec le petit costume qu'il portait à la procession ; le bon père le bénit en lui faisant le signe de la croix sur le front et en lui souhaitant de devenir prêtre.

Sa longue adoration et l'excessive chaleur l'avaient fatigué beaucoup; néanmoins, il prit encore son repas du soir, comme les jours précédents, en compagnie de l'un de ses frères, le Père B., venu pour prêcher un triduum préparatoire à la grande fête qui s'achevait.

La conversation fut comme d'ordinaire aimable et édifiante. Rien ne faisait encore présager l'approche de la dernière heure. La nuit fut très pénible. Le vieillard ne toussait plus, mais on l'entendit plusieurs fois pousser des gémissements qui témoignaient d'une vive souffrance. Le matin de ce jour qui devait être celui de la mort, il se leva à l'heure réglementaire.

Vers six heures, il descendit à la sacristie pour se préparer au saint sacrifice. Mais en l'apercevant, le Père R. chapelain de la communauté le trouva si défait qu'il crut devoir l'engager à y renoncer.

— Je crois bien, en effet, répondit le P. Gautrelet, que je ne pourrais pas aller jusqu'au bout. »

Il voulut du moins recevoir la sainte communion. Le Père R... l'aida à revêtir le surplis, et le conduisit en le soutenant jusqu'au pied de l'autel.

C'est ainsi que ce vaillant soldat de Notre-Seigneur devait recevoir son viatique. Il eut beaucoup de peine à remonter jusqu'à sa chambre. — « Ce n'est plus l'homme qui marche, disait le Père R..., il ne reste que le saint. » Toutefois, il s'installa encore dans sa petite tribune pour assister à la messe.

Dès lors, l'épuisement final s'accusait par des symptômes auxquels on ne pouvait plus se méprendre, il n'y avait plus d'huile dans la lampe ; le saint vieillard, chez qui l'âme portait le corps depuis si longtemps, allait non pas mourir mais cesser de vivre.

Étendu sur son fauteuil, il paraissait anéanti. Deux médecins appelés dans la matinée arrivèrent coup sur coup. Le mourant répondit très nettement à tout ce qu'on lui demanda.

— « Dans l'état où je suis, dit-il tout d'abord, ne devrais-je pas me hâter de retourner dans ma résidence pour y mourir. » ? — « Je suis si faible, dit-il encore, que je n'ai pas pu dire mon

bréviaire. » C'était sa grande préoccupation. Il fallut, pour le tranquilliser, que le médecin lui interdît formellement d'y penser davantage.

On ne crut pas d'abord à un dénouement prochain ; un cordial énergique devait raviver au moins pour quelque temps cet organisme usé.

Cependant le religieux n'oubliait pas la règle ; à onze heures trois quarts, le P. Gautrelet demanda de l'eau bénite, fit le signe de la croix et commença son examen de conscience ; à midi, il récita l'*Angelus*. Il devait être jusqu'au bout le serviteur fidèle, *Vir fidelis*, auquel l'Esprit-Saint a promis une grande louange.

Vers deux heures, le médecin revint et fut frappé de l'état du malade ; les réactifs étaient impuissants, il n'y avait plus d'espoir.

M. le curé de la paroisse arrivait à son tour et, en pressant les mains du Père qu'il aimait et vénérait, il constata qu'elles étaient glacées; il n'y avait plus de temps à perdre. Quand le visiteur se retira, le mourant se leva encore pour l'accompagner jusqu'à la porte, et ce ne fut pas sans peine que M. le curé l'obligea de renoncer à lui donner ce témoignage de déférence.

Il fallait songer à administrer les derniers sacrements ; obligé de se rendre aux vêpres de la paroisse, M. le curé pensa qu'il ne fallait point attendre l'issue de l'office et recommanda au

Père B... de s'acquitter lui-même de ce devoir.

Celui-ci, assez ému, revint prévenir le malade. Le P. Gautrelet se montra un peu surpris d'abord ; il ne pensait pas qu'il y eût urgence, et il proposa d'attendre au soir, pensant qu'on aurait plus de facilité pour lui donner l'Extrême-Onction, quand il serait au lit.

Le Père B... insistant : « Eh ! bien ! mon Père, dit le mourant, donnez-moi quelques minutes pour me préparer. »

Au bout d'un instant, dominant avec son indomptable énergie les défaillances de la nature, le P. Gautrelet se mit à genoux à terre pour faire sa dernière confession. En l'aidant à se relever le Père B..., quelque peu troublé, comme il nous le raconte lui-même, par la profonde vénération que lui inspirait son saint pénitent, ne trouva pas d'autre parole que celle-ci :

— Ah ! mon Père, quelle exhortation vous faire maintenant?

A quoi le P. Gautrelet répondit le mot qui avait été toute sa vie le refrain de son âme humble et pénitente :

— *Miserere mei, Deus !*

Il suivit avec une pleine présence d'esprit les cérémonies de l'Extrême-Onction, répondant lui-même à toutes les prières.

La petite communauté s'était réunie pour ce

moment solennel; quand tout fut terminé, la supérieure vint s'agenouiller aux pieds du mourant et lui demanda de bénir les personnes présentes et toute la Société. Le P. Gautrelet voulait encore se lever, mais on le pria de rester assis. Alors, les mains étendues, il prononça lentement mais très distinctement la formule latine de la bénédiction.

Ce furent ses dernières paroles, du moins les dernières que l'on pût saisir. A partir de ce moment, la vie s'éteignit par degrés. On avait placé devant lui un tableau du Sacré-Cœur et son crucifix, sur lequel ses yeux restèrent attachés tant qu'il put les tenir ouverts. De grands signes de croix qu'il faisait de temps en temps prouvaient que la connaissance restait complète, alors même que les organes étaient paralysés par le froid de la mort.

D'ailleurs aucune secousse, aucun mouvement convulsif, aucune contraction sur la face; le calme, la paix dans l'agonie comme toujours : lui aussi, il fut doux envers la mort comme il l'avait été pour tout le monde. Sa tête était inclinée sur le bras droit du fauteuil; vers sept heures et demie, par un mouvement qui avait quelque chose de solennel, il la releva, et sembla, nous dit un témoin de cette scène, recueillir tout ce qui lui restait de force, pour rendre à la Majesté divine l'hommage de son dernier soupir.

La tête du vénéré Père retomba lentement sur sa poitrine ; tout était fini.

C'était le dimanche 4 juillet, fête du Précieux Sang, au soir d'une radieuse journée d'été.

Le Père B... qui s'était trouvé là par une attention providentielle, pour assister le saint religieux en ses derniers moments, au nom de la Compagnie, prit entre ses bras le corps inanimé et le déposa sur le lit, où l'on n'avait pas eu le temps de transporter le mourant dans cette maladie d'un jour. Ainsi se vérifiait au pied de la lettre, pour le P. Gautrelet, cette devise de tous les grands serviteurs de Dieu :

Ne se reposer qu'après la mort !

Les derniers honneurs rendus à l'humble religieux furent sans éclat mais aussi sans tristesse ; on sentait devant ces restes mortels comme un parfum de vie. Étendu sur son humble couche, ce corps usé par le travail et les austérités n'avait rien de funèbre. Le visage avait même perdu son air accoutumé de fatigue et d'épuisement. Nous tous qui l'avions connu, nous en fûmes frappés en voyant la photographie qui le représente mort[1], la seule d'ailleurs que l'on ait pu avoir de lui. C'est bien là le sommeil du juste, endormi dans le baiser du Seigneur.

[1] Voir la gravure en tête du livre.

Le clergé de la ville, les Pères Maristes du collège, les communautés religieuses et quantité de personnes de toute condition se succédèrent tout le jour suivant auprès de la pieuse dépouille. Tout le monde sortait ému, et l'on répétait avec des variantes la parole du vénérable curé de la Paroisse :

— Ce Père était un saint ; pour ma part, je n'en ai jamais rencontré de semblable.

Plusieurs de nos Pères, avertis par télégramme, étaient accourus de Clermont, de Moulins, de Paray-le-Monial ; le R. P. Provincial de Lyon lui-même se trouva présent à l'heure des obsèques. Le corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut conduit à sa dernière demeure dans l'appareil le plus simple, mais au milieu d'un religieux recueillement. Dans le long cortège qui l'accompagnait, quelques personnes sans doute prièrent pour le vénéré défunt, mais beaucoup d'autres, nous le savons, l'invoquaient comme un bienheureux.

Et maintenant, pour clore ce récit, il semble que nulle parole ne soit plus à propos que le vieil adage : *Finis coronat opus*. La fin couronne l'œuvre. Une telle vie devait avoir une telle fin.

L'admirable religieux reste semblable à lui-même jusqu'au bout, *sibi constans*. Son dernier jour ressemble à tous les autres ; la mort est pour lui un point de la règle dont il s'acquitte à son heure comme il s'est acquitté de tous les autres, dans la simplicité, l'humilité et l'énergie.

Nous ne savons s'il plaira à Dieu de glorifier dans sa tombe ce bon et fidèle serviteur qui eut toute sa vie une si grande soif d'être oublié et compté pour rien [1].

Mais ce que nous pouvons dire, c'est que tous

[1] Plus d'une fois on nous a parlé de faveurs extraordinaires obtenues par l'intercession du P. Gautrelet. Nous avons entre les mains le récit de la guérison d'une personne qui, s'étant traînée jusqu'au lit où reposait sa dépouille, se sentit subitement délivrée de toutes ses souffrances. Mais s'il est bon de recueillir des faits semblables, le moment n'est pas venu de les publier.

ceux qui l'ont connu gardent sa mémoire comme celle d'un religieux dont la vertu dépassa les limites communes, un de ceux dont la vie est une lumière et l'exemple une force.

Et c'est pourquoi, en terminant, nous recueillons comme une espérance et un présage la parole d'un de ces petits dont l'Esprit-Saint a dit que c'est leur bouche innocente qui distribue la parfaite louange :

L'enfant était depuis longtemps à regarder la dépouille inanimée du vénéré Père, et comme on lui demandait s'il n'avait pas peur à rester ainsi auprès d'un mort, il repartit :

— « Mais ce n'est pas un mort, c'est un saint ! »

A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

1807-1829

Naissance de François-Lazare Gautrelet. — Une famille patriarcale. — Ses premières années. — Le petit séminaire d'Autun. — Le grand séminaire. — Un frère et une sœur qui rappellent saint Benoit et sainte Scolastique. 1

CHAPITRE II

1829

François-Xavier quitte sa famille sans faire connaître son dessein. — Retraite à Avignon. — Il entre au noviciat. — La Compagnie de Jésus en France, en 1829. — Premières épreuves. — La dévotion à la Sainte Vierge. — Perfection précoce du frère Xavier 11

CHAPITRE III

1830-1831

Révolution de 1830. — La Compagnie de Jésus en reçoit le contre-coup. — Les novices mis en demeure de

choisir entre leur vocation ou l'exil. — En route pour le Piémont. — Les épreuves du voyage. — Le noviciat de Chiéri. — Mort d'une jeune sœur.. 25

CHAPITRE IV

1831-1836

Le pensionnat de Fribourg. — Les études théologiques à Brigg-en-Valais. — Retour en France. — Les commencements du scolasticat de Vals. — Les catéchismes de campagne. — L'ordination sacerdotale. — Le dévot serviteur de l'Eucharistie..... 35

CHAPITRE V

1836-1842

Un demi-siècle, 1836-1886. — Le P. Gautrelet, professeur de philosophie au collège de Mélan. — Son patron du mois, saint Jean-le-Silentiaire. — Il perd complètement la voix. — Le troisième an. — L'épreuve se prolonge..... 45

CHAPITRE VI

1842-1852

Le P. Gautrelet, Père spirituel au scolasticat de Vals. — Sa supériorité dans cet emploi. — Ses conférences. — Première idée et établissement de l'*Apostolat de la prière*. — Leçons de détachement. — Le contre-coup des événements de 1845 et de 1848 à Vals. — Arrivée du R. P. Roothaan. — Apostolat par la plume..... 55

CHAPITRE VII

1852-1855

Le P. Gautrelet Recteur de Vals. — Les joies et les espérances de l'Église en 1854. — Les missions et les collèges. — Le Jubilé du Puy et Notre-Dame de France. — Encore les protestants. — Les commu-

nautés religieuses. — Les pauvres. — Le P. Gautrelet perd ses parents..... 79

CHAPITRE VIII

1855-1861

Le P. Gautrelet instructeur de troisième an à Fourvière. — La dévotion au Sacré-Cœur. — Le P. Drevon. — Le P. Gautrelet nommé Provincial. — Vie intérieure. — Le Saint-Sacrement, source de lumière, de force, d'autorité. — Régularité et travail. — Les voyages et la prédication silencieuse. — Le gouvernement des âmes. — La clairvoyance du cœur. — Les collèges, les missions étrangères, les massacres de Syrie. — Révolution italienne et expulsions. — Le P. Gautrelet, objet de la vénération de ses frères..... 103

CHAPITRE IX

1861-1864

Le P. Gautrelet déchargé des fonctions de Provincial. — Mort de son frère aîné. — Son talent pour assister les mourants. — Il est envoyé en Algérie. — Les voyages. — La rue de la Licorne, Mustapha. — La Litanie de l'*Amen*. — Les inspirations du bon ange. — Ben-Aknoun et Bouffarik. — Notre-Dame de Toute-Espérance. — Rome et le Pape. — Témoignage du P. Beckx à la vertu du P. Gautrelet. — L'Orient. — Jérusalem..... 131

CHAPITRE X

1864-1869

Le P. Gautrelet, supérieur de la mission de Syrie. — L'Orient autrefois et aujourd'hui. — Prosélytisme protestant. — Les Œuvres catholiques. — Les congrégations religieuses arabes. — Les Dames de Nazareth. — Le séminaire de Ghazir au mont Liban.

— L'Imprimerie arabe. — Le *Béchir*. — Le Clergé et les retraites pastorales. — Un écolier de soixante ans. — L'Apostolat et les voyages. — Le Supérieur. — Le grand combat du missionnaire. — L'Orient n'est pas la France. — Souffrances morales..... 153

CHAPITRE XI

1869-1879

Le P. Gautrelet, Père spirituel au scolasticat de Fourvière. — Le Concile du Vatican. — L'air chargé de tempête. — La Guerre. — Les convulsions du dedans. — Les Religieux expient les défaites infligées à nos armes. — La Résidence de la rue Sainte-Hélène envahie. — Celle de Fourvière occupée par les troupes. — Les Garibaldiens. — Le dégoût de la terre et la soif du ciel. — Le P. Gautrelet nommé supérieur de la résidence de Lyon. — L'Externat Saint-Joseph. — Ses premières années. — Les *Études*..... 183

CHAPITRE XII

1879-1880

Les noces d'or du P. Gautrelet. — Premier hiver à Cannes. — Les décrets du 20 mars. — Trois mois de torture. — Expulsion des Jésuites de Fourvière. — La comédie légale. — Comment, en gardant les formes, le gouvernement d'un pays libre peut faire de l'autocratie..... 207

CHAPITRE XIII

Le lendemain de l'expulsion. — Douleurs silencieuses et ignorées. — Départ pour le Midi. — La résidence de Fourvière, propriété de la Sainte-Vierge. L'*Assomption* de Cannes. — La Mère Gautrelet. — Petit Traité fraternel de la confiance en Dieu. — La mort d'une *sœur bien aimée*..... 227

CHAPITRE XIV

Mademoiselle Louise de M... — Les Origines de la *Pieuse-Union*. — La véritable part du P. Gautrelet dans l'œuvre. — Il emploie le frein beaucoup plus que l'éperon. — Il rédige les constitutions. — Mort de la Fondatrice. — La première fleur du parterre de la *Pieuse-Union*..... 243

CHAPITRE XV

Le trait caractéristique de la sainteté du P. Gautrelet, une humilité *effrayante*. — Sa modestie, son oubli de soi-même. — L'humilité difficile et rare entre toutes. — Sa bonté exquise pour ses inférieurs, pour les pauvres, pour les malades. — Son indomptable patience. — La charité se fait tout à tous; elle accomplit des métamorphoses. — Un saint austère devient aimable et enjoué. — Mortifications. — La religion du travail. — Les écrits du P. Gautrelet..... 257

CHAPITRE XVI

Le P. Gautrelet, directeur d'âmes. — Correspondance spirituelle. — Il ne s'attarde point avec les personnes *qui ont fait leur siège;* il pousse toujours en avant et plus haut. — Caractère de sa spiritualité. — La guerre à l'amour-propre; l'oubli de soi-même. — La confiance encore et toujours. — Patience et confiance ! — L'Homme *savant dans l'infirmité*. — Béatitude de la souffrance. — Apostolat de la *souffrance*. — Le Ministère de la consolation..... 279

CHAPITRE XVII

La Correspondance spirituelle du P. Gautrelet (suite). Le côté gracieux; le côté élevé. — L'amour ardent pour la personne de Notre-Seigneur. — Un saint ne prend d'intérêt qu'aux *affaires* de Dieu. — Ce que d'autres font pour Dieu, il le considère comme

fait à lui-même. — La tendre dévotion du P. Gautrelet pour le Saint-Sacrement. — Piété peu consolée, qui chante plus de *Miserere* que d'*Alleluia*..... 299

CHAPITRE XVIII

Les dernières années. — Le Soir d'un beau jour. — Le parfum de la sainteté. — La première plainte : Je ne puis plus travailler. — Le départ de Cannes. — La bénédiction. — Les hirondelles ne reviennent pas toutes. — Clermont; Montluçon. — Derniers entretiens spirituels. — *Vir fidelis*. — La Fête du Sacré-Cœur. — On se reposera après la mort. — Le dernier jour semblable à tous les autres..... 315

A. M. D. G.

PRIÈRE

TROUVÉE DANS LE PRIE-DIEU DU P. GAUTRELET
ET ÉCRITE DE SA MAIN

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

O Jésus, mon Sauveur et mon Maître, me voici à vos pieds, bénissez-moi. Je le sais, je ne puis honorer Dieu dignement que par vous. Je ne puis être utile au prochain et lui faire du bien que par vous. Sans vous, je ne puis pratiquer aucune vertu; sans vous, je ne puis faire aucune bonne action. Soyez donc avec moi, et que je sois avec vous. Soyez ma lumière, ma force, ma consolation, mon médecin et ma vie. Soyez avec moi dans la *prière*, afin que ma prière soit bien reçue de votre Père. Soyez avec moi dans la *souffrance* et le *sacrifice*, afin que mes peines, unies à votre passion, soient méritoires. Soyez avec moi dans *le travail*, afin qu'il soit sanctifié et utile. Soyez avec moi dans mes *rapports avec le prochain*, afin que toutes mes paroles fassent du bien. Soyez avec moi dans *les soins* que je dois donner à mon corps, afin que tout soit réglé d'après votre sainte volonté et vos exemples. Faites, ô bon Maître, que je sois un serviteur

fidèle et que je ne désire et ne cherche que vous, que je ne respire et ne vive que pour vous.

Accordez-moi la grâce de bien pratiquer mon *examen particulier*, c'est-à-dire de contracter une union intime avec vous, restant dépendant de votre sainte volonté, docile à vos inspirations, me laissant diriger par votre Esprit, afin que vous soyez le principe, l'âme, la règle et la fin de toutes mes actions. Pour cela, j'ai besoin de garder la paix de l'âme, d'entretenir en moi une grande confiance en Dieu, d'éviter l'empressement de la nature.

Puisque vous voulez bien rester avec nous, ô le meilleur des maîtres, et que je vous trouve réellement présent dans la divine Eucharistie, j'irai puiser la vie à sa source, j'irai réchauffer mon ardeur au foyer de l'amour; et puisque vous êtes amour et charité, je m'efforcerai, avec votre grâce, de former mon cœur à l'image du vôtre.

Je désire que toutes mes pensées, que mes désirs et mes affections, mes paroles et mes actions vous soient agréables et procurent votre gloire. Je désire gagner toutes les indulgences auxquelles je puis prétendre en accomplissant les pratiques de piété de ce jour. Je chercherai en vous la réparation et le supplément de tous mes manquements.

Ainsi soit-il.

OUVRAGES DU P. GAUTRELET

---

1. — Méthode pour réciter l'office divin à l'usage des ecclésiastiques. In-18. Lyon, Perisse, 1845.
2. — L'Apostolat de la prière. A. M. D. G., in-18. Librairie catholique de Perisse frères. Lyon et Paris, 1846.
3. — Traité de l'état religieux ou notions théologiques sur la nature de cet état et les obligations qu'il impose, à l'usage des supérieurs et des confesseurs de communautés religieuses. Lyon et Paris, Perisse, 1847, 2 vol. in-12. La sixième édition, entièment refondue, est de 1885.
4. — Méthode pour réciter l'office divin, à l'usage des religieuses. Lyon, Perisse, 1847.
5. — Le blasphème et des moyens de l'extirper. In-18. Perisse frères, Paris et Lyon, 1849.
6. — Nouveau mois du Sacré-Cœur de Jésus ou les trente-trois années de la vie du divin Sauveur honorées pen-

dant le mois de juin. In-18. Perisse frères. Paris et Lyon, 1850. Traduit en diverses langues. La 22e édition française, in-18, 320 p., est de 1883, Poussielgue.

7. — Méthode pour assister les malades et les disposer a la mort. In-12. Lyon, Perisse, 1847. 2e édition, in-18. Paris et Lyon, Perisse et Ruffet, 1863.

8. — Manuel du pélerin de saint Jean-François Régis, contenant la vie du saint, des méditations pour une retraite, etc. In-32. La Louvesc, 1852, 2e édition. Limoges, Barbou, 1858.

9. — Correspondance entre un prêtre catholique et un ministre calviniste, ou le principe fondamental de la Réforme vingt fois démontré insoutenable et faux. In-18, 432 p. Clermont-Ferrand, librairie catholique, 1853.

10. — La Divinité de l'Église catholique démontrée et vengée contre les principales objections du protestantisme, reproduites dans une brochure de M. Puaux, ministre de Rochefort. In-18, xiv-645 p. Librairie catholique. Clermont-Ferrand, 1854.

11. — Le Dimanche considéré au point de vue religieux et social. In-18, 192 p. Lyon, Pélagand, 1858.

12. — La Vérité catholique brièvement exposée et victorieusement démontrée. In-18, 192 p. Paris, Ruffet, 1863.

13. — Lettres d'un théologien a un homme du monde sur la question de l'infaillibilité du souverain pontife. In-18, 79 p. Lyon et Paris. Félix Girard, 1870.

14. — Lettre d'un théologien a une dame du monde sur

les discussions soulevées par la question de l'infaillibilité. In-18, 24 p. Lyon et Paris, Félix Girard, 1870.

15. — La Franc-Maçonnerie et la Révolution. In-8°, VIII-640 p. Lyon, Briday, 1872.

16. — Le salut de la France par le Sacré-Cœur. Pèlerinage de Paray-le-Monial. In-18, 144 p. Lyon, Briday, 1873.

17. — Écrit contre le refus opposé par l'épiscopat grec schismatique a l'invitation de Pie IX de se rendre au Concile (Arabe). Beyrouth.

18. — Traité sur la véritable religion (Arabe). Beyrouth. (Traduct. de Georges Zouaïm.)

19. — Le Prêtre et l'Autel. Méditations pour servir de préparation au Saint-Sacrifice de la messe. In-12, 410 p. Lyon, Briday, 1874.

20. — Des Pélerinages et de leur rôle providentiel dans les sociétés chrétiennes. In-18, VIII-162 p. Lyon, Briday, 1875.

21. — Idée générale de l'Œuvre des *Études*. Ébauche d'un programme des *Études*. In-4°, 11 p. (autogr.), 1876.

22. — Elementa Philosophiæ. In-4°, XXVIII-608 p. (Autogr.)

23. — Léon XIII et le Jubilé de 1879. In-24, 23 p. Lyon, Imprimerie catholique, 1879.

24. — Manuel de l'ame fidèle dans le pieux exercice de l'heure sainte. In-18. Paris, Vic, 1882.

25. — Mois de la Sainte-Enfance ou Jésus, modèle de

l'âme chrétienne, etc. In-18, 208 p. Nancy, librairie Notre-Dame, 1882.

26. — Le Chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs. In-16, 256 p. Nancy, Le Chevallier, 1884.

(On pourrait ajouter à cette liste les Constitutions de plusieurs communautés religieuses.)

BIBLIOTHÈQUE VIVIENNE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DESACIDIFIE
A SABLÉ - 2009

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00839968 7